

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

CH. PAUL DE KOCK.

TOME V.

GEORGETTE.

III.

IMPRIMERIE DE A. BARBIER,
RUE DES MARAIS S.-G., N. 17.

GEORGETTE

OU

LA NIÈCE DU TABELLION.

PAR CH. PAUL DE KOCK.

Sic fata volunt!...

Tome Troisième.

PARIS.

GUSTAVE BARBA, LIBRAIRE,

ÉDITEUR DES ŒUVRES DE PIGAULT-LEBRUN ET DE PAUL DE KOCK,

RUE MAZARINE, N. 34, F. B. S.-G.

1833.

GEORGETTE

OU

LA NIÈCE DU TABELLION.

CHAPITRE PREMIER.

Madame de Rosambeau.

Lafleur change de manière avec Georgette lorsqu'ils entrent dans l'hôtel dont elle va prendre possession.

« Place, place à madame de Rosambeau ! » s'écrie-t-il en faisant dans la

cour un tapage d'enfer. Georgette, qui ne voit personne, ne sait pas pourquoi il crie que l'on fasse place; mais bientôt les domestiques, éveillés par les cris de Lafleur, accourent présenter leurs devoirs à leur maîtresse, qui arrive à demi-vêtue : mais qu'importe! il est présumable qu'elle vient du bal. Les subalternes ne s'inquiètent pas de ce qu'a fait madame avant d'avoir un hôtel, un carrosse et des laquais.

Georgette, qui n'a pas chaud (on se rappelle dans quel désordre elle a quitté la ferme), demande à voir son appartement. Lafleur conduit madame dans une enfilade de pièces, toutes fort élégantes; on s'arrête dans un boudoir délicieux où paraît une jeune

fille de vingt ans, au minois chiffonné, au regard fripon : c'est la femme de chambre de madame.

« Je vous présente mademoiselle Rose, dit Lafleur à Georgette ; c'est une fille d'un rare mérite ; elle sait tout ce qu'on peut savoir à son âge, elle coiffe fort bien, conte très-joliment l'anecdote du jour ; elle est vive, alerte, discrète ; elle sait tromper un jaloux, protéger un amant, calomnier une rivale, filer une intrigue, glisser un billet doux ; enfin elle est propre à tout. J'espère, madame, qu'elle vous conviendra parfaitement. »

Georgette sourit à mademoiselle

Rose, qui lui fait une jolie petite révérence et se retire.

« Maintenant, madame (continue Lafleur), car je ne dois plus vous nommer autrement, vous êtes chez vous. Je vais aller rejoindre mon maître, qui est, j'en suis certain, bien curieux de savoir le résultat de mon voyage. Le pauvre homme va être enchanté!.... Attendez-vous à le voir ce soir. — Quoi! Lafleur, si vite que cela! — Mais à son âge, on n'a pas de temps à perdre. — Eh! que lui dirai-je? — Ma foi, tout ce que vous voudrez; une femme est-elle jamais embarrassée dans un galant tête-à-tête!... Vous vous en amuserez. — Pour m'en amuser, passe; mais son amour...—Parbleu! un amant

de soixante ans n'est-il pas bien redoutable!... Ces messieurs là font les roués en société, ils affectent un langage libertin, des manières lestes, et veulent se faire passer pour d'aimables polissons.... Mais dans le tête-à-tête, ils ne sont pas reconnaissables... Leur opposer de la résistance, avoir l'air de les craindre, voilà tout ce qu'il leur faut, et ce serait leur jouer un mauvais tour que de leur céder; mais les femmes ont trop de pénétration pour cela; il faudrait être bien méchante ou bien innocente pour les mettre à l'épreuve. — Allons, tu me rassures, Lafleur; mais cet enfant..... — Nous n'en sommes pas là! d'ailleurs je vous ai entourée de gens sur lesquels vous pouvez compter. Soyez donc sans inquiétude; vous êtes jolie,

je vous protège; mon maître est un sot, votre femme de chambre est rusée, avec tout cela on peut braver les événemens. »

Georgette, restée seule, admire son hôtel, ses meubles, ses parures, forme mille projets charmans. Elle oublie le passé et ne s'occupe pas de l'avenir; c'est ordinairement le moyen d'être heureux.

Suivons Lafleur chez son maître. Luderliche s'empresse d'ouvrir à l'homme de confiance qui, après avoir vu le chien, le singe et le perroquet, parvient enfin près de son maître.

Un clair-obscur règne dans cet asile

du mystère. Lafleur, marchant sur la pointe du pied, approche d'un lit à estrade, orné de rideaux de tafetas rose à franges d'argent. De petits Amours, tenant des guirlandes de fleurs, sont placés au-dessus d'une glace qui termine et répète le tableau. Malheureusement, monsieur de Lacaille ressemble plutôt à un marmiton qu'à un amour, et les Zéphirs qui l'entourent forment un contraste grotesque avec lui.

Lafleur aperçoit son maître enterré sous des oreillers et des couvertures. Un ronflement non interrompu prouve à Lafleur que monsieur de Lacaille ne l'a pas entendu entrer; mais sûr du plaisir qu'il va lui causer, il se décide

à l'éveiller. Lacaille se vantait d'avoir le sommeil extrêmement léger; cependant les croquignoles que Lafleur lui administre sur le nez, ne peuvent le tirer de son assoupissement; le zélé domestique se voit forcé de le bourrer de coups de poings dans le dos; enfin, Lacaille ouvre les yeux, étend les bras, et aperçoit Lafleur, ce qui le réveille tout-à-fait.

Enchanté de revoir son messager d'amour, Lacaille se lève sur son séant. Lafleur s'excuse d'avoir troublé le repos de son maitre; mais la nouvelle qu'il apporte ne devait point éprouver de retard.

Ce début comble de joie notre vieil

amoureux. Lafleur lui conte comment, après bien des peines, des événemens et des obstacles insurmontables pour tout autre, il est parvenu à conduire à Paris la charmante Georgette, qui, sous le nom de madame de Rosambeau, attend, dans l'hôtel qui lui est destiné, que son vainqueur, le séduisant Lacaille, vienne lüi jurer amour et fidélité.

Lacaille est transporté de joie; son ivresse est à son comble; il se roule dans son lit; il ne peut plus rester en repos, et saute en chemise dans sa chambre, ce qui laisse à Lafleur la faculté de juger que Georgette ne courra pas de grands dangers dans un

tête-à-tête, à moins que l'amour ne fasse des miracles.

Monsieur de Lacaille veut s'habiller tout de suite; en vain Lafleur lui fait observer que madame de Rosambeau, ayant voyagé toute la nuit, doit avoir besoin de repos, et qu'il ne peut la voir si matin : le vieux fou n'écoute rien; mais sa toilette, devant être portée à la perfection, durera au moins toute la matinée, et cela rassure Lafleur.

Rien n'est oublié pour faire de Lacaille le petit-maître le plus soigné. Les valets ne savent où donner de la tête, tant leur maître devient pétulant. Les peaux de lapins, les corsets, le blanc, le noir, les boucles à l'enfant

vont leur train. La culotte collante est passée, mais il faut la monter encore. Lafleur travaille avec deux jockeis pour faire entrer dedans le ventre et le derrière de son maître ; déjà Lacaille voit se dessiner des formes qu'il croit séduisantes, mais crac! en respirant il fait péter l'étoffe, les boucles sautent, les bretelles cassent... et l'illusion est détruite.

Lacaille s'emporte contre le tailleur, n'osant pas jurer contre la grosseur de son postérieur. « Ces coquins-là ne savent pas coudre un bouton! — C'est vrai, monsieur. — Lafleur, donne-moi mon pantalon de tricot téton-de-Vénus, je m'en contenterai puisqu'il le faut. — Ah! monsieur, il vous va comme un

ange... il vous prend bien, vous avez l'air d'un joûteur!—Trouves-tu?... allons je le garderai.

Enfin la toilette est terminée, et monsieur de Lacaille, pouvant à peine marcher, tant son pantalon est collant, et se tenant difficilement sur des bottes à la hussarde dont les talons ont trois pouces de haut, se dirige, en faisant le joli-cœur, vers la demeure de sa divinité.

Il était une heure de l'après-midi, Georgette était encore dans son lit. Rose accourt lui annoncer qu'un monsieur veut lui parler. « Quoi? déjà! — Ah! madame! si vous saviez quelle drôle de tournure!... — Je devine qui

ç'est. — Je vais dire que vous êtes encore au lit et que vous ne pouvez le recevoir. Non, Rose, il faut que je le voie tôt ou tard; j'aime autant m'en débarrasser tout de suite... Rose, tu te tiendras prête à paraître dès que je sonnerai. — Oui, madame. — Va dire à monsieur de Lacaille qu'il peut entrer.

Rose va chercher le jeune amphitryon. Pendant ce temps, Georgette, étendue sur son lit, prend la position qui dessine le mieux ses formes séduisantes, elle chiffonne avec grâce le bonnet qui serre une partie de ses cheveux. A quoi bon, dira-t-on, ces apprêts pour monsieur de Lacaille?... et qu'importe qui ce puisse être! une femme veut toujours paraître jolie, toujours

plaire, même à celui qu'elle ne veut pas aimer.

Lacaille est introduit, Rose se retire. La vue du lit où repose sa belle cause à notre amoureux une telle émotion, qu'il reste au milieu de la chambre sans oser avancer. Georgette, qui croit qu'il n'ose faire du bruit, soulève son rideau et l'aperçoit immobile, la bouche ouverte, une jambe en l'air, et l'œil presque enflammé; elle ne peut alors retenir de longs éclats de rire. Lacaille recouvre la parole:

« Pardon, belle dame, si... — Ah! ah! ah! — L'émotion que la vue de vos charmes, dont ce demi-jour relève encore la... — Ah! ah! — Enfin, belle

dame... il n'est pas étonnant que je reste court en voyant tant d'appas. »

Le pauvre Lacaille était si troublé, qu'il ne savait plus ce qu'il disait. Georgette eut pitié de son embarras, et modéra sa gaîté.

« Eh bien, monsieur, vous n'avancez pas... est-ce que je vous fais peur? — Ah! belle dame! de quoi aurait-on peur avec vous!... »

Lacaille, enchanté de cette pointe, retrouve sa présence d'esprit. Il s'approche en sautillant et s'assied contre le lit de Georgette.

« Je crains, belle dame, d'avoir trou-

blé votre repos, et de m'être présenté trop matin? — On ne saurait, monsieur, avoir un réveil plus agréable. » Ici Lacaille se frotte le menton de plaisir, et ne voit pas qu'il enlève une partie du blanc qui couvre sa figure. Georgette se mord les lèvres pour ne pas éclater.

« Oserais-je vous demander, belle dame, comment vous avez trouvé cet hôtel?— Superbe; tout ce qu'il renferme est du dernier goût! — Je le crois bien! cela m'a coûté assez cher!... mais j'ai toujours aimé à faire des folies!... — La jeunesse n'a qu'un temps! — C'est vrai, je n'ai jamais su modérer mes passions! — On s'en aperçoit en vous voyant! — Trop bonne, en vérité. —

Ce n'est pas à votre âge que l'on se corrige. — C'est ce qu'on m'a dit cent fois. — La raison est bien faible, quand on a le cœur tendre! — J'ai toujours été tendre... je sens, belle dame, que je le suis davantage près de vous. Vos yeux sont les étincelles du flambeau de l'amour! — Ah! monsieur, vous êtes trop galant!... »

Lacaille veut respirer pour achever de prouver sa tendresse, mais se rappelant l'aventure de sa culotte, il se contient; et sa poitrine oppressée ne laisse échapper qu'un gémissement sourd qui effraie Georgette.

« Ah! monsieur! seriez-vous malade? — Je ne suis malade qu'auprès

de vous, belle dame, et c'est un mal... pour un bien.—Je vous avoue que je ne comprends pas ce que vous voulez dire. — Je le crois bien... vos regards bouleversent mes idées. — Si mes yeux vous font perdre la raison, je vais les fermer. — N'en faites rien, de grâce!... d'ailleurs il ne serait plus temps!.... (Nouveau gémissement). — Mais, en vérité, monsieur, vous étouffez, je crois? — Du tout!... ce sont des vents que j'ai dans l'estomac. — Vous êtes peut-être gêné dans vos habits? — Nullement, belle dame, nullement! »

Lacaille, pour faire voir qu'il n'est point gêné, s'agite sur sa chaise comme un possédé, il se tourne et se retourne si souvent, que la sueur découle de

son front. Georgette se retourne aussi dans son lit, pour ne pas lui rire au nez. Chaque mouvement de la belle rieuse fait apercevoir à Lacaille des formes enchanteresses, cela achève de l'échauffer ; il s'empare d'une main fort blanche et rapproche sa chaise du lit.

« Prenez garde, monsieur, vous allez glisser... ne vous penchez pas tant sur votre chaise... le parquet est tellement frotté!...— Je ne pourrais que faire une chute heureuse!... Belle dame, vous avez, m'a-t-on dit, quitté sans regret la campagne que vous habitiez? — Cela est vrai, monsieur, elle n'avait plus de charme pour moi. — Ce séjour en aura-t-il davantage? — Sans doute! —

Les plaisirs y naîtront sous vos pas ; je veux les fixer près de vous. Je ne mets à cela que quelques petites conditions... — Des conditions? — Bien légères! Lafleur a dû vous en instruire. — Il est des choses que l'on exprime mieux soi-même que par l'intervention d'un autre!... »

La méchante veut pousser à bout le pauvre Lacaille ; celui-ci voit que c'est l'instant de faire sa déclaration; il tousse, soupire, se gratte l'oreille, arrange ses boucles, tend le jarret et regarde Georgette d'un air qu'il tâche de rendre plus que malin.

« Que pourrais-je vous dire, femme adorable, que vous n'ayez déjà deviné?

mon cœur n'est plus à moi, je vous adore... compatissez à mes tourmens!... »

Lacaille, qui se sent en verve, presse avec force la main de sa belle, qui ne répond que par un rire continuel. Femme qui rit est bientôt vaincue. Notre amoureux sait cela par souvenir ; il voit que l'instant est venu de triompher de sa conquête. Un amant de vingt ans l'aurait déjà fait, mais à soixante, on va moins vite en besogne. Lacaille conjure Georgette de mettre un terme à ses rigueurs ; celle-ci n'avait pas l'air trop sévère, elle sourit avec malice à son timide amant... Pour le coup, il n'y a pas moyen de reculer; Lacaille baise avec transport la main dont il s'est emparé... mais Georgette

veut la retirer, et, essayant de soustraire son bras aux baisers de son amant, elle laisse apercevoir un sein de neige bien capable d'augmenter le délire de l'entreprenant Lacaille.

En effet la vue de deux globes d'albâtre le met hors de lui. Il quitte sa chaise, s'élance sur la pointe du pied contre le lit qui recèle tant de charmes ; dans l'ardeur qui le consume, il veut baiser ce sein qui opère en lui des miracles. Georgette le repousse, mais il est devenu téméraire, il baise tout, même la chemise de sa belle... enfin il va toucher ce que ses yeux dévorent... mais, ô malheur!... ainsi que le lui avait prédit Georgette, ses bottines glissent sur le parquet... il veut s'accrocher aux

rideaux; il les arrache... il tombe lourdement au pied du lit, et sa tête disparaît dans un pot de chambre qui se trouve là pour compléter son infortune.

Georgette rit comme une folle; cependant voyant, au bout de quelques minutes, que monsieur de Lacaille reste sous le lit, et craignant qu'il ne lui soit arrivé quelque accident, elle sonne de toute sa force. Rose accourt. La vue de Lacaille, étendue devant le lit et cherchant à retirer sa tête du vase nocturne, met en gaîté la jeune femme de chambre; elle n'a pas la force d'aider Lacaille à se relever. Georgette qui s'aperçoit alors de la situation de son séducteur, mêle ses éclats de rire à ceux de Rose.

Mais enfin Lacaille parvient à dégager sa figure. Il se selève; Georgette veut reprendre son sérieux; mais le visage décomposé du pauvre homme n'était pas fait pour modérer sa gaîté. Lacaille qui a besoin de se mettre dans un état plus décent, prend son chapeau, sa badine, et, affectant de rire lui-même du petit accident qui lui est arrivé, il va baiser la main de Georgette, lui annonce qu'il viendra la chercher, le soir, dans sa voiture, et s'éloigne en se félicitant de son premier succès.

En voyant revenir son maître, Lafleur craint que la première entrevue n'ait été orageuse; mais il est bientôt rassuré par la gaîté de monsieur Lacaille.

« Mon cher Lafleur! je suis le plus heureux des hommes... Donne-moi de l'eau de lavande. — Oui, monsieur...... en voilà... Il paraît que vos amours sont en bon chemin? — Oui, Lafleur, j'ai vu, j'ai plu, j'ai vaincu! — Et vous êtes tombé, à ce qu'il me paraît? — Ce n'est rien.... quelle femme, mon ami!... Cela sent d'une force!.... — Que d'appas! Vous ne vous êtes pas blessé, monsieur? — Non, mon ami; tout en elle est divin! ses yeux, sa bouche, son sein, ses...—Votre perruque en a aussi. — Comme je la pressais? — Faiblement, cependant. — Comme elle se défendait avec mollesse!... — Votre nez est tout écorché! — Cette femme-là me fera tourner la tête.—Il faudra prendre du vulnéraire, monsieur. »

Pendant que Lafleur se donne au diable pour deviner comment son maître peut revenir aussi satisfait dans un pareil état, madame de Rosambeau s'entretient avec Rose du personnage qui les a tant fait rire.

« Il faut convenir, dit Rose, que ce monsieur prend assez bien les choses. — Ah ! Rose, il a glissé bien à propos. — Ah! madame, je vous plains, si vous n'avez à craindre que de semblables amoureux. — Il en est, Rose, qu'on est forcée d'écouter. — Oh! sans doute.... je comprends bien, Madame; mais ceux-là n'empêchent pas d'en écouter d'autres. — Tu crois, Rose? — Certainement, madame; jeune et jolie comme vous l'êtes, vous ne manquerez pas

d'adorateurs. — Vraiment, Rose, tu me trouves donc?... — Charmante, madame, et mille fois trop belle pour ce vieux fou, qui mérite bien qu'on s'amuse à ses dépens. — Mais, Rose, la délicatesse.... — A votre âge, madame, on ne doit écouter que son cœur, et je suis bien sûre que le vôtre ne vous parle pas en faveur du monsieur de tout à l'heure!... — Oh! non. »

Georgette se lève, elle se mire devant une psyché, et Rose, en regardant la taille de sa maîtresse, croit s'apercevoir que le cœur de madame a déjà parlé en faveur de quelqu'un.

« Quelle heure est-il, Rose? — Trois heures, madame; c'est le moment de

la promenade. Il fait une belle gelée, le temps est superbe. — Mais puis-je sortir seule? — Eh! pourquoi donc vous gêner? — Si ce monsieur Lacaille s'en fâchait?.... — Tant pis pour lui. Que vous êtes bonne!... On mène ces messieurs-là comme on veut; il ne s'agit que de les accoutumer, dès le commencement, à faire toutes vos volontés, et avoir une attaque de nerfs quand ils veulent trouver à redire à vos actions. — Je suivrai tes conseils, Rose. — Vous vous en trouverez bien, Madame, je suis une fille instruite; Lafleur savait bien ce qu'il faisait en me plaçant près de madame. Dans le siècle où nous sommes, les hommes sont si trompeurs, qu'il faut être fine pour les conduire!... mais quand une

femme veut s'en donner la peine, elle est toujours certaine du succès. Lafleur m'a dit que madame arrivait de la campagne; d'après cela, il est certaines choses que madame peut ignorer, et dont il est de mon devoir de l'instruire. — Oui, Rose, je suis encore bien ignorante, mais j'ai bonne envie de ne plus l'être. Dis-moi ce que tu penses des hommes de Paris. — Eh! madame, ils sont de même partout : remplis d'amour-propre, d'égoïsme, d'inconstance; ils veulent être heureux, voilà leur première loi; ils le sont souvent aux dépens des femmes sensibles ou trop faibles, qui ont la bonhomie de croire à leurs sermens. Jaloux par amour-propre, plutôt que par amour, les hommes craignent d'être trompés,

parce que cela humilie leur vanité. Ils nous encensent tant que nous sommes jolies, et que notre possession leur offre du plaisir; mais demain, si nous cessons d'être belles, ils cesseront de s'occuper de nous. Ils ont six maîtresses à la fois, parce qu'ils ne connaissent que le plaisir des sens, et qu'ils sont trop faibles pour résister à la plus légère agacerie; cependant ils veulent que nous n'ayons qu'un amant! Mais nous connaissons leur faiblesse, et, avec un peu de coquetterie, nous menons, à la baguette, ceux qui se croient les maîtres du monde. »

Mademoiselle Rose avait étudié le cœur masculin, et Georgette, guidée par elle, et l'esprit imbu de ses pré-

ceptes, ne pouvait manquer d'aller loin.

Georgette se décide à sortir, mais elle emmène Rose; celle-ci lui a dit qu'il était du bon genre de sortir avec sa femme de chambre. Ainsi que l'avait prédit Rose, madame de Rosambeau est suivie, lorgnée, admirée, on fait foule autour d'elle. Notre jeune coquette est enchantée; jamais promenade ne l'a tant amusée.

On rentre à l'hôtel. Rose complimente sa maîtresse sur sa tournure et ses grâces, qui lui ont valu un triomphe complet, car un jeune militaire les a suivies jusqu'à l'hôtel, et un élégant à

lorgnon a glissé un billet dans la main de Rose.

« Un billet, s'écrie Georgette, sachons vite ce qu'il contient. »

On ouvre le billet, c'est à Rose qu'il est adressé.

« Ma chère amie, ta maîtresse est adorable, j'en raffole, fais-moi faire sa connaissance ou je meurs. Je t'attends demain chez moi avec vingt-cinq louis et du chocolat. Folleville, rue d'Antin, n. 1. »

Le style est laconique, mais il promet. « Ce jeune homme est fou, dit Georgette ; est-ce que tu iras chez lui,

Rose? — Pourquoi pas, madame, que risquai-je!... Une femme de chambre bien appiise, ne refuse pas un déjeuner offert avec tant de grâces. Je cours maintenant chez notre portier demander ce que le jeune militaire lui a dit. — Mais, Rose, n'est-ce pas une imprudence de questionner cet homme? — Oh! ne craignez rien, madame, tous les domestiques vous sont dévoués; Lafleur les a choisis exprès : oh! vous êtes bien entourée! »

Rose descend, et remonte bientôt après, apprendre à sa maîtresse que lejeune officier a demandé au concierge, comment se nommait madame, ce qu'elle faisait, si elle était mariée, etc. Le portier a répondu adroitement que

madame était veuve et arrivait de la campagne. Le jeune homme s'est éloigné, mais sans doute l'amour lui inspirera quelque moyen pour s'introduire chez la jolie veuve.

On était très-occupé de ces aventures, lorsque Lacaille se présenta ; il était suivi de Lafleur, qui salua Georgette fort respectueusement.

« Je viens vous surprendre, belle dame, dit en s'avançant le Lovelace du Marais, je viens vous demander à dîner, et ce soir je vous mène dans un cercle brillant dont je ne doute point que vous ne fassiez les délices. — On ne peut, monsieur, me causer une surprise plus agréable. »

Lacaille sourit à cette réponse qui le charme, et l'on se met à table. Le dîner est gai, quoique monsieur et madame soient tête-à-tête; mais Georgette s'amusait de son convive, et celui-ci se croyait encore plus aimable que de coutume. Le champagne acheva de donner un libre essor à ses saillies. Échauffé par le vin, Lacaille se permit de baiser la main de sa maîtresse, mais il n'alla pas plus loin : il n'était pas homme à tenter deux fois dans le même jour de grandes entreprises.

Huit heures sonnent, on se lève de table, Lacaille présente sa main à madame de Rosambeau, on monte en voiture, et l'on part pour se rendre rue des Francs-Bourgeois.

CHAPITRE II.

Soirée au Marais.

Le long de la route, Lacaille a soin d'instruire sa belle qu'il la présente partout comme sa cousine, veuve d'un officier de mérite, et qu'il est important qu'elle ne contredise pas tout cela.

Georgette promet tout ce qu'on veut, car tout en écoutant son compagnon, elle n'est occupée que de ses deux conquêtes du matin.

La voiture s'arrête devant un hôtel antique, dont le temps a noirci les murailles. Georgette entre dans une grande cour, d'où elle entend le son aigre d'un violon, sur lequel un amateur racle des contredanses.

« Il y a donc bal ici, monsieur? demande notre héroïne à son conducteur. — Oui, madame; c'est-à-dire ce n'est pas précisément un bal... parce que cela est sans prétention; nous nous réunissons ainsi tous les huit jours : les papas et les mamans jouent la bouil-

lotte, le boston et le reversi, tandis que nous autres jeunes gens, nous sautons ou jouons à des petits jeux. Nous appelons cela une *soirée agitée*. Vous verrez; je suis certain que vous ne vous ennuyerez pas. — Je suis fort curieuse de connaître vos soirées agitées. »

Pendant ce dialogue, qui a lieu dans la cour, le portier crie à tue-tête pour appeler la domestique qui est chargée d'éclairer les arrivans : « Madame Godin!... madame Godin!... où est-elle donc passée?... elle était là il n'y a qu'un moment!... — Papa, elle court après son chat qui est en chaleur, parce quelle a peur qu'il fasse des petits à la chatte de madame Mirodon, qui l'a bien priée d'avoir l'œil sur lui. Je crois que je l'ai

vue descendre à la cave. — Eh bien ! va donc la chercher, Suzon; dis-lui qu'on l'attend pour annoncer chez madame de Vieux-Bois. — J'y vais, papa.

Pendant que madame Godin court après son chat et Suzon après madame Godin, Georgette, qui a froid dans la cour, demande à Lacaille si l'on ne pourrait pas se passer de madame Godin pour entrer chez madame de Vieux-Bois. — Non, belle dame, cela est impossible, c'est elle qui annonce; nous ne pouvons point entrer sans être annoncés, cela serait manquer à l'étiquette; et l'on y tient beaucoup ici. — Mais quand on va voir ses amis, pourquoi tant de cérémonies? — Belle dame, ce ne sont pas des amis que nous allons voir, et ici le

decorum est de rigueur. — C'est différent; mais serai-je bien reçue, moi, monsieur, que l'on n'a pas invitée, dans une maison où l'on est si sévère sur le cérémonial? —Oui, belle dame, vous avez des diamans, une mise de la dernière élégance, et, présentée par moi, vous pouvez compter sur un accueil flatteur. — Ainsi, quand même je ne dirais rien?... — Vous serez toujours fort aimable!.. d'ailleurs, vous avez voiture, cela suffit. — C'est fort commode pour certaines gens. »

Suzon revient enfin avec madame Godin, qui tient son chat dans ses bras. — « Ah! pardon, M. de Lacaille!... c'est ce libertin de Mouton qui est cause de... donnez-vous la peine de monter... Mou-

ton, Mouton... ah! polisson, vous alliez courir... Il y a bien long-temps qu'on n'a eu l'honneur de vous voir, monsieur.... Voulez-vous vous tenir, Mouton... Je vous ferai couper, polisson!... Madame craignait que vous ne fussiez malade, monsieur... Non, libertin, vous ne vous en irez pas. »

On arrive devant l'appartement. Madame Godin ouvre la porte du salon sans lâcher son chat, et, après avoir demandé le nom de Georgette, annonce M. de Lacaille et Madame de Rosambeau.

L'aspect du cercle nombreux, au milieu duquel elle se trouvait, aurait pu embarrasser une jeune femme qui fai-

sait son entrée dans le monde, surtout en remarquant le maintien raide des personnes de la société, qui se levèrent toutes avec un ordre parfait, saluèrent comme des marionnettes à ressorts, et reprirent leur place avec un phlegme tragi-comique; mais Georgette n'était pas timide: voyant, au premier coup d'œil, le plaisir qu'elle goûterait dans une semblable réunion, elle se promit d'observer assez dans une soirée pour n'avoir pas besoin d'y venir une seconde.

Les parties n'étaient pas encore commencées. L'arrivée de Lacaille produisit une rumeur de satisfaction; il présenta avec assurance sa jeune parente madame de Rosambeau, qui fut accueillie

avec satisfaction, et conduite à la place d'honneur, dans une immense bergère, à côté de la cheminée, ayant à ses pieds le petit chien de madame, qu'elle ne manqua pas de caresser et de trouver charmant, quoiqu'il ne sût que mordre et aboyer; mais Georgette avait déjà l'esprit de société.

Lacaille est bientôt entouré d'une foule de jeunes gens qui admirent la coupe de son habit, qui cache à peine ses fesses. Les jeunes demoiselles viennent lui demander s'il a pensé à chercher des proverbes nouveaux, et s'il a apporté sa petite flûte pour accompagner l'amateur de première force, qui joue la contredanse comme Wéber.

Pendant que Lacaille tenait tête à tout le monde, Georgette, ne connaissant personne, était forcée de s'en tenir au petit chien, et déjà les deux côtés de sa mâchoire étaient fatigués des bâillemens qu'elle cachait sous son mouchoir, lorsque la maîtresse de la maison, prenant la parole, proposa de varier les amusemens.

« Allons, mesdemoiselles, allez vous mettre en place. Est-ce que vous n'entendez pas M. de Sonzaigre qui donne le signal? »

Effectivement, depuis un quart d'heure, l'amateur régalait la société de petits airs variés fort divertissans. Les jeunes personnes vont se ranger dans

l'antichambre qui fait la salle de bal, attendant qu'il se présente des cavaliers. D'autres demoiselles, dédaignant le plaisir de la danse, bon, disent-elles, pour des enfans, et qui, à cet égard, ne leur convient nullement, s'emparent de l'alcôve de madame de Vieux-Bois, qu'elles transforment en théâtre; et à l'aide de paravents qui servent de coulisses, se disposent à représenter un petit proverbe impromptu qu'on répète depuis six semaines.

Ceux qui ne se soucient pas de deviner la pièce forment des bouillottes ou des bostons. Madame de Vieux-Bois propose à Georgette de faire quelque chose; mais celle-ci, qui ne joue point, la remercie en l'assurant que le tableau de

sa charmante société l'amuse suffisamment.

Un monsieur d'une cinquantaine d'années, d'une physionomie spirituelle, mais un peu goguenarde, ayant le regard fin et moqueur, et qui depuis longtemps lorgnait madame de Rosambeau, vint alors se placer auprès d'elle. C'était un célibataire, curieux et tatillon, comme tous les vieux garçons. Il désire lier conversation avec la jolie dame. Georgette, de son côté, n'était pas fâchée de trouver à qui parler.

« C'est la première fois que l'on a le plaisir de voir madame dans cette maison... — Oui, monsieur. — C'est à M. de Lacaille que nous devons ce bon-

heur ; je lui en ferai mes remercîmens particuliers. Madame est sa parente ? — Oui, monsieur. — Madame est veuve ? — Oui, monsieur. — Veuve à votre âge, madame ! Oh ! avec votre figure on ne saurait l'être long-temps ! — Vous êtes trop honnête, monsieur. — Vous habitez la campagne ou la ville, madame ? — Je suis à Paris depuis hier. — Ah ! et comptez-vous vous y fixer ? — Je le crois. — Je m'en félicite, madame, dans l'espoir que cela nous procurera quelquefois le plaisir de vous posséder dans nos petites réunions. — Mais vous voyez, monsieur, que je n'y suis pas d'une grande utilité... je ne joue ni proverbe ni boston. — Qu'importe ! vous vous amuserez à regarder, à écouter. Je vous mettrai, si vous le

permettez, au fait des aventures de la société; je vous apprendrai l'histoire d'une partie des personnes qui la composent. »

Et sans attendre la permission de madame de Rosambeau, M. Plinplan (c'est le nom de l'officieux voisin) se mit en devoir d'instruire Georgette de ce qu'il appelait la chronique du Marais.

« Tenez, voyez-vous ce monsieur qui joue à la bouillotte, dont la mise est un peu négligée, la redingote sale et la coiffure en désordre, c'est un juge au tribunal de police correctionnelle; le matin il inflige des peines à ceux qui se conduisent mal dans le monde; le soir il perd au jeu son bien et celui de

ses enfans. Il fait son vatout à chaque coup. Lorsqu'on est long-temps sans le voir, on sait qu'il est sans argent.

» Ce gros monsieur, à face rubicconde, tient tête pour jouer à celui dont nous parlions tout à l'heure ; mais on peut juger, par sa figure, qu'il conserve de quoi bien dîner ; je l'en félicite : tant qu'il n'en perdra pas l'appétit, il y aura de la ressource.

» Voyez-vous cette dame qui fait la partie de ces messieurs ? elle parle du nez tellement qu'on a peine à l'entendre ; ses yeux sont un peu éraillés, ses dents un peu noires ; sa peau est couperosée, son nez bourgeonné. La conduite de cette dame a été jadis fort

dérangée... Et nous savons à quoi nous en tenir sur l'histoire de feu son mari, banquier, banqueroutier si vous le voulez, qui est mort à la Conciergerie, pour avoir, soi-disant, gratté un pâté sur une lettre de change de cent mille francs, ce qui donna lieu à une affaire portée au criminel, dans laquelle on prétendit que le cher monsieur avait gratté un zéro au lieu d'un pâté..... Mais il est mort, j'aime à le croire innocent. On reçoit la veuve parce qu'elle joue continuellement. Je conviens que, dans une société choisie, on ne devait point admettre cette femme-là, mais elle fait aller le flambeau, et cela mérite considération.

« — Qu'entendez-vous par le flam-

beau, monsieur? je ne vous comprends pas. — Je le crois bien, madame; c'est une rétribution que la maîtresse de la maison lève sur chaque joueur : vuos connaîtrez cela plus tard... — Cela rapporte-t-il beaucoup? — Mais il y a des maisons qui ne vivent que du produit du flambeau, et qui trouvent le moyen de donner de grands dîners les jours de soirée.

« — Vous m'étonnez, monsieur, je n'aurais pas cru que dans une réunion d'amis... — Ah! madame, on voit bien que vous arrivez de la campagne!... Ce n'est pas dans une réunion aussi nombreuse qu'il faut chercher l'amitié; vous n'y trouveriez que vanité, envie, jalousie et médisance. Chacun parle sur

son voisin, chacun cherche à tourner en ridicule les défauts ou la mise des autres. On se dispute, on se querelle, même au jeu. Madame une telle est de mauvaise humeur parce qu'on s'occupe moins d'elle qu'à l'ordinaire; celle-ci fait remarquer que l'épouse de ce vieux notaire cause fort bas avec un jeune homme; celle-là trouve mal fait le chapeau de sa voisine, justement parce qu'il la coiffe bien. Cette jeune personne, assise dans un coin, vomit feu et flammes contre les jeunes gens d'à présent, et tout cela vient de ce qu'on ne l'invite pas à danser. Malgré tout cela, on ne parle que le sourire sur les lèvres, on s'embrasse en se quittant, on s'appelle mon cher, ma bonne petite.... —Ah! monsieur, quelle faus-

seté!... vous me feriez haïr la société.
— Vous auriez tort, madame: quand on l'apprécie, elle est amusante; c'est un spectacle varié où l'on voit à chaque instant des scènes fort originales. Mais continuons notre revue.

» Ce petit monsieur en habit vert rapé, qui fait sa partie d'échecs, est un homme d'affaire; vous le voyez, dans la même journée, à la Bourse, au Palais-Royal, dans les différens ministères, et même devant les boutiques de caricatures. Causez avec lui, il va vous offrir de vous vendre une maison, une ferme, un château même; il a six cent mille francs à placer, des rentes à liquider, des recouvremens à effectuer, pour vingt mille écus de billets à escompter.

Mais, si l'on cause deux fois avec lui, on est certain que la seconde il a oublié sa bourse et qu'il vous emprunte une pièce de cent sous.

« Voyez-vous sur ce canapé, à côté de cette dame en gris...—Ce jeune homme maigre et jaune?..... — Vous prenez cela pour un jeune homme? c'est une femme. — Une femme!... elle a toutes les manières d'un homme..... — On assure qu'elle en a les goûts : elle ne se plaît qu'auprès de sa voisine, qu'elle regarde comme un amant regarderait sa maîtresse!.. Méfiez-vous de ces femmes qui veulent changer l'ordre de la nature; ce déguisement n'annonce pas des intentions pures. Mais comme dans le monde on s'habitue à tout, comme on

y tolère journellement les vices les plus révoltans, depuis long-temps on ne parle plus de cet hermaphrodite.

» Examinez cette grosse dame coiffée en cheveux avec des fleurs, des perles et des diamans, et qui, en jouant au boston, trouve moyen de faire à elle seule autant de bruit que le reste de la société; ses bras ont trois quarts de tour, son derrière fait gémir une large bergère qui peut à peine le supporter. Le mari de cette dame, bon homme dans toute la force du terme, a cependant eu l'esprit de s'enrichir. Mais on voit, au ton de sa moitié, qu'elle n'a pas toujours vécu dans le grand monde; écoutez-la parler, elle appelle chacun mon cœur, mon choux, mon enfant ou

vilain chinois ; elle vous tutoyera après un quart d'heure de conversation.

» A la même table vous voyez madame Dupont, dont le mari dort dans un fauteuil. Le cher homme n'aime que la bouillotte, mais sa femme lui a défendu d'y jouer ; il n'ose pas la contrarier, car lorsqu'il est indocile en société, elle l'enferme chez lui ; on assure même qu'elle lui donne le fouet ; je ne l'affirme pas, parce que je n'entre point dans les querelles de ménage, et que je n'aime pas à me mêler des affaires des autres ; mais ce qu'il y a de certain, c'est que madame Dupont porte les culottes.

» Voyez-vous à la bouillotte cette dame qui donne sa place à son mari ?

dans cinq minutes vous verrez le mari donner sa place à sa femme, et *vice versa*, ils passent leur soirée à faire ce petit manége, et à force de petits *charlemagnes*, ils se retirent avec un benéfice honnête.

» Cette femme, jeune encore, qui se promène dans le salon en étalant une gorge assez blanche, des épaules larges et un dos grassouillet, a la manie de vouloir faire des conquêtes; il n'est point d'homme ici qu'elle ne veuille subjuguer. Mais malgré ses œillades, ses minauderies et ses grâces, elle commence à être délaissée. Nous savons par cœur son dos, sa gorge et ses reins, et cela ne fait plus que fort peu d'effet.

» Cette petite dame en chapeau rose, au minois espiègle, au regard fin, n'était jadis qu'une petite jardinière, mais ce vieux procureur l'a épousée, et Dieu sait comme elle le mène!.. cependant il faut convenir qu'elle a déjà le ton de la bonne compagnie... on jurerait qu'elle a toujours vécu dans le monde! N'est-il pas vrai, madame? »

Georgette répondit oui en rougissant. Elle sentait qu'il y avait beaucoup d'analogie entre elle et la petite jardinière. M. Plinplan, sans remarquer son trouble, continua ses observations.

« Ce monsieur qui cause là-bas en se donnant un air d'importance est soidisant un bel esprit. Il tranche, décide, fait le seigneur, parce qu'il a une pe-

tite campagne à Montmartre et une loge chez Doyen. Il parle sans cesse de son ami le sous-préfet ! mais on le recherche, parce qu'il fait des vers pour les dames, des chansonnettes pour les fêtes, et des quatrains pour les petits chiens. Je suis certain que dans ce moment il explique le proverbe à la société. Mais tournons - nous vers cette scène impromptu ; je vais vous en faire connaître quelques acteurs.

» Cette dame en rose, qui joue une mère sensible, et se trouve mal parce que son enfant tombe sur le nez en jouant au colin-maillard, est mariée depuis dix ans; mais, après trois mois d'hymen, son mari l'ayant surprise un matin dans son boudoir, jouant je ne

sais quelle scène avec ce petit monsieur brun que vous voyez là-bas, a jugé convenable de se séparer de sa trop sensible moitié. On a jeté feu et flammes contre le mari : c'est un libertin, un brutal, un jaloux, un coureur de filles!... un monstre à qui l'on a sacrifié une vierge de quinze ans!... Les dames ont pris parti pour l'épouse abandonnée, les hommes ont ri, les gens sages n'ont rien dit; mais, au bout de quelque temps, la conduite de la jeune dame a tout-à-fait justifié le pauvre époux.

» La personne qui entre en scène est une demoiselle de trente-six ans, qui a déjà refusé plusieurs partis : elle veut un mari jeune, aimable, bien fait, spirituel, complaisant, et qui l'adore! Je

crains qu'elle ne reste fille. En attendant, elle joue avec beaucoup de vérité dans les proverbes, les tantes, les gouvernantes, et ce que nous appelons les caractères.

» Cette grande dame qui joue une petite niaise est à son sixième enfant : pas un ne ressemble à son mari ; mais, en revanche, le dernier est tout le portrait du cousin de la dame, officier de hussards, très-joli garçon, et la terreur des maris de l'arrondissement.

» Passons dans la salle où l'on danse. Vous connaissez maintenant, aussi bien que moi, les personnes qui composent la société de madame de Vieux-Bois. Celles dont je ne vous ai point parlé, c'est qu'il n'y a rien d'intéressant à en

dire; sans cela, je le saurais de la première main, car je suis à l'affût des nouvelles, non pas que je sois méchant ni que j'aime à dire du mal de quelqu'un!... bien au contraire, mais je suis garçon, j'ai cinq mille livres de rentes et rien à faire; il faut bien s'amuser à quelque chose. Je me suis logé exprès en face d'une jolie femme qui reçoit beaucoup de monde. De mes croisées je vois tout ce qui se passe chez elle; et comme je ne veux pas qu'elle s'en doute ni avoir l'air d'un curieux j'ai fait poser des jalousies à mes fenêtres; je les tiens fermées, mais je vois fort bien derrière sans être vu, et je passe une partie de ma journée en observations avec une lunette d'approche. Ma voisine, qui ne se doute de rien, laisse souvent ses rideaux

ouverts, de sorte que je vois tout!...... et quelquefois je découvre des choses fort plaisantes!... »

Georgette ne put s'empêcher de rire de la manière dont M. Plinplan passait son temps. Elle le suivit dans la salle du bal, parce que ses remarques l'amusaient.

L'amateur jouait du violon, Lacaille soufflait dans sa petite flûte. On dansait une seule contredanse à vingt, faute de place pour en former deux. On se brouillait dans les figures. M. Sonzaigre avait beau crier : En avant deux!.. la queue du chat!... la gigue, la gigue donc!... ce n'est pas cela... les dames à droite! les dames vont à gauche, les cavaliers se mêlent, on s'embrouille, on ne

se reconnaît plus, mais on va toujours.

« Quelle est, dit Georgette, cette dame blonde surchargée de fleurs, de clinquans? — Ce qu'elle est! je ne saurais trop vous le dire. Elle danse avec une ardenr extrême; elle a toujours avec elle cinq à six jeunes gens que sans doute elle veut former et lancer dans le monde. A la vérité, on ne lui voit pas trois fois le même cavalier, ce qui prouve qu'elle fait rapidement une éducation. — Et le mari? — Mari inconnu! on le dit à l'armée, cela est commode; mais depuis le temps qu'il se bat, il doit être mort ou général.

» Ce monsieur, qui tend le jarret, arrondit les bras et se dessine tant qu'il

peut, est le zéphir d'ici. Personne ne rivalise avec lui pour la danse. Quand il commence la gavotte, vous entendriez voler une mouche ! on retient son haleine, tant on a peur de perdre le son d'un battement. C'est à qui l'aura pour danser la gavotte ; il fait les délices de nos soirées. Il est de l'Athénée et de la société *des Folâtres*. L'été, on va l'admirer au Ranelagh ou à Saint-Mandé. Je ne serais pas étonné de le voir un jour, par complaisance, danser la gavotte sur le boulevard du Temple ou au café Turc.

» Ce monsieur, qui se lance avec ardeur et jette les jambes de droite et de gauche, prend à lui seul, pour danser, plus de place que trois élégans du jour (qui, à la vérité, marchent maintenant

au lieu de danser). Cet intrépide cavalier, de cinquante-cinq ans à peu près, ne manque pas une contredanse ; il valse sans perdre haleine, et, dans la sauteuse, je l'ai vu deux fois perdre sa perruque, sans vouloir pour cela s'arrêter. Il est surnommé l'infatigable, mais sa femme assure qu'il ne mérite pas ce sobriquet.

» Cette demoiselle qui met tant d'action à danser et qui va toujours à contre mesure, est la nièce de Mme de la Muraille, vieille femme que vous voyez derrière le joueur de violon. La bonne tante se lamente en voyant que, malgré le maître de danse à vingt-quatre sous le cachet, sa nièce ne peut achever un pas sans marcher sur sa robe, ou sans

donner un coup de pied à son voisin.

» Quel est ce jeune homme pâle, les cheveux en désordre, le front haut, l'air sérieux, et qui danse avec une gravité et un flegme tout-à-fait drôle? »

M. Plinplan allait répondre à Georgette lorsqu'il fut appelé par une dame qui lui dit avoir quelque chose de plaisant à lui raconter. M. Plinplan, toujours à l'affût des nouvelles, quitta Mme de Rosambeau, et notre héroïne rentra dans le salon et fut s'asseoir près d'une table de jeu.

Georgette se trouvait près de la grosse dame : celle-ci engagea aussitôt la conversation en lui montrant son jeu,

auquel Georgette ne comprenait rien.

« Tenez, mon cœur, comment trouvez-vous ce jeu là... hein ! est-ce bien joué? — Oui, madame... — N'est-ce pas, mon chou?... Vous avez une robe charmante, mon amour... — Eh ! madame (dit un grand monsieur sec qui faisait la partie de boston), soyez donc à votre jeu?... — J'y suis, monsieur..... Qu'est-ce qui vous habille, mon enfant?... — Madame, vous parlerez chiffon une autre fois. — Qu'est-ce que cela vous fait? vilain chinois, cela ne m'empêche pas de faire attention au jeu. — Eh bien ! jouez donc, madame. — Quel est l'atout ? avec qui suis-je?... à qui à prendre?... en quoi joue-t-on ? — Que cela est insoutenable de jouer avec des

personnes qui ne font aucune attention!.. — Tu n'es guère galant, va !... — Vous ferez gagner, madame!... — Est-ce ma faute si elle a tout le jeu?... — Si vous aviez joué comme moi...—Laisse donc, tu joues comme une ganache !

» Le petit schlem est fait! s'écrie madame Dupont d'une voix à casser les vitres. — Le petit schlem, je ne le joue jamais, je ne le paierai point. — Madame, nous le jouons toujours ici. — J'en suis fâchée; il fallait me le dire avant de commencer... je ne le paierai point. — Madame, vous le paierez!... »

Georgette s'éloigne de ces dames, craignant que la dispute ne devienne trop vive. Elle s'approche d'un autre boston qui finissait, mais non plus tran-

quillement que le premier : un petit homme se disputait avec madame de Vieux-Bois. — Comment, madame, vous faites payer ce soir douze sous pour les cartes? — Oui, monsieur, comme à l'ordinaire. — Il y a des jours qu'on ne les paie que dix sous. — Toujours douze, monsieur; d'ailleurs, combien les paie-t-on chez vous? — C'est différent; je donne au moins des cartes propres.—Est-ce que celles-ci ne le sont pas, monsieur? — Elles ont déjà servi cinq ou six fois, j'en réponds. —Monsieur, vous ne savez ce que vous dites. Au surplus, ne les payez pas du tout, cela sera plustôt fait? — Vous en seriez trop fâchée, madame. »

Georgette, redoutant encore une

querelle, s'approche d'une table de bouillotte; mais c'était bien un autre tapage : on s'y disputait avec acharnement; l'un avait fait son argent, l'autre avait abattu trop vite, personne ne s'entendait.

Notre héroïne ne savait plus de quel côté aller pour éviter le bruit lorsque M. de Lacaille vint la retrouver.

« Eh bien, belle dame, comment trouvez-vous nos petites soirées agitées? — Mais je les trouve très-agitées, en effet. — Pourquoi n'avez-vous pas dansé? — J'étais trop fatiguée. — Vous amusez-vous beaucoup? — Infiniment !...... Allons-nous bientôt partir? — Pas encore; je sais que madame de Vieux-

Bois nous ménage une petite surprise. Elle va donner une légère collation, et elle serait très-fâchée si nous ne restions pas. »

Georgette, voyant qu'il fallait que le sacrifice fût entier, se décida à le faire de bonne grâce, se promettant de ne plus se trouver à une soirée agitée.

Les parties étant terminées, la danse finie, le proverbe achevé, les trois quarts de la société se retirèrent, il ne resta que les intimes et les préférés, qui étaient prévenus de la surprise et n'avaient garde de s'en aller. M. Plinplan, le juge, le procureur et sa femme, le bel esprit, la dame à plumes, l'épouse sensible et le zéphir de gavotte furent

du nombre des élus. Les deux grosses dames du boston ne restèrent point; M. Plinplan assura tout bas à madame de Rosambeau, qu'on ne les invitait pas, parce qu'elles mangeaient trop; d'où Georgette conclut que, pour faire plaisir à la maîtresse de la maison, il fallait manger fort peu, et ne se souciant pas d'être invitée une seconde fois, elle se promit de se conduire de manière à faire repentir madame de Vieux-Bois de la préférence qu'elle lui avait accordée.

On dresse au milieu du salon une grande table, sur laquelle on étale avec art et symétrie une volaille soi-disant en daube, nageant dans une sauce aux carottes, qui représente la gelée; deux

salades et leurs huiliers entourent la pièce de résistance, quatre assiettes de pommes et d'échaudés sont flanquées aux quatre coins de la table, et deux pots de confitures, hermétiquement fermés et qui ne sont là que pour le coup d'œil, achèvent d'embellir la collation.

« Mais, dit tout bas Georgette à Plinplan, comment cette dame compte-t-elle donner à souper à une vingtaine de personnes, avec si peu de chose ? — Elle compte même qu'il en restera. »

Georgette fut encore plus étonnée d'entendre la dame à plumes reprocher à madame de Vieux-Bois de faire des cérémonies.

« Placez-vous, Mesdames, dit madame de Vieux-Bois, ces messieurs se tiendront debout derrière vous, ils mangeront sur le pouce.... Nous ne les oublierons pas... Mais il faut faire une petite place à M. Deschassés : il a si bien dansé, qu'il doit être fatigué. »

M. Deschassés était le zéphir de Gavotte. On prit place, et il fut mis à côté des dames. Georgette crut s'apercevoir que l'ami du sous-préfet faisait la mine de ce qu'on ne lui avait pas donné la préférence pour être assis à table, et, de colère, il s'empara d'une assiette de pommes cuites et les avala en un moment.

Madame de Vieux-Bois découpait la dinde, dont chacun élevait aux nues la

mine et le fumet. En voyant l'exiguïté des morceaux que l'on offrait, Georgette commença à croire qu'effectivement il en resterait. Se trouvant servie une des premières, et ne sachant pas comment on doit manger en société, notre héroïne finit son échantillon de volaille avant que la maîtresse de la maison n'eût fait faire au plat le tour de la table. En se retournant vers madame de Rosambeau, la vieille dame ne put retenir un mouvement de surprise; mais se remettant bientôt: « Vous en offrirai-je encore, Madame? dit-elle avec inquiétude. — Volontiers, Madame, répondit Georgette. »

Madame de Vieux-Bois ne s'attendait pas à cette réponse; mais prenant son

parti, elle servit Georgette. Celle-ci s'aperçut que les dames la regardaient en souriant et chuchotaient entre elles; mais sans se déconcerter, et voulant les pousser à bout, Georgette demanda de nouveau de la volaille pour voir la mine que ferait toute la société.

Madame de Vieux-Bois ne put contenir son mécontentement et son dépit. « Il me semble, Madame, dit-elle à Georgette d'une voix aigre, que je ferais mieux de vous passer le plat, cela vous serait plus commode. — Comme vous voudrez, Madame. »

Néanmoins madame de Vieux-Bois se garda bien d'exécuter sa menace, et, après avoir servi Georgette, elle appela

madame Godin, lui ordonnant d'enlever le plat, ce qui ne fit nullement plaisir à ces messieurs de derrière, qu'on avait promis de ne point oublier, et auxquels on n'avait encore donné que des échaudés à manger sur le pouce. Georgette regarda Lacaille; il était sur les épines : la manière inconvenante dont elle mangeait l'avait mis au supplice. M. Plinplan riait, les dames se regardaient, les hommes demandaient à boire à toute force pour se dédommager de la dinde; mais madame Godin, stylée pour les collations, était toujours à la cave, et n'en remontait que rarement.

Georgette n'était pas encore satisfaite, elle voulait désespérer madame de Vieux-

Bois, et cela était facile : elle lorgnait depuis long-temps les deux pots de confitures dont on n'avait pas offert, puisque, suivant l'ordre établi dans la maison, on les enlevait toujours de table tels qu'on les y avait mis; M. Plinplan assurait même que depuis six ans les mêmes pots servaient pour les collations.

Madame, dit Georgette, en s'adressant à madame de Vieux-Bois, ne serait-il pas possible de goûter ces confitures? — Mais, Madame, répond celle-ci rouge de colère, je crains, en vérité, que vous ne vous fassiez mal. — Oh! Madame, vous pouvez être tranquille. »

Sans attendre d'autre réponse, Geor-

gette avance la main pour atteindre les pots : M. Deschassés, qui aime les friandises, s'empresse de passer les confitures. Georgette entame les deux pots sans miséricorde, et les repasse au voisin, qui ne résiste pas au désir d'en goûter. Tous ces messieurs, qui n'avaient fait que flairer la dinde, se jettent avec avidité sur les confitures, en un moment il ne reste plus rien dans les pots, devenus respectables par leur antiquité. M. Plinplan fait remarquer à madame de Rosambeau deux larmes qui s'échappent des yeux de madame de Vieux-Bois à la vue du désastre commis sur sa collation.

Cependant la vieille dame se contient en se promettant que cela lui servira de

leçon. Les messieurs calment leur appétit avec les confitures ; Georgette retient l'envie de rire que lui a causée cette scène, et ceux qui veulent à toute force s'amuser prient M. Lefin (c'était le nom du bel esprit) de vouloir bien les régaler de quelques couplets de sa composition.

M. Lefin tousse, crache, éternue, se mouche, se frotte le front, se gratte l'oreille, fait moucher les chandelles, dit qu'il est enrhumé, mais que, pour satisfaire aux désirs de la société qui veut entendre ses vers, il va prier une de ces dames de chanter une chanson qu'il a faite dernièrement à la campagne de son ami le sous-préfet.

On accepte avec ravissement. La dame à plumages, qui a soi-disant une voix d'opéra, est chargée par M. Lefin de chanter la romance nouvelle. Elle ne se fait pas prier, connaissant la supériorité de son talent. Elle commence, et ses cris percent le tympan de Georgette, qui dit tout bas à M. Plinplan qu'on ne devrait jamais chanter dans un salon lorsqu'on a une voix d'opéra.

Les couplets de M. Lefin roulaient sur la verdure, le zéphir, la nature, les oiseaux et les ruisseaux, et le refrain disait que celui qui aime les champs doit se plaire à la campagne. La société applaudit avec transport; lorsque l'on eut bien claqué l'auteur et la chanteuse,

on se leva, on fit compliment à madame de Vieux-Bois de sa soirée et de sa collation, puis chacun se retira après avoir fait les trois saluts d'usage.

Madame de Rosambeau reçut la froide révérence que méritait son appétit; le pauvre Lacaille lui-même s'en ressentit. Georgette fut reconduite chez elle par son timide amant, qui la laissa se livrer au sommeil profond que devait lui procurer le souvenir des plaisirs de la soirée.

CHAPITRE III.

Cela va bien!

Il était midi lorsque Georgette s'éveilla et sonna Rose. « Eh bien! Madame, dit la femme de chambre en riant, êtes-vous satisfaite de votre soirée d'hier? — Ah! Rose, ne m'en parle pas! je

me suis ennuyée à la mort!.... aussi je n'irai plus en société, parce que je veux m'amuser, et que cela n'était point amusant du tout. — Vous ferez bien, Madame; à votre âge, on ne doit faire que ce qui plaît. Mais, pendant votre sommeil, j'ai bien employé mon temps : je n'avais pas oublié l'invitation de M. de Folleville. — Quoi? Rose, tu es allée... — Prendre son chocolat; oui, Madame; j'étais curieuse de savoir si les manières de ce jeune homme répondaient à la vivacité de son style, et je vous assure que j'en ai été satisfaite. Ce Folleville fait très-bien les choses!.... Je lui ai donné beaucoup d'espérance, cela ne coûte rien, et je me suis chargée, pour vous le remettre, de ce billet dans lequel il sollicite un

rendez-vous. — Rien que cela !... — En revenant, j'ai rencontré ce jeune militaire.... celui-là est amoureux comme un hussard!... il m'a reconnue, m'a arrêtée, m'a même embrassée avant de me parler... je n'avais pas le temps de me reconnaître!... il veut absolument que je l'introduise cette nuit chez vous, ou il met l'hôtel sens dessus dessous. — Il va vite en amour, ce monsieur! — C'est un démon, Madame; enfin, je ne suis parvenue à le calmer qu'en prenant ce poulet brûlant qu'il vous adresse, et auquel je lui ai promis que vous daigneriez répondre. — Comment ! encore un billet, Rose! — Ce n'est pas tout, Madame. J'allais rentrer à l'hôtel, lorsque je fus arrêtée par un fort joli garçon, dont la mise est assez modeste, mais

dont la figure est très-distinguée! — Que te voulait-il? C'est encore un adorateur, Madame. — Cela n'en finira pas!... — Celui-ci est notre voisin, il demeure en face de l'hôtel : de ses croisées il plonge dans notre cour; cela n'est pas étonnant, il demeure au cinquième au-dessus de l'entresol. C'est un poëte, et ces messieurs, par goût et souvent par nécessité, se placent toujours le plus près possible des Muses et du Parnasse. Ce jeune nourrisson du Pinde (c'est ainsi qu'on les nomme dans le quartier) vous a vue traverser la cour. — Il a une bonne vue! — Depuis ce moment, il ne pense, ne rêve plus qu'à vous! vous êtes sa dixième muse, et je n'ai pu refuser le sonnet, en forme de billet doux, qu'il m'a priée de vous re-

mettre, et pour lequel j'ai promis une petite réponse. — Quoi, Rose, tu monterais à son cinquième étage? — Eh! pourquoi pas, Madame; ce jeune homme est si doux, si tendre, si expressif... il m'a touchée! en vérité. Croyez-vous donc qu'il ne mérite pas d'être aimé plutôt que ce vieux fou de Lacaille? — Oh! sans doute! — Eh bien, une femme sensible répare les torts de la fortune; elle se sert de l'or du vieux fou pour être utile au jeune amant. — Au fait!... c'est une œuvre méritoire... mais voyons les billets de ces messieurs. »

On décachète les billets doux. Georgette est charmée du style de ses adorateurs. Folleville est vif, léger, sémillant; le militaire, ardent, passionné,

impétueux; le jeune poëte, modeste, timide, mais sensible et tendre. « Ils me séduisent tous les trois, dit Georgette; mais auquel répondre? — A tous les trois, Madame. —Ah! Rose trois amans à la fois.... Et M. de Lacaille.... — Celui-là ne compte pas. — Mais, Rose.... — Comment, Madame, trois amoureux vous font peur!.... Mais c'est une bagatelle.... On en trompe douze à la fois. D'ailleurs, si l'un d'eux ennuie, il est facile de s'en débarrasser!.. Croyez-moi, Madame, ne renvoyez pas ceux-ci... Ils sont tous trois fort aimables. — Mais que leur répondrai-je? — A votre place, je donnerais un rendez-vous à chacun d'eux. — Y penses-tu, Rose?... C'est la première fois que je leur écris. — Qu'est-ce que cela fait? vous ne savez donc pas

comment on fait l'amour à Paris! Au reste, si vous voulez prolonger leur martyre, donnez-leur des espérances, je me chargerai d'adoucir leur chagrin. »

Il est probable que mademoiselle Rose n'était pas fâchée d'adoucir le chagrin de ces messieurs, et qu'elle avait pour cela un remède particulier, car elle se chargea avec empressement des réponses de sa maîtresse. C'était un bien joli sujet que mademoiselle Rose, et bien précieux pour une jeune femme qui se lançait dans le monde.

A peine avait-elle quitté sa maîtresse, que Lafleur se présenta chez Georgette. « J'accours, Madame, de la part de mon

maître, qui viendra vous chercher ce soir pour... — Ah! grand Dieu! Lafleur, est-ce encore pour me conduire au Marais? — Non, Madame; je sais que ce n'est pas dans ces cercles étroits que vous pourrez briller!.... Je l'ai représenté à mon maître, lorsqu'il est venu se plaindre à moi que vous mangiez trop dans les collations d'amis. Je lui ai fait sentir ses torts, il en est convenu; et pour les réparer, m'a chargé de vous remettre cet écrin.... — Voyons..... Mais cela est magnifique?... Cela m'ira à ravir.... Les beaux diamans!...... — Vous voyez que mon maître sait se corriger... D'ailleurs, c'est moi qui dirige maintenant sa conduite, et je réponds que dans six mois il ne sera plus reconnaissable. »

Georgette prend l'écrin et promet à Lafleur d'attendre M. Lacaille qui doit la conduire au spectacle, Rose revient, et en voyant les diamans, convient que le vieux fou fait bien les choses, mais elle engage sa maîtresse à prendre pitié des trois jeunes gens, car ils sont avides de consolations!...

Pendant plusieurs jours Georgette suit M. Lacaille aux spectacles, aux bals; l'ennui qu'elle éprouvait dans la société de cet amant suranné était adouci par les présens continuels que Lafleur apportait de la part de son maître, qui, depuis sa glissade sous le lit, ne faisait l'amour qu'en soupirs.

Cependant madame de Rosambeau

avançait dans sa grossesse, Rose était dans la confidence; un homme plus fin que Lacaille s'en serait aperçu; mais il est des gens qui ne voient point ce qui saute aux yeux de ceux qui les entourent.

Les trois amans commençaient à se lasser des consolations de mademoiselle Rose. Celle-ci, par reconnaissance, plaidait leur cause avec chaleur. Georgette, accablée de billets doux, ennuyée plus que jamais de la société de M. de Lacaille, ne résistait plus que faiblement aux sollicitations de sa femme de chambre; Rose mit à profit les dispositions favorables de sa maîtresse, en intercédant de nouveau pour les trois amoureux, et Georgette avoua franchement

qu'elle ne savait auquel des trois donner la préférence.

« Mais, Madame, je vois un moyen bien simple de tout arranger. Voyez-les tous les trois, et choisissez alors celui qui vous conviendra le mieux. — Tu as raison, Rose; mais comment faire? — Ce soir, vous pouvez les recevoir, non pas ensemble, ce serait agir contre toutes les règles, mais l'un après l'autre. Dans une première entrevue vous ne devez leur accorder qu'un instant, mais cet instant suffira pour les juger et fixer votre choix. Écrivez donc vite à chacun d'eux de se rendre ici, l'un à huit heures, l'autre à huit heures et demie, et le dernier à neuf heures. — Mais M. de Lacaille doit me mener ce

soir à l'Opéra. — Je vais aller lui dire que vous avez la migraine, que vous ne pouvez sortir. — Mais, Rose, si ces jeunes gens se rencontraient chez moi ? — Nous saurons bien congédier l'un avant l'arrivée de l'autre. — Mais si..... — Toujours des mais.... Soyez tranquille ; je suis là pour vous tirer d'embarras, en cas d'accident. — Allons, je m'abandonne à toi. »

Les trois circulaires sont écrites, Rose se charge de les faire parvenir. M. de Lacaille est prévenu que Mme de Rosambeau est trop indisposée pour sortir le soir, et la soubrette revient dire à sa maîtresse qu'elle peut se préparer pour recevoir les trois jeunes gens.

Le jour finit, et le moment approche où notre héroïne va jouir de tous les triomphes qu'une coquette ambitionne. Georgette, devenue petite maîtresse, sait donner un nouvel éclat à ses charmes; un négligé galant la rend encore plus séduisante; ses cheveux, arrangés avec art, retombent en boucles sur un front qui, s'il n'est pas le siège de la pudeur, est encore celui des grâces. Georgette, sûre de son triomphe, est mollement couchée sur une ottomane, dans un boudoir délicieux, qu'éclairent faiblement des globes gazés, inventés par la volupté, pour rendre l'amant plus hardi et la beauté moins sévère.

Huit heures sonnent, on vient : un amant ne se fait jamais attendre à un

premier rendez-vous. C'est au jeune poëte que l'on a donné l'avantage sur ses rivaux; c'est lui qui vient le premier; une femme aime les vers à sa louange; l'encens que l'on brûle pour les belles n'est jamais perdu.

Le nourrisson des muses est introduit devant Georgette. En se trouvant près de celle qu'il n'avait encore contemplé que de son cinquième étage, il se trouble et demeure interdit : tant de charmes éblouissent sa vue! Le jeune poëte est timide, n'ayant encore eu de commerce qu'avec les muses, que l'on dit fort honnêtes, ce que j'ai peine à croire, car elles se prostituent quelquefois. Georgette s'aperçoit de l'embarras du jeune homme, qui reste entre la porte

sans oser s'approcher d'elle. Après avoir joui quelques momens de l'effet de ses charmes, elle fait signe au pauvre garçon de s'asseoir, et lui parle avec affabilité. Le jeune homme retrouve son esprit, l'amour l'enflamme, il redevient aimable, tendre, flatteur, empressé, charmant enfin!...... Georgette l'écoute avec un plaisir infini..... il ne lui parle que d'elle, il lit des vers qu'il a faits pour elle : Georgette s'attendrit et oublie, en l'écoutant, qu'elle n'a qu'une demi-heure à passer avec lui. . et Rose entre dans le boudoir, s'étonne d'y trouver encore le jeune poëte qu'elle croyait parti.

« Eh quoi, madame! monsieur est encore-là ?.... et M. de Lacaille qu ime

suit... (Elle fait signe à sa maîtresse que c'est M. Folleville; en effet, il était huit heures et demie). — Ah! mon Dieu, Rose, tu as raison, s'écrie Georgette toute troublée, j'avais oublié que ce M. de Lacaille devait venir ce soir!.. comment faire?... — Mais, dit timidement le jeune homme, ce monsieur est donc.... — De ces gens qu'on ne peut renvoyer, répond Rose; vous entendez? Madame serait perdue s'il vous voyait.... vous ne pouvez plus sortir d'ici maintenant..... il est trop tard....... il faut vous cacher...... — Je ferai ce que madame oudra. »

Georgette propose le cabinet voisin; il n'y a pas à balancer. Le jeune homme fait ce que l'on exige; on le pousse dans

le cabinet, en lui enjoignant de ne faire aucun bruit et en lui promettant de le délivrer bientôt. Rose gronde ensuite sa maîtresse d'avoir oublié l'heure, et l'engage à congédier Folleville, afin de pouvoir délivrer le premier venu. Georgette promet d'être plus attentive, et Folleville est introduit.

Ce second amant est l'opposé du premier; il entre en chantant, en pirouettant, et arrangeant le nœud de sa cravate. Il se place lestement près de Georgette, lui baise tendrement la main, l'étourdit de complimens, de sermens d'amour, d'assurances de fidélité, et trouve moyen de mêler à tout cela des bons mots, des calembourgs et des refrains de vaudeville. Georgette n'a pas le

temps de placer un mot, mais Folleville l'amuse; sa conversation vive, sémillante, sa légèreté, ses manières badines, tout cela rend à notre héroïne la gaieté que les discours du jeune poëte avaient changée en une douce mélancolie. Cependant, ne voulant pas s'oublier encore, elle regarde la pendule... Bon, il n'y a que vingt minutes que Folleville est là.... mais quel bruit se fait entendre? c'est Rose qui accourt brusquement.

« Madame, voilà M. de Lacaille qui entre dans l'hôtel.... il me suit.— Quoi! encore M. de Lacaille! » dit Georgette avec surprise; mais Rose apprend tout bas à sa maîtresse que le jeune officier, plus ardent que les autres, a devancé

l'heure; il est arrivé, il fait le diable, il veut absolument entrer... et s'il se rencontrait avec Folleville, cela ferait un mauvas ef fet.

« Eh bien! qu'est-ce donc, mesdames? demande le petit maître en se mirant.— C'est le mari de madame qui arrive, répond Rose. — Comment? le mari... tu m'as dit que ta maîtresse n'en avait point!... d'où sort-il donc celui-là? — Enfin, c'est bien pis qu'un mari... c'est... — Ah! j'entends!... j'entends!..... c'est délicieux! parole d'honneur!.. — Il faut vous cacher, car il est extrêmement jaloux, et il vous ferait un mauvais parti!..... — Ah! mon Dieu! cachez-moi vite! »

Folleville devient pâle et tremblant, il ne chante plus dans les momens dangereux, et ne fait le téméraire qu'avec les femmes. Il court, fait le tour de la chambre, en cherchant un endroit pour être en sûreté. Rose ne peut s'empêcher de rire de la frayeur de Folleville : on entend un grand bruit tout près de l'appartement.

« Je suis perdu, dit Folleville; le voilà qui approche... — Où le cacher? dit Georgette en souriant. — Tenez, madame, cette armoire où l'on pend vos robes..... mais je ne sais s'il pourra...— Oui... oui.... j'y tiendrai...... il le faut bien ! »

M. Folleville se serait mis dans une

souricière pour se soustraire au péril qu'il redoutait : en un moment il est blotti au fond de l'armoire près de la porte du cabinet ; à peine est-il dedans que l'officier entre dans le boudoir. Rose s'éloigne en engageant sa maîtresse à se débarrasser bien vite de ce troisième amant. L'officier est un jeune homme bien fait, d'une tournure séduisante; les épaulettes lui vont très-bien, et son air martial prévient Georgette en sa faveur. Il mène l'amour militairement, et ne paraît pas disposé à filer le sentiment.

Georgette, encore troublée par les deux entretiens qu'elle n'a pu terminer, veut gronder le jeune officier pour le bruit qu'il a fait dans l'hôtel; mais le

voyant si aimable, si amoureux, si galant, elle n'a plus la force de se fâcher. Cependant ce dernier amant, plus entreprenant que ses devanciers, veut brusquer sa conquête, il l'attaque vivement; mais Georgette se rappelle qu'elle a des témoins dont la position doit être désagréable, et, s'éloignant de l'amant qui la presse, elle tâche, pour lui parler, de prendre un maintien sévère.

« En vérité, monsieur, c'est pousser trop loin la liberté!... à peine arrivé chez moi, vous vous permettez des choses... — Depuis un mois, madame, je soupire pour vous, et lorsque j'espère obtenir le prix de ma constance, vous me traitez avec une sévérité... — Je

veux que vous soyez raisonnable, et si dans quelque temps vous m'aimez encore... — Dans quelque temps, grand Dieu! »

Notre jeune homme tire son épée avec violence et la dirige contre sa poitrine. « Ah! ciel! que faites-vous? s'écrie Georgette? — Je me tue si vous restez insensible! — Vous vous tuez.... Ah! ah! ah! je voudrais voir cela! cela serait charmant!... »

Georgette rit aux éclats, et notre officier reste fort sot, car il n'avait nullement envie de se tuer. Combien d'amans se trouveraient aussi embarrassés, si, lorsqu'ils jouent la tragédie devant leurs belles, celles-ci se contentaient de leur

rire au nez. Celui-ci, forcé de rengaîner, prit le parti le plus sage en riant avec Georgette de son beau mouvement de fureur. La gaîté chassant toute cérémonie, l'entretien devient plus animé, et Georgette va oublier les habitans de l'armoire et du cabinet lorsque Rose entre dans le boudoir.

« Qu'y a-t-il donc encore? demande Georgette avec un peu d'humeur. — Ce qu'il y a, madame, répond Rose tout essouflée, c'est le diable qui s'en mêle, je crois.... M. de Lacaille vient d'arriver, il veut absolument vous voir; il est inquiet de votre santé. Il me suit, je ne suis parvenue à le faire attendre un instant, qu'en lui disant que j'allais m'assurer si vous ne dormiez pas.... —

Vraiment, Rose, c'est M. de Lacaille? — Oh! cette fois, madame, c'est tout de bon, il n'y a pas à plaisanter. — Quel est donc cet homme? demande le jeune officier; ne pouvez-vous le renvoyer? — Impossible!... c'est notre caissier... il se fâcherait... — Voulez-vous que j'aille le rosser? — Non pas! nous devons le ménager, au contraire! Que faire, Rose? — Ma foi, madame, il faut cacher monsieur. — Quoi, Rose, encore celui-là? — Il le faut bien, madame. »

Ces dames ont beaucoup de peine à faire consentir le jeune homme à se cacher. Il voudrait attendre M. de Lacaille pour se battre avec lui. Enfin, vaincu par les prières de Georgette et par la

promesse d'une douce récompense, il consent à se modérer. Il court au cabinet... « Pas là !... pas là ! s'écrie Georgette. » Il vole vers l'armoire... « Pas là ! pas là ! » lui crie Rose.

« Pas là!.. pas là... Eh ! mon Dieu ! mesdames, où voulez-vous donc que je me mette? — Tenez, sous ce canapé...— Quoi, à terre? — Allons, vous voilà bien malade... vous serez fort bien. — Puisque vous l'éxigez..... — Eh vite! eh vite !... »

Le troisième amant se fourre sous le canapé, s'étend à terre tout de son long, et prie ces dames de ne pas le laisser long-temps dans une position qui ne lui plaît point. Georgette s'assied sur le

meuble complaisant qui dérobe le jeune homme aux regards indiscrets, et Rose reçoit l'ordre de faire entrer M. Lacaille, qu'on se promet bien de renvoyer le plus promptement possible.

M. de Lacaille entre en marchant sur la pointe des pieds, tendant le cou en avant, et craignant de faire du bruit; il aperçoit Georgette, qu'il croyait couchée.

« Vous voilà, chère et bonne amie... eh bien! vous êtes indisposée, à ce que m'a dit Rose? — Oui, Monsieur, ah! je n'en puis plus!... — Et vous avez cru que je vous laisserais seule, que je vous abandonnerais à vos douleurs pour aller chercher loin de vous des

plaisirs, tandis que je n'en goûte qu'auprès de vos beaux yeux! »

(Lacaille prend place sur le canapé à côté de Georgette.) « Je n'aurais pu passer une soirée entière dans la mortelle inquiétude où Rose m'avait jeté. Je veux vous tenir compagnie. — Vous êtes trop bon ! mais quand on souffre, on n'est pas aimable!.. — Vous l'êtes toujours, belle amie? »

Georgette, ne sachant quel moyen employer pour se débarrasser de l'ennuyeux personnage, s'étend sur le sopha, pousse des gémissemens et se donne bien vite une attaque de nerfs.

« Ah. mon Dieu s'écrie Lacaille ef-

frayé, mais le mal augmente... il faut envoyer chercher du monde; je vais m'établir près de vous pour toute la nuit. »

Ces paroles rendent Georgette à la santé, elle se trouve infiniment mieux, voyant qu'il faut changer de batterie pour éloigner l'importun Lacaille.

« Je crois que cette crise sera la dernière, dit notre héroïne en reprenant ses sens. — Vous me calmez: je craignais, au contraire... — Non.... ma migraine se dissipe, mes nerfs se détendent. . je suis beaucoup mieux.... et je n'aurai pas besoin de vos soins, dont je suis bien reconnaissante!... — La soirée que je passerai avec vous n'en

sera que plus délicieuse. — Non, je ne veux pas vous priver des plaisirs qui vous attendent. — Ceci est trop délicat, mais.... Ah! mon Dieu! »

Lacaille fait involontairement un saut sur le canapé. « Qu'avez-vous donc, demande Georgette troublée? — Il m'a semblé sur ce meuble éprouver une secousse.... — Quelle folie!.. mais que me disiez-vous donc? — Je jurais de n'être heureux que près de vous. »

En disant cela, Lacaille passe amoureusement son bras autour de la taille de sa belle, et la regarde à peu près de la même manière que le jour de sa passade devant le lit. Georgette est sur les épines: Lacaille, qui est rarement

aussi pressant, se trouve justement disposé à la tendresse; il est plus ardent, plus amoureux que jamais. Se sentant dans une situation qui l'étonne lui-même, il ne veut pas laisser échapper une occasion aussi favorable, et qui pourrait ne plus renaître pour lui. Il devient téméraire; Georgette s'éloigne de lui ; il la poursuit, la presse, la serre; Georgette se débat, mais Lacaille est un démon, il tâte, pince, fourrage partout..... peut-être va-t-il triompher, lorsque le sopha, théâtre de ses entreprises, se soulevant brusquement, fait rouler sur le tapis l'amoureux et sa maîtresse; dans le même moment, la porte du boudoir, celle du cabinet et de l'armoire s'ouvrent: quatre hommes paraissent, les lumières son

éteintes, les quinquets jetés à terre. Les jeunes gens, qui désirent profiter de l'obscurité pour s'enfuir, courent, sans prendre garde, au milieu de la chambre, et tombent sur Lacaille et Georgette, qui sont encore sur le tapis. Tous roulent les uns sur les autres; Lacaille, qui est dessous, pousse des cris terribles et veut en vain se dégager; Georgette, qui est sur lui, est tâtée, pincée et pressée de nouveau; ces messieurs, tout en se roulant, ont senti sous leurs mains des appas qui leur donnent du goût pour ce genre d'exercice, et ils ne cherchent point à terminer le combat.

Cependant le petit divertissement ne peut durer : Lacaille, qui étouffe, fait

des cris épouvantables. Georgette elle-même ne se sent pas la force d'être roulée plus long-temps. Elle s'accroche à une grande toilette... mais retenue par quelqu'un, elle retombe et entraîne le meuble avec elle; les cuvettes, les carafes, les flacons, les tasses, les pots de rouge, de noir, de blanc, les glaces, tout se brise sur les jeunes gens; chacun alors cherche à se dégager, mais dans l'obscurité on renverse d'autres meubles, et le désordre augmente au lieu de diminuer; fauteuils, consoles, bergères, psyché, tout tombe, tout se casse; on crie, on se lamente, on se croit blessé, le tumulte est à son comble... Tout à coup la clarté renaît... c'est Rose qui arrive une lumière à la main. Elle s'arrête... le spectacle qu'elle a sous les

yeux est si extraordinaire qu'elle doute un moment de ce qui se passe devant elle, mais bientôt l'envie de rire succède à la surprise. Ce n'était pourtant pas le moment de plaisanter. Rose a reconnu les trois jeunes gens: à un signe qu'elle leur fait, ils se lèvent, enfilent la porte et disparaissent. Laissons-les courir comme des fous et sortir de l'hôtel en riant d'une aventure dont ils ne comprennent pas très-bien le dénouement, et revenons au boudoir de Georgette.

Le quatrième rouleur était monsieur Lafleur. Le drôle, s'étant rendu à l'hôtel peu de temps après son maître, trouve Rose vivement agitée: la soubrette lui apprend ce qui est arrivé et l'embarras dans lequel se trouve sa maîtresse.

Lafleur ne perd pas de temps : il pense que le plus pressé est de faire sortir M. Lacaille de l'hôtel. Il se rend au boudoir, ayant déjà inventé une histoire pour attirer son maître dehors; mais au moment où il ouvre la porte, les jeunes gens, impatientés, sortaient de leurs cachettes, et le jeune officier avait renversé le sopha et ceux qui étaient dessus, ne voulant point rester témoin oisif de ce qui allait se passer sur le meuble complaisant. Lafleur voit d'un coup d'œil le danger de la situation de Georgette : pour la sauver, il donne un coup de poing dans le globe qui éclaire la chambre, et pense que l'obscurité favorisera la fuite des jeunes gens.

Dès que les trois étourdis ont abau-

donné le champ de bataille, Lafleur se relève et se met à crier : au voleur !

Rose, qui conçoit son dessein, en fait autant. Le cri: au voleur ! au voleur ! se fait entendre dans l'hôtel ; les domestiques effrayés crient, de leur côté, sans savoir pourquoi ; d'autres vont se réfugier dans les greniers. Aucun d'eux, craignant le danger, ne se rend à l'appartement de sa maîtresse; mais quelques-uns courent chercher la garde, en répandant, par leurs cris, l'alarme dans le quartier.

Une patrouille est rencontrée et conduite à l'hôtel. Les soldats montent jusqu'au boudoir de madame de Rosambeau avant que Lacaille, qui tremble de frayeur

et ne sait ce que tout cela veut dire, soit sorti de dessous les meubles qui sont renversés sur le parquet.

« Où sont les voleurs? » demande d'une voix grêle et d'un ton peu rassuré un petit sergent maigre et borgne qui se tient par prudence entre ses quatre fusiliers.

« Où ils sont? répond Lafleur; parbleu! la question est bonne! si nous le savions, nous les aurions arrêtés. — Combien sont-ils à peu près? — Au moins une douzaine, dit Lacaille en sortant sa tête de dessous un guéridon. — Une douzaine!... — Pour le moins, » répond à son tour Georgette, qui s'était jetée dans une bergère, et regardait

en riant sous cape, la figure du sergent, qui devint pâle et morne en apprenant le nombre des voleurs.

« Soldats, il faut aller chercher du renfort; nous ne sommes que cinq, et la partie ne serait pas égale. »

En achevant cet héroïque discours, le sergent sort du boudoir, il laisse deux sentinelles contre la porte, et deux autres devant la loge du portier.

Pendant ce temps, Lafleur relève son maître, dont le corps est meurtri. Le pauvre Lacaille avait beaucoup souffert de l'exercice violent qui avait eu lieu sur son corps. Il demande ce que signifie tout ce tapage, et

Lafleur lui apprend que des voleurs s'étaient cachés dans le boudoir de madame, qu'ils avaient éteint les lumières pour accomplir leurs affreux projets, et que, sans Rose et lui, qui étaient accourus avec des flambeaux, les brigands auraient dévalisé toute la maison.

Lacaille est tellement abasourdi qu'il écoute Lafleur sans beaucoup le comprendre. Le valet poursuivait son histoire, lorsqu'un détachement de gendarmerie à cheval et une compagnie de grenadiers entrèrent dans l'hôtel, conduits par le sergent qui était allé chercher main-forte.

Georgette et Rose se placent aux fenêtres donnant sur la cour, afin de jouir

du coup d'œil, et pour voir entrer la troupe, qui semble vouloir former le siége de l'hôtel. Ces dames rient comme des petites folles, tandis que Lafleur bassine le derrière de son maître avec de l'eau-de-vie camphrée.

Les soldats se rangent dans la cour en ordre de bataille; les flambeaux qui éclairent l'hôtel, les voisins qui sont aux fenêtres, les passans qui encombrent la rue, les imbécilles et les poltrons qui crient sans savoir pourquoi, tout donne à cette scène un appareil extraordinaire. Le quartier est en rumeur. On a vu entrer de la troupe dans l'hôtel, chacun fait des conjectures; les esprits inquiets croient qu'on veut faire sauter la maison; les vieilles femmes, dans leur terreur,

prennent les voitures de porteurs d'eau pour des pièces de canon, elles font leur paquet à la hâte, pour ne point rester près du lieu du combat. Les enfans pleurent, les papas se demandent ce qu'il faut faire, les jeunes filles se mettent dans la foule, et les jeunes gens se serrent contre elles.

Le sergent se bourre le nez de tabac, et adresse le discours suivant aux soldats qui l'accompagnent :

« Camarades, tout annonce que l'affaire sera chaude; une bande de voleurs s'est réfugiée dans cet hôtel. A la vérité, nous sommes en force; mais vous savez ou vous ne savez pas que les voleurs se défendent comme des lions et se bat-

tent comme des tigres plutôt que de se laisser prendre; c'est pour cela que nous ne serons pas trop de six contre un. Agissons avec prudence, mais ayons soin de laisser des issues pour que les blessés soient enlevés avec facilité. »

Le commandant de la gendarmerie, sans écouter le discours éloquent du sergent, commence par faire fermer la porte-cochère, laissant quelques hommes pour empêcher les fuyards de s'échapper. Le sergent fait battre la charge aux tambours; le commandant leur ordonne de se taire, afin de ne pas donner l'éveil à ceux que l'on veut surprendre, et l'on marche, la baïonnette en avant, vers la salle à manger.

On visite chaque pièce, puis les appartemens du premier, puis le second, toujours sans rien découvrir. Le commandant se tourne alors vers le sergent, et lui demande si c'est pour se moquer de lui et de ses soldats qu'il les a fait venir.

« Patience, répond le sergent, les voleurs sont bien cachés à ce qu'il paraît; mais vous verrez bientôt que c'est un piége qu'ils vous tendent. »

On continue la visite de l'hôtel, et l'on arrive aux mansardes et devant une porte qui ferme l'entrée des greniers; le sergent essaie de l'ouvrir, mais elle est fermée en dedans.

« Silence, dit-il ; je présume que c'est là qu'ils se sont cachés !..... — C'est bien heureux, dit le commandant.

Le sergent place son oreille contre la porte et s'écrie : « Nous les tenons!... ils sont là!... » Le commandant écoute, et distingue effectivement les pas de plusieurs personnes qui courent dans le grenier.

« Vous voyez que j'avais raison, » dit le sergent, et il passe aussitôt derrière les autres, pour ne pas gêner les opérations.

« Rendez-vous! » crie le commandant d'une voix forte. On attend un mo-

ment... mais le plus profond silence règne dans le grenier. « Rendez-vous! » répète le commandant tandis que le sergent lui crie d'employer la douceur.

Le commandant ordonne à son monde d'enfoncer la porte : elle tient solidement, mais enfin les coups de crosse la font tomber avec fracas, et le vent qui sort du grenier éteint, au même instant, les flambeaux de la troupe.

On avance avec précaution, car la plus profonde obscurité règne dans le grenier. Le sergent conseille au commandant de mettre tout de suite les voleurs à la raison ; celui-ci fait ranger ses soldats sur une ligne, et, pour la dernière

fois, crie aux voleurs de se rendre. Il ne reçoit pas de réponse, mais il entend un bruit confus de voix étouffées qui semble partir des greniers.

« Soldats, en joue, dit le commandant; feu!... » (Mais il a soin d'ordonner tout bas à ses soldats de ne tirer qu'en l'air).

La détonation a lieu. Aussitôt des cris aigus partent du fond des greniers; mais ces cris semblent plutôt causés par l'effroi que par la douleur, et l'on distingue des voix qui ne peuvent être celles des voleurs.

« Que diable est-ce que cela? dit le commandant. Parbleu! il y a là des femmes... écoutez, sergent... »

Mais le sergent n'était plus à portée d'entendre, car, dès le commencement de l'action, il avait jugé à propos de descendre les escaliers pour aller chercher de la lumière.

Le commandant, persuadé par le bruit qu'il entend qu'il y a quelque méprise dans cette affaire, ordonne à ses soldats de le suivre et de marcher du côté des plaignans.

On avance, toujours à tâtons; bientôt les pieds s'embarrassent dans des bottes de paille; les uns roulent, les autres, plus adroits, écartent ce qui arrête leur marche. Bientôt, en croyant relever des voleurs, c'est une jambe... une cuisse, une gorge que l'on trouve

sous sa main. Les soldats, voyant à qui ils ont affaire, abandonnent leurs fusils pour tâtonner plus commodément; les victimes supportent fort patiemment le joug des vainqueurs. Il était écrit que ce soir-là, dans l'hôtel de madame de Rosambeau, on se roulerait les uns sur les autres. Le fourragement continuait avec ardeur d'une part, on s'y prêtait avec docilité de l'autre, quand le sergent entra dans le grenier avec de la lumière.

Il était temps d'éclairer la scène, qui prenait une tournure très-originale. « Que vois-je ! s'écrie le sergent; des femmes !... — Oui, des femmes, » répond le commandant en rajustant une partie de son vêtement qui s'était défaite dans

le feu de l'action; « ce sont là les voleurs
» qui vous ont tant effrayé ! »

Les dames, à la vue de la lumière, s'étaient, par pudeur, refourrées sous la paille... On en vint à une explication indispensable. D'abord on pria tout le monde de se montrer sans craindre, et les soldats virent avec surprise qu'il n'y avait pas que des femmes sous la paille: à la vérité, elles tenaient l'avant-garde; c'est pourquoi elles avaient supporté tout le feu de l'ennemi. Les hommes, plus poltrons, étaient tout au fond, derrière la paille. Les vaincus parurent enfin, et l'on reconnut le portier de l'hôtel, le cocher, les laquais, le maître-d'hôtel, les marmitons, la femme de charge, les femmes de chambre,

les couturières, les balayeuses, etc., etc.

On doit se rappeler qu'au premier cri de Lafleur tous les gens de la maison s'étaient sauvés au grenier, dont ils avaient fermé la porte. Ignorant ensuite ce qui se passait dans l'hôtel, ils avaient pris les soldats pour les voleurs, et la voix du commandant qui les sommait de se rendre pour celle du chef des brigands.

Heureusement ce quiproquo n'eut pas de suites fâcheuses : le commandant fut le premier à rire ; le sergent seul était consterné de s'être trompé aussi grossièrement. Il lui fallut endurer les plaisanteries de tout le monde, et surtout du commandant, qui était en train de rire.

Les femmes n'épargnèrent pas non plus le sergent, car elles lui en voulaient de ce qu'il était venu si vite éclairer le théâtre du combat.

« Mais enfin, commandant, dit le pauvre sergent en prenant du tabac pour rappeler ses idées, il y a pourtant eu des voleurs!... — Peut-être un ou deux qui se seront sauvés dès votre arrivée! — En effet, dit le portier en s'avançant, son bonnet de coton à la main, je me rappelle avoir vu sortir trois jeunes gens avant même que l'on ait crié au voleur... —Sans doute, reprit le commandant, quelques étourdis qui se seront moqués de vous!... et l'on a répandu l'alarme pour rien, et mis le quartier sens dessus dessous!... Une autre fois, sergent,

avant d'aller chercher main-forte, tâchez de savoir à qui vous avez affaire! »

Le sergent ne répondit rien; il était confondu. Le commandant descendit à la tête de sa troupe, les gens de la maison retournèrent dans leurs chambres, les soldats quittèrent l'hôtel, M. de Lacaille fut reconduit chez lui par Lafleur, que l'on ne soupçonnait guère être l'auteur de tout ce désordre, et Georgette se coucha en riant avec Rose des aventures de la soirée.

CHAPITRE IV.

Accident; Rencontre imprévue.

On pense bien que les trois amans ne s'en tinrent pas à cette première visite; tous trois continuèrent à venir voir madame de Rosambeau, et, par ce moyen, on ne pouvait savoir auquel elle donnait

la préférence. Les mauvaises langues de l'hôtel disaient que madame ne voulait désespérer personne, et que, guidée par mademoiselle Rose, elle savait mener trois intrigues de front; ce qu'il y a de certain, c'est que Georgette n'eut plus la maladresse de donner des rendez-vous à une demi-heure de distance l'un de l'autre.

Mais au milieu des plaisirs le temps s'écoulait; le fruit de la première faute de Georgette arriva à ce terme où les entrailles d'une mère ne sont plus suffisantes pour le contenir; l'enfant de l'amour voulait prendre sa place dans ce vaste univers où les enfans naturels sont assez nombreux.

L'époque est venue; il faut, pour quelque temps, quitter Paris, abandonner des plaisirs enchanteurs, pour s'ensevelir dans une triste campagne. Georgette est de fort mauvaise humeur : elle n'a jamais désiré d'être mère, mais dans ce moment ce titre ne lui paraît qu'une sujétion insupportable; elle se promet de ne point remplir les devoirs qu'il inspire à celles qui savent en goûter les douceurs.

Il faut partir; aucun obstacle ne s'oppose à ce départ : M. Lacaille est persuadé que madame de Rosambeau est sujette à des douleurs néphrétiques et qu'il faut qu'elle prenne les eaux; il désire l'accompagner, mais on trouve des prétextes pour l'en dissuader, et Lafleur

persuade à son maître qu'il ne faut pas contrarier une femme malade, si l'on veut qu'elle guérisse promptement.

Georgette quitte un beau matin la capitale; mais, au lieu de se rendre à Plombières, on prend le chemin de Montmorency. C'est auprès de ce village (devenu célèbre par le séjour qu'y fit ce philosophe qui écrivait des traités d'éducation et mettait ses enfans à la Pitié) que Lafleur avait loué pour Georgette une petite maison isolée qui devait lui servir de retraite pendant son absence forcée de Paris.

Rose accompagna sa maîtresse; sans elle madame mourrait d'ennui à la campagne!... Ces dames ont pris place dans

un léger cabriolet, auquel on a attelé deux chevaux, sur l'un desquels leur conducteur est monté en postillon. Ce char semble plutôt destiné à une promenade que propre à faire un voyage; mais cinq lieues sont peu de chose, et Georgette a ordonné au postillon d'aller comme le vent.

Assise près de Rose, entourée de cartons et de chiffons de toute espèce (car même dans la solitude, une jolie femme doit songer à sa toilette), Georgette s'entretient avec sa suivante des plaisirs qu'elle goûtera à son retour, du bonheur de jouer mille tours à Lacaille, et de tromper ses trois amans, qui commencent à n'avoir plus le mérite de la nouveauté.

Cette conversation importante occupe tellement les voyageuses qu'elles voient avec surprise que bientôt elles seront arrivées à leur destination. Déjà le modeste clocher de Montmorency se dessine au fond du paysage. Le char élégant va comme le vent : mademoiselle Rose, qui est pourtant une fille courageuse, a peur que les chevaux n'aient pris le mors aux dents : Georgette rit de sa frayeur ; Georgette, que sa situation devrait rendre plus craintive, semble, au contraire, braver tous les dangers et crie au postillon d'aller au grand galop.

Crac !... en passant sur quelques pavés destinés à réparer la route, l'essieu se brise, une roue se détache ; le char

verse sur les pierres, les dames roulent sur le chemin, et les cris de la douleur succèdent aux éclats de la folie.

Le postillon, tout occupé de lui, de la voiture et des chevaux, ne s'inquiète pas de ses voyageuses.

Cependant Rose remplit l'air de ses cris, causés plutôt par l'effroi que par la douleur, car elle n'a aucune blessure. Georgette, blessée à la tête, a perdu l'usage de ses sens.

Un jeune homme à cheval accourt du côté d'où partent les cris : aidé de son domestique, il relève les voyageuses, les transporte sur un tertre de verdure. Le postillon, revenu de sa fra-

yeur, court chercher des secours dans une chaumière que l'on aperçoit à peu de distance. Pendant ce temps, le jeune homme étanche, avec son mouchoir, le sang qui coule de la blessure que Georgette s'est faite à la tête. Dans le premier moment il n'a pu distinguer les traits de celle qu'il secourait; mais maintenant, à genoux près d'elle, il soulàve la tête de l'intéressante blessée... Celle-ci ouvre les yeux et revient à elle... « Georgette! s'écrie le jeune homme. — Charles! dit notre héroïne, » et elle baisse les yeux en rougissant, ce qui ne lui était pas arrivé depuis bien long-temps.

Charles, que nous avons quitté à l'instant où il prenait la route de Paris,

avait eu, dans cette ville, une rechute qui l'avait contraint à garder la chambre tout le temps que Georgette employait en fêtes et en plaisirs. Le retour du printemps avait rendu la santé au trop sensible Charles; les médecins lui avaient ordonné l'exercice du cheval, et dans une de ses promenades *extra muros*, le hasard venait de lui faire rencontrer celle qu'il cherchait inutilement dans Paris.

« J'ai envoyé votre conducteur chercher du secours, dit Charles après un moment de silence; dans l'état où vous êtes, madame, on ne saurait prendre trop de précautions. »

Charles appuya sur ces derniers mots:

la grossesse de Georgette était trop avancée pour échapper à ses regards. Georgette rougit encore, et voulut se lever. « Pourquoi vous remettre en chemin? dit Charles d'un ton plus doux; attendez que l'on trouve quelque voiture pour vous transporter à votre destination. — Cela est inutile, monsieur, ma blessure n'est rien... et je suis en état de marcher. »

En achevant ces mots, Georgette se leva et fit quelques pas, mais sa faiblesse la força de s'arrêter. Le postillon revint avec un paysan qui offrit aux dames une carriole ou un brancard pour les transporter où elles voudraient.

« Je ne veux ni de l'un ni de l'autre, dit Georgette ; votre carriole me casserait la tête à force de me secouer, et je n'ai pas envie de me mettre sur un brancard, pour que tous les paysans me suivent comme une curiosité ; j'irai à pied. »

En disant cela elle donne quelque argent au villageois, et ordonne au postillon de s'occuper du cabriolet et de venir la rejoindre lorsqu'il l'aura fait remettre en état.

Charles écoutait Georgette : il trouvait un tel changement dans son ton et dans ses manières qu'il ne pouvait se persuader avoir devant les yeux la per-

sonne qu'il avait laissée à la ferme six mois auparavant.

Après avoir donné ses ordres, Georgette se tourna vers Rose, qui était encore couchée sur le gazon, recevant avec reconnaissance les soins de Baptiste, dont les petites manières innocentes et niaises lui plaisaient beaucoup.

« Donnez-moi le bras, Rose; vous m'aiderez à marcher en me soutenant un peu. — Que je vous soutienne, madame! eh! mon Dieu, j'ai bien besoin d'être soutenue moi-même.... Je n'ai pas tant de courage que vous.... je ne sais, en vérité, si je pourrais marcher.... »

Le fait est que mademoiselle Rose voulait que Baptiste l'aidât à faire le chemin. Georgette était embarrassée; le paysan et le postillon venaient de partir; elle avait affecté un courage au-dessus de ses forces. Charles était à deux pas, mais rêveur, silencieux, et ne paraissant pas dans une disposition favorable. Cependant elle s'arme de courage, et s'approche de lui d'un air riant.

« Monsieur sera-t-il assez galant pour me donner le bras jusqu'à ma demeure? nous n'avons pas pour une demi-heure de chemin. »

Charles parut sortir d'un état léthargique. Se tournant vers Baptiste, il lui

ordonna de donner le bras à la suivante, et, s'avançant vers Georgette, lui dit qu'il était prêt à la conduire. Georgette passa son bras sous celui de Charles, mademoiselle Rose se serra contre celui de Baptiste, et l'on se mit en marche.

La route se fit silencieusement, malgré les efforts de Rose pour l'égayer. Charles était pensif; Georgette souffrait, non-seulement de sa blessure, qui était légère, mais d'être forcée de donner le bras à un homme dont la vue lui rappelait ce que depuis long-temps elle avait oublié. Lorsque la douleur ou la fatigue la forçait à s'appuyer sur son conducteur, son sein se gonflait, son cœur battait avec violence ; un sen-

timent pénible, parce qu'il n'était pas exempt de remords, s'emparait de son âme; elle levait les yeux sur Charles, et cherchait à lire dans les siens ce qui se passait au fond de son cœur; mais Charles évitait ses regards; il souffrait aussi d'être près de celle qu'il avait adorée, de celle qui avait fait le tourment de sa vie, et de n'être pour elle qu'un étranger. Il sentait cependant qu'il ne pouvait plus être rien pour Georgette; mais lorsqu'elle s'appuyait sur lui, lorsqu'elle serrait son bras, lorsqu'un soupir s'échappait de sa poitrine, Charles ému retrouvait son cœur et regrettait les illusions qui ne pouvaient plus renaître.

On arrive enfin devant la maison que

Georgette avait fait louer par Lafleur. « C'est ici que je vais, monsieur, » dit notre héroïne en s'arrêtant. Charles regarde l'habitation; il est surpris de son extérieur modeste et de sa situation isolée : un sentiment de plaisir anime son visage.

Rose a frappé : une vieille femme vient ouvrir. « Voudriez-vous vous reposer un moment? dit Georgette à Charles en lui quittant le bras. — Je vous remercie, madame; je n'en ai pas le temps. — Je ne vous engage point à venir me voir.... la société d'une femme seule pourrait ne pas vous être agréable. »

Charles allait répondre à cette épi-

gramme; mais il se contient, craignant de se laisser emporter par le sentiment qui l'agite. « Suivez-moi, » dit-il à Baptiste d'une voix sombre, et il s'éloigne à grands pas de la demeure de Georgette.

Arrivé à l'endroit où attendaient les chevaux, Charles s'arrête pour regarder la place où il a retrouvé celle qu'il vient de quitter si brusquement. « Elle était là.... blessée.... souffrante.... Mais d'où vient qu'elle habite maintenant une retraite isolée!... voudrait-elle cacher sa faute à tous les yeux... se retirer du monde?

Pauvre Charles! son cœur cherche toujours à excuser celle qu'il ne peut

encore effacer entièrement de son souvenir.

« Quel est cet original, madame? demande Rose à sa maîtresse lorsque Charles est éloigné; il vous a quittée d'une manière tout-à-fait drôle!... j'ai cru un moment qu'il allait pleurer!.... Son domestique est gentil; ce n'est encore qu'un enfant, mais on pourrait en faire quelque chose. »

Georgette ne répond rien. On entre dans la maison; cette demeure aurait paru charmante à quelqu'un qui eût aimé la campagne; Georgette la trouva insupportable, et se promit bien d'y rester le moins de temps possible. Sa chute n'avait pas dérangé sa santé;

une mère tendre en eût été charmée, Georgette ne le fut que par l'espoir d'être bientôt en état de retourner à Paris. La vue de Charles avait réveillé dans son âme des souvenirs sur lesquels elle sentait le besoin de s'étourdir.

Ce moment tant souhaité par la plupart des mères arriva enfin : après des douleurs assez vives, Georgette mit au monde un fils. La vue de son enfant lui causa une légère sensation ; mais Rose le remit bien vite entre les mains d'une nourrice que l'on s'était procurée, et à qui on paya une année d'avance, en lui ordonnant de ne jamais venir à Paris avec l'enfant.

Le petit Paul (c'est le nom que l'on

donna au fils de Georgette) passa de suite dans les mains d'une étrangère, et n'emporta ni les regrets ni l'amour de sa mère.

Georgette, après être restée à la campagne le temps nécessaire à son rétablissement, écrivit à Lafleur pour qu'il prévînt son maître de son retour. Tout fut exécuté comme la prudence l'exigeait, et bientôt madame de Rosambeau fut réinstallée dans son hôtel, sans que l'on se doutât de rien.... ou sans qu'on eût l'air de savoir ce que madame avait été faire.

Jeunes gens qui cherchez une épouse innocente et sage, défiez-vous de ces demoiselles qui ont fait des voyages!

CHAPITRE V.

La roue commence à tourner.

M. de Lacaille accourut à l'hôtel dès qu'on lui eut appris le retour de madame de Rosambeau. A son grand étonnement, il la trouva maigrie et très-changée : en effet, Georgette avait beau-

coup perdu de son éclat et de sa fraîcheur. Elle se plaignit de ce que les eaux lui avaient été contraires; et, voulant réparer, par la toilette, ce qu'elle avait perdu en beauté, elle se livra aux plus folles dépenses, au luxe le plus effréné, et devint pour Lacaille d'un entretien ruineux.

Le pauvre homme songeait quelquefois, avec effroi, aux suites que sa conduite devait amener; mais Lafleur était son confident, et de plus son intendant, il n'y avait plus moyen qu'il vît clair dans ses affaires ni qu'il réparât ses sottises.

Madame de Rosambeau dépensait non-seulement pour elle, mais elle fournis-

sait à ses trois amans tout ce qu'ils paraissaient désirer; ne pouvant se dissimuler qu'elle avait perdu beaucoup de ses charmes, elle craignait d'être abandonnée et employait, pour retenir ses esclaves dans ses chaînes, des moyens ruineux pour M. de Lacaille.

Madame de Rosambeau faisait imprimer les ouvrages du jeune poëte, et celui-ci, qui devait à sa belle le plaisir de voir ses œuvres paraître au jour, enfantait production sur production, en ayant soin de les dédier à celle qui en faisait les frais.

M. Folleville ne faisait point de vers, mais il avait une passion pour les chevaux. Madame de Rosambeau, qui allait

souvent promener avec lui au bois de Boulogne, se chargeait de veiller à ce que leur équipage fût remarquable par la beauté de leurs coursiers.

Le jeune officier se contentait de monter le même cheval lorsqu'il faisait quelque promenade, mais il avait la fureur du jeu; il était rarement heureux, et madame de Rosambeau, qu'il avait la bonté d'associer à ses bénéfices, était chaque jour obligée de réparer le déficit qui se trouvait dans la caisse de l'association.

Les quarante mille livres de rentes de monsieur de Lacaille ne pouvaient aller loin : Lafleur, intendant-général des finances, prévoyait depuis long-

temps ce qui devait arriver ; en fripon adroit, il se gardait bien d'avertir son maître du résultat qu'auraient ses folies; il lui cachait, au contraire, l'abîme entr'ouvert sous ses pas et le poussait doucement vers le précipice. On engageait les propriétés, on empruntait à des usuriers; Lacaille signait tout; le malheureux avait perdu la tête, il n'osait plus examiner ses comptes, et son valet lui assurait qu'il aurait des ressources pour le reste de ses jours. Vieillesse folle qui vous laissez maîtriser par les passions, vous êtes plus méprisable que vous n'êtes à plaindre!... vous aviez, pour vous sauver des piéges que l'on tend à vos sens et à votre amour-propre, l'expérience et votre miroir!

Un matin, pendant que Lacaille était encore livré au repos, ayant passé la nuit à un bal, où la tournure et la mise de madame de Rosambeau avaient fait la plus grande sensation, un bruit confus de voix se fit entendre dans la cour de l'hôtel. Lacaille ouvre les yeux, il sonne pour connaître la cause de ce tumulte, son petit jockey arrive.

« Qu'est-ce que j'entends, Jasmin? — Monsieur, ce sont des huissiers, des usuriers, des recors... enfin tous les diables de l'enfer, qui viennent saisir l'hôtel. — Comment!... qu'est-ce que tu dis?...... Ces gens se trompent sans doute!...... — Dame! ils demandent cependant M. de Lacaille, vieux rentier... — Vieux rentier! ce n'est pas

moi... — Oh! que si, monsieur, ils vous ont bien désigné.... — Et que veulent-ils?— De l'argent ou en prison, monsieur.—En prison! tu es fou!.... Ce n'est que de l'argent qu'il leur faut, n'est-ce pas? — Oui, monsieur. — Parbleu, c'est bien facile : ce n'était pas la peine de me réveiller pour cela!... Envoie-les à Lafleur, mon intendant. — Monsieur, c'est que votre intendant est parti ce matin avant le jour.— Qu'est-ce que tu dis? — La vérité, monsieur. — Quoi?... Lafleur.... — A quitté l'hôtel, emportant tout ce qui pouvait lui convenir. — Ah! le coquin! le scélérat!.... Je suis volé, trompé... trahi! »

Lacaille retombe sur son lit; il est anéanti; il s'aperçoit qu'il a été dupe

d'un fripon. Cependant le tumulte augmente, les huissiers crient, les valets se sauvent avec ce qu'ils peuvent emporter. Bientôt les recors entourent le lit du vieil enfant prodigue ; on lui montre des billets qu'il a signés, des engagemens qu'il a contractés : le résultat est que l'intendant a trompé jusqu'aux usuriers, car son maître doit trois fois plus qu'il ne peut payer, en laissant saisir tout ce qu'il possède. Cette découverte ne calme pas la colère des créanciers, et M. de Lacaille est sommé de se rendre provisoirement en prison. Le vieux fou se lève ; on ne lui laisse pas le temps de mettre ni rouge, ni corset, ni boucles à l'enfant, on l'entraîne... Mais au moment où il va quitter sa chambre, mademoiselle Rose

arrive avec un billet de sa maîtresse; Lacaille le prend et le lit, pendant que Rose, effrayée, regarde les personnages à figures patibulaires qui remplissent l'appartement.

Le billet contient une invitation de madame de Rosambeau, pour remettre à sa femme de chambre trois cents louis dont elle a un urgent besoin.

« Ma chère, répond M. de Lacaille, dis à ta maîtresse que je vais en prison pour elle, et que c'est la dernière preuve d'amour que je puisse lui donner. »

« Dites-lui aussi, mademoiselle (ajoute un grand homme sec, noir,

livide, dont le regard avide et la figure hétéroclite font deviner un huissier); dites à votre maîtresse que je ne lui donne que vingt-quatre heures pour quitter l'hôtel qu'elle habite; je sais ce que c'est que madame de Rosambeau; la maison qu'elle occupe a été meublée par monsieur, et cela doit par conséquent nous revenir. »

Rose s'enfuit sans en entendre davantage. M. de Lacaille fut conduit en prison; le malheureux y mourut au bout de quelque temps, sans être plaint de personne, sans avoir trouvé dans ses nombreuses connaissances le moindre secours, la plus légère consolation.

CHAPITRE VI.

Scène utile à l'un et inutile à l'autre.

Georgette attendait avec impatience le retour de sa femme de chambre. Avant de suivre mademoiselle Rose, revenons à Charles, que nous avons laissé aux environs de Montmorency.

Charles, en voyant la retraite que Georgette avait choisie, s'était flatté qu'un sentiment de repentir avait guidé celle qui, après maintes folies, pouvait encore (il l'espérait du moins) revenir à la vertu.

Tourmenté par le désir de la revoir, fâché de l'avoir quittée si brusquement, Charles balança long-temps pour se rendre chez Georgette; l'amour l'emporta encore, et il prit avec Baptiste le chemin de la maison isolée.

Arrivé à cette demeure paisible, Charles frappe : une paysanne se présente; il s'informe de la jeune dame qui habite la maison, et la villageoise lui apprend que depuis deux mois cette

dame est partie et qu'elle ne doit point revenir.

« Allons, dit Charles, je me suis encore abusé!... retournons à Paris, Baptiste. — Si monsieur désire y voir mademoiselle Georgette, cela sera bien facile. — Comment cela, Baptiste? — Je sais son adresse, monsieur. — Et qui te l'a donnée? — Sa femme de chambre, à qui j'ai donné le bras.... vous savez, monsieur; mademoiselle Rose m'avait engagé à aller la voir, mais je ne m'en suis pas soucié. »

« Aller voir Georgette à Paris, se dit tout bas Charles, non!... ce serait une faiblesse!... » et il passa encore plusieurs jours dans l'irrésolution, jusqu'au mo-

ment où l'amour le poussa malgré lui chez Georgette.

Rose venait de rentrer, sa maîtresse la grondait de sa lenteur. « Tu sais, Rose, que j'attends après cet argent... Folleville a besoin d'un cheval. — Il pourra bien aller à pied, madame, s'il ne monte plus que ceux que vous lui achèterez avec l'argent de monsieur Lacaille! — Que veux-tu dire, Rose? »

La femme de chambre raconte la scène dont elle a été témoin; Georgette est surprise, sans être affectée, du malheur de son vieil entreteneur. « Le vieux fou, s'écrie-t-elle, il devait bien s'attendre à cela! Je suis bien aise d'être

débarrassée de lui. » Ruinez-vous donc pour une coquette!

« L'événement est pourtant désagréable, dit Georgette au bout d'un moment, je comptais sur cet argent... et Lafleur, l'as-tu vu, Rose? — Lafleur est bien loin, à ce que j'ai appris en sortant de l'hôtel. Un garçon intelligent n'attend pas, pour quitter son maître, le moment où la justice entre dans la maison. — Demain, Rose, nous quitterons cet hôtel. J'ai des bijoux, des diamans... — Oh! vous avez des ressources, madame; à votre âge, on n'est jamais embarrassé. — Va, Rose, faire les paquets de tout ce que nous pouvons emporter. »

Georgette, restée seule, se livre à ses

réflexions; il y avait fort long-temps qu'il ne lui était arrivé de penser à sa situation; en songeant à l'avenir, on revient quelquefois sur le passé, que tant de personnes cherchent à oublier, et Georgette était de ce nombre.

Notre héroïne se trouvait dans cette situation d'esprit où, mécontent de soi-même, on voudrait pouvoir changer quelques scènes de sa vie, lorsque la porte de son appartement s'ouvrit : c'était Charles qui, cédant au désir de revoir Georgette, venait, en hésitant, chez madame de Rosambeau.

« C'est à madame de Rosambeau que j'ai l'avantage de parler, dit Charles en entrant. — Quoi!... c'est vous, mon-

sieur?... et qui vous a donc appris mon nom?... — Oh! je me doutais bien, madame, que celui que vous portiez à la ferme ne vous conviendrait plus à Paris. — Si c'est pour me faire de la morale que vous êtes venu chez moi, je vous préviens, monsieur, que vous perdez votre temps; je ne suis nullement disposée à entendre vos réprimandes. »

Charles examinait l'appartement: le luxe, la profusion qui semblaient régner chez madame de Rosambeau, avaient déjà chassé l'espérance de son cœur.

« Je ne viens pas vous faire des reproches, dit-il enfin; je vois d'ailleurs qu'il

serait trop tard! — Quel est donc le sujet de votre visite? »

Charles, embarrassé, ne savait trop que répondre; il n'osait avouer dans quelle espérance il était venu la voir; il tira un mouchoir de sa poche et le présenta à Georgette : « Je voulais vous remettre ce gage de fidélité que vous me donnâtes jadis... et que j'aurais dû vous rendre plus tôt.

— Ah! ah! dit Georgette, en éclatant de rire; comment, monsieur, c'est pour cela que vous êtes venu? Ah! je vous reconnais bien là!...... toujours romanesque, toujours sentimental!.....
— Et vous toujours ingrate et parjure.
— En vérité, monsieur, vous n'êtes pas

galant! Je croyais que les voyages vous auraient formé, mais je vois qu'on ne fera jamais rien de vous. — Fort bien, madame, continuez, joignez l'ironie à l'outrage !.... vous ne sauriez me rendre un plus grand service; je vous vois enfin telle que vous êtes, et je vous remercie de détacher le bandeau qui me couvrait les yeux.

— Comment, Charles, vous m'aimiez encore !.... Voilà une constance digne de nos anciens chevaliers !...... Mais, entre nous, je ne le méritais guère. — J'aime à voir que vous vous rendez justice. — Pourquoi dissimulerais-je avec vous? Tenez, je vais être franche : vous m'avez plu lorsque je vous vis pour la première fois ; ce pen-

chant augmenta quand vous vîntes à la ferme; peut-être vous serais-je restée fidèle! mais, vous me laissez là, vous me quittez sans vous inquiéter de ce qui en arrivera; une jeune fille de dix-sept ans aime à parler d'amour; un autre amant se présenta, il m'en dit plus en huit jours que vous en deux mois, et j'aimais à m'entendre dire que j'étais jolie!... Je vous ai oublié, je l'avoue; mais est-ce bien ma faute?... Depuis ce temps, j'ai fait bien des folies!... Que voulez-vous! mon cœur est léger, ma tête n'est point mûre pour la raison!.... Cependant, chaque fois que je vous vois j'éprouve un sentiment... qui m'étonne moi-même. Tenez, Charles, je n'ai pas vingt ans, je suis encore jolie... quittez cet air

boudeur, ce ton sentimental, et, au lieu de me moraliser, parlez-moi d'amour... je sens que je vous écouterai avec plaisir. »

En achevant ce discours, qu'elle avait accompagné de regards très-expressifs, Georgette passait son bras autour de Charles, et, la tête appuyée sur l'épaule du jeune homme, le sein palpitant, les yeux attachés sur les siens, elle s'attendait à voir son esclave tomber encore à ses genoux... Mais Charles se dégage froidement des bras qui l'entourent, et, s'éloignant de quelques pas : « Je vous ai écoutée attentivement, dit-il à Georgette, je vois combien je m'étais abusé !... Je ne dois vous faire aucun reproche, vous avez

cédé aux penchans que la nature vous a donnés. Poursuivez le cours de vos folies, augmentez chaque jour le nombre de vos amans, soyez heureuse!.... je le désire; mais le bonheur s'use bien vite pour ceux qui se blasent sur tous les plaisirs; peut-être, en n'abandonnant pas vos bienfaiteurs, auriez-vous réussi à le fixer près de vous. Adieu, Georgette; nous ne nous reverrons plus. »

En achevant ces mots, Charles jette un dernier regard sur Georgette, et quitte l'hôtel en remerciant le ciel de lui avoir enfin dessillé les yeux.

CHAPITRE VII.

Changement d'état.

Les dernières paroles de Charles avaient jeté le trouble dans l'âme de Georgette; son brusque départ, au moment où elle croyait l'enchaîner plus fortement que jamais, humiliait

son amour-propre et trompait sa folle vanité. Rose vint tirer sa maîtresse de ses réflexions, en lui annonçant que tout était disposé pour leur changement de domicile. Rose avait espéré pouvoir faire enlever une partie des meubles de l'hôtel, mais les huissiers y avaient mis empêchement. Il fallut se contenter des cartons renfermant les parures, les schals et les bijoux; un fiacre reçut tout cela et transporta ces dames dans un hôtel garni.

Georgette avait fait connaître à ses trois amans sa nouvelle demeure, mais aucun d'eux ne s'y présenta : notre héroïne ne concevait point le motif de cet abandon, Rose le lui fit comprendre. En effet, madame de Rosambeau ne

pouvait plus imprimer les ouvrages du poëte, acheter des chevaux à Folleville et tenir la caisse du jeune officier. Ces messieurs portèrent leurs hommages ailleurs, hommages bien flatteurs pour celles qui en furent l'objet.

Rose consola sa maîtresse, que l'ingratitude de ces messieurs avait un peu chagrinée, et Georgette se promit d'être plus sage à l'avenir.

Cependant, depuis qu'elle habitait l'hôtel garni, Georgette était délaissée et n'avait plus de société! La promptitude avec laquelle madame de Rosambeau avait ruiné M. de Lacaille, dont la fortune paraissait assurée, avait effrayé les nombreux admirateurs de sa

beauté. Personne ne se présentait pour remplacer le pauvre Lacaille, qui venait de mourir dans sa prison ; le temps s'écoulait, les bijoux se vendaient (parce qu'à Paris il fait cher vivre en hôtel garni), et les ressources diminuaient.

« Où est Lafleur ? disait Georgette en soupirant ; il m'aurait déjà retrouvé un hôtel et une voiture !.... » Rose ne répondait rien, mais elle se creusait la tête pour imaginer un moyen de sortir d'embarras.

Un matin, la soubrette fut trouver sa maîtresse encore au lit ; son air satisfait annonçait qu'elle avait quelque projet en tête.

« Que me veux-tu donc, Rose? dit Georgette à peine éveillée. — Madame... madame... il m'est venu une idée délicieuse... vous allez refaire fortune!... — Comment cela, Rose? (et Georgette se frotte les yeux et s'éveille entièrement). — Vous dansez fort bien, vous êtes un peu musicienne, il faut entrer à l'Opéra. — A l'Opéra!.... moi! y penses-tu? — C'est parce que j'y ai long-temps réfléchi que je vous propose ce parti comme le plus agréable et le plus prompt pour faire une fortune brillante. — Et que ferai-je à l'Opéra? — Vous danserez... Une chanteuse est quelquefois peu remarquée, mais une danseuse, c'est bien différent : la danse vous offre les moyens de faire valoir vos charmes, de déployer vos grâces! Le

piquant du costume, des formes charmantes et une jolie figure, qui, aux quinquets, sera éblouissante, en voilà plus qu'il n'en faut pour faire courir tout Paris.

— Vraiment, Rose, tu me donnes presque envie de danser. Mais comment pourrai-je parvenir à être reçue? — Oh! c'est bien facile : j'ai servi autrefois une dame dont l'amant avait un frère qui était l'amoureux d'une demoiselle dont l'oncle était attaché à l'administration de l'Opéra. Par l'entremise de ces gens-là, j'ai fait connaissance avec le premier valet de chambre de M. l'administrateur; il m'a dit que son maître était un homme fort aimable, aimant beaucoup les femmes et faisant volon-

tiers quelque chose pour elles. Nous allons nous rendre chez lui. Faites une grande toilette, car il n'y a que les gens comme il faut qui débutent à l'Opéra; présentez-vous sans crainte, voyez M. l'administrateur, et je réponds que vous aurez un ordre de début. »

Georgette s'abandonne aux conseils de Rose. La toilette se fait sur-le-champ, car les dames sont lestes en affaires; on prend un fiacre, et l'on arrive dans l'antichambre de M. le préposé de l'Opéra.

Cette antichambre, comme celle de tous les gens en place, était remplie par une foule de réclamans, aspirans, prétendans, demandeurs, fournisseurs,

entremetteurs, etc., etc. Georgette prit place au milieu de cette cohue, et Rose fut trouver le valet de chambre de monsieur, pour tâcher, en renouant connaissance, d'obtenir la faveur de faire passer sa maîtresse avant son tour dans le cabinet de l'administrateur.

Pendant que Rose entame les négociations, Georgette est étourdie du brouhaha continuel qui se fait autour d'elle, chacun parle haut et se donne le plaisir de raconter à son voisin le sujet de sa juste réclamation : un danseur se plaint de son camarade qui lui a soufflé un pas de deux dans le dernier ballet; une chanteuse accuse tout l'orchestre d'avoir joué en adagio un morceau guerrier, afin de lui faire manquer

la mesure; un figurant demande justice, parce que, dans un ouvrage où il y a des bêtes, il n'a fait que l'ours, tandis qu'un de ses inférieurs a fait le lion; chacun crie, tout le monde parle en même temps, personne ne s'entend, mais celui qui fait le plus de bruit est persuadé qu'il a raison. Georgette, qui n'est pas encore habituée aux réunions d'artistes et aux disputes de coulisses, voit revenir Rose avec plaisir.

La soubrette perce la foule et parvient enfin à sa maîtresse; elle lui apprend qu'elle a réussi, non sans beaucoup de peine (elle paraissait en effet très-échauffée), et que tout ira pour le mieux.

Le valet de chambre suit de près mademoiselle Rose, et madame de Rosambeau est introduite dans le cabinet de M. l'administrateur.

Quel fut l'entretien de Georgette avec l'homme en place, quel genre de pas exécuta-t-elle devant lui, comment se rendit-elle son juge favorable, ce sont des mystères de cabinet que nous ne pouvons pénétrer : ce qu'il y a de certain, c'est que Georgette sortit de chez l'administrateur avec la certitude de déployer bientôt ses grâces à l'Opéra.

« Eh bien, madame, dit Rose à sa maîtresse lorsqu'elles furent remontées en voiture, je vous avais bien dit que vous réussiriez. — C'est vrai, Rose ; j'ai

bien eu quelque peine d'abord, mais j'ai tant pressé !..., tant pressé !... — Ah! il faut cela, madame ; moi aussi, j'ai eu beaucoup de peine à me faire reconnaître du valet de chambre, mais à la fin, oh ! il s'est bien aperçu que ce n'était pas la première fois qu'il me voyait, et j'ai tant fait qu'il a montré beaucoup de bonne volonté. » En disant cela, Rose arrangeait son fichu un peu chiffonné, et Georgette réparait le désordre de sa coiffure.

CHAPITRE VIII.

Zulmé.

Peu de temps après la visite de Georgette à M. l'administrateur, elle reçut l'ordre qu'elle sollicitait pour débuter parmi les nymphes de Terpsichore.

C'est alors que les soins de Lafleur eussent été utiles à Zulmé (c'est le nom de théâtre que Georgette avait pris); il fallut que Rose redoublât de zèle pour faire réussir sa maîtresse et triompher des intrigues que fomentaient les nombreuses rivales de la débutante.

Georgette s'étonnait des cabales, des menées, des disputes dont elle était l'objet : étrangère jusqu'alors à la carrière du théâtre, elle ignorait qu'une armée de cent mille hommes est plus facile à conduire qu'une troupe de quinze ou vingt comédiens; elle ne connaissait pas encore les jalousies, les préférences, les prétentions ridicules, les droits d'ancienneté qui éloignent les talens, les passe-droits qui dégoûtent

les auteurs, les claqueurs qui soutiennent la médiocrité, et les sifflets du public, qui, tôt ou tard, font justice de ce qui est mauvais.

Georgette débuta et fut bien accueillie, non qu'elle eût beaucoup de talent, mais Rose avait acheté les trois quarts du parterre, et les gens comme il faut ne sifflent point; d'ailleurs, la débutante était fort jolie; ses charmes, relevés par tout ce que l'art inventa pour séduire les yeux, étaient, à la scène, d'une fraîcheur à tromper les habitués de l'orchestre, ce qui est beaucoup dire.

Bientôt la belle Zulmé fut plus en vogue que ne l'avait été madame de Rosambeau; les offres les plus brillantes,

les cadeaux, les billets doux se succédaient chez la jolie danseuse. Rose, malgré son érudition en galanteries, ne savait auquel entendre ; sa maîtresse était la divinité du jour, la femme à la mode, et à Paris la mode donne la fortune.

L'hôtel de Zulmé était devenu le rendez-vous des merveilleux de la capitale: chaque matin, entourée d'un essaim d'adorateurs de tous les âges et de toutes les conditions, mais tous à équipage (on n'était pas reçu sans cela), notre héroïne payait d'un sourire, d'un regard, d'un mot flatteur les hommages d'hommes qui se croyaient trop heureux en se ruinant pour elle.

Georgette aurait pu, avec un peu de prévoyance et moins de folies, amasser une fortune; mais jouir du présent sans songer à l'avenir, telle était sa devise; elle n'avait jamais écouté que sa tête, et ce n'était point au milieu du tourbillon des plaisirs qu'elle pouvait devenir raisonnable.

Tous les soirs on donnait chez Zulmé de ces petits soupers qui durent toute la nuit; on jouait gros jeu, les perdans se consolaient en faisant sauter le champagne, les gagnans célébraient leurs triomphes auprès des belles; une joie bruyante, des chansons licencieuses, des scènes scandaleuses terminaient ces nuits de débauches; les rayons du jour trouvaient encore dans l'hôtel les con-

vives, qu'il fallait, pour la plupart, reporter chez eux.

Laissons Georgette se livrer sans frein, sans retenue, à toutes ses passions, et voyons si Charles est encore ensorcelé.

Charles avait quitté l'hôtel de madame de Rosambeau, le cœur soulagé du poids qui l'oppressait depuis si longtemps. En voyant Georgette ce qu'elle était, le cœur flétri par l'insensibilité, l'esprit imbu des sophismes du vice, les yeux brillans de licence et de hardiesse, en voyant ses traits, jadis charmans, déjà fanés par l'abus des jouissances, Charles avait senti s'éteindre dans son cœur cette passion qui avait fait le tour-

ment de sa vie. Il avait pardonné à Georgette de ne le point aimer, il ne pouvait l'excuser de se rendre indigne de son amour. La froideur, la coquetterie, l'inconstance même ne peuvent quelquefois éteindre l'amour : l'avilissement, la débauche éloignent pour jamais un cœur délicat.

Baptiste se douta qu'il était arrivé quelque changement heureux lorsqu'il vit son maître revenir et lui ordonner gaîment de préparer leur départ. Charles voulait tout de suite quitter Paris, où rien désormais ne le retenait. Il songeait aussi au chagrin que son absence causait à ses parens, et une voix secrète lui disait qu'il trouverait au château de Merville un objet plus digne de ses af-

fections que celui qui si long-temps s'en était rendu maître.

Nous avons laissé madame de Merville livrée à l'espoir de revoir bientôt son fils, et se félicitant, avec l'aimable Alexandrine, de son retour au château, que Dumont avait annoncé; mais cette douce espérance fit bientôt place à l'inquiétude : le temps s'écoulait, et Charles ne revenait pas.

« Je me suis flattée trop tôt, se disait madame de Merville; mon fils est sans doute plus épris que jamais de cette Georgette!... une femme méprisable fera le malheur de sa vie... lorsqu'une compagne vertueuse aurait pu l'embellir!... Jeunes étourdis, vous cher-

chez le bonheur, et vous le fuyez s'il s'offre à vous sous l'égide de la sagesse! »

La jeune Alexandrine soupirait aussi après celui qu'on lui avait peint sous des couleurs si flatteuses et que son imagination avait encore embelli. Une jeune fille est ingénieuse à se créer des chimères, et sa tête travaille davantage lorsqu'il s'agit d'un joli garçon.

Ces dames, sans savoir leurs secrètes pensées, se consolaient entre elles en parlant de celui qu'on attendait toujours. Un matin (on était alors dans le cœur de l'hiver), Alexandrine proposa à Mme de Merville de profiter d'une belle gelée pour faire une promenade aux environs du château. La proposition est acceptée; les dames se couvrent, s'en-

veloppent avec soin, et, bravant la rigueur du froid, dirigent leurs pas vers Rambervillers.

Tout en causant de celui auquel on pensait toujours, ces dames avaient fait beaucoup de chemin, et Mme de Merville désirait se reposer, lorsque Alexandrine aperçut, à peu de distance d'elles, un vieillard assis sur un banc de pierre et paraissant contempler le spectacle triste mais imposant qu'offre la nature dans une belle journée d'hiver.

«Quel est ce vieillard? dit Alexandrine à Mme de Merville; le connaissez-vous, madame?... il vous salue... — C'est l'ancien Tabellion de Rambervillers. — Il paraît bien âgé? — Il ne l'est pas autant

qu'on le croirait; mais il a éprouvé des chagrins, et le malheur vieillit bien vite!... Je le connais peu. M. Rudemar vit très-retiré et ne voit aucune société; il semble occupé de quelques souvenirs dont rien ne peut le distraire. On prétend que jadis sa conduite ne fut pas irréprochable!... mais comme je n'ajoute pas foi aux discours de la médisance, je ne sais rien de plus sur ce sujet. J'ai engagé quelquefois M. Rudemar à venir au château, mais il s'en est toujours excusé. »

Ces dames étaient arrivées près du banc. Le vieillard se leva pour saluer Mme de Merville, et celle-ci, étant fatiguée, se reposa près de M. Rudemar, tandis qu'Alexandrine, qui préférait

courir sur la neige à une conversation trop sérieuse pour son âge, se promenait non loin de là.

Il y a long-temps que nous avons quitté M. Rudemar, et nous le trouvons bien différent de ce qu'il était alors; nous l'avons laissé avec Gertrude, qui faisait tout ce qu'elle voulait. M. le Tabellion avait toujours eu des faiblesses pour ses gouvernantes. Dame Gertrude abusa de l'ascendant qu'elle avait sur l'esprit de son maître pour perdre cette pauvre petite Georgette, qui, sans elle, serait peut-être restée tranquille chez son oncle et n'aurait pas fait toutes les folies imaginables!... ce qui serait bien bien malheureux pour le lecteur.

Mais la fuite de Georgette avait affecté M. Rudemar; il espérait cependant qu'elle reviendrait implorer son pardon ; mais les années s'écoulèrent, et la petite nièce ne revint pas. M. le Tabellion, qui, en vieillissant, devenait sage (ce qui est encore méritoire, puisque nous voyons tant de vieux libertins), s'accusa de la fuite de Georgette, qu'il se présentait errante, malheureuse, livrée à toutes les horreurs de la misère, loin de celui qui devait, à juste titre, lui tenir lieu de père. Gertrude fut renvoyée; M. Rudemar prit une gouvernante sexagénaire, et se retira peu à peu du monde, espérant encore, pour prix de son repentir, que Georgette viendrait lui fermer les yeux.

M. Rudemar ignorait que Mme de Mer-

ville pût lui donner des nouvelles de sa nièce, et la mère de Charles était loin de se douter que cette femme, qui tournait la tête à son fils, fût la nièce de M. le Tabellion.

Alexandrine avait à peine quitté Mme de Merville, qu'elle aperçut un jeune cavalier suivi de son domestique. Le voyageur, passant près d'elle, la salue avec grâce; mais, au même moment, son cheval s'abat, se casse une jambe; le jeune homme tombe, et le domestique jette des cris perçans. Alexandrine se sent défaillir; mais, surmontant sa faiblesse, elle court au voyageur qu'elle craint de trouver blessé.

Le jeune homme était debout avant

qu'Alexandrine ne fût près de lui. « Ah! que je suis contente, dit-elle, je craignais que vous ne fussiez blessé. — Vous êtes trop bonne, mademoiselle ; mon pauvre cheval est seul victime de cet accident. — Comment donc allez-vous faire? — Heureusement je ne suis pas loin, je reviendrai avec du monde voir si l'on peut le secourir. — Ah ! vous allez près d'ici ? (et Alexandrine examinait le voyageur avec intérêt). Vous allez à Rambervillers, peut-être? — Non, mais au château de Merville, qui n'en est pas éloigné. — Quoi ! vous allez au château de Merville !... »

Alexandrine s'arrête, rougissant de la joie qu'elle a manifestée ; elle baisse les yeux, car le jeune homme la regarde à

son tour. « Oserais-je, lui dit-il, vous demander, mademoiselle, d'où naît votre surprise? — Monsieur... c'est que je vais aussi au château. — Permettez-moi alors de vous offrir mon bras pour vous y conduire. »

On ne pouvait refuser une offre aussi naturelle ; Alexandrine prit, en rougissant encore, le bras du voyageur. Son cœur battait, elle désirait et craignait d'arriver. « Venez par ici, dit-elle à son compagnon en lui faisant quitter le chemin. — Mais, mademoiselle, le château n'est pas par là. — Non, mais madame de Merville y est..... Tenez, c'est elle que vous voyez là-bas... sur ce banc... »

Le jeune homme quitte aussitôt le

bras d'Alexandrine; il court vers le banc; madame de Merville se lève en l'apercevant, et Charles est déjà dans les bras de sa mère.

Alexandrine est enchantée ; son cœur ne l'a point trompée, c'est Charles qui est de retour. M. Rudemar est touché de la scène de bonheur qu'il a devant les yeux. Mais il fallait retourner au château ; il fallait que tout le monde fût instruit du retour de Charles. Madame de Merville engage M. Rudemar à venir partager leur joie, et, cette fois, le vieillard accepte l'invitation : la vue d'une heureuse famille a ranimé ses esprits et fait trève à ses chagrins.

Malgré son originalité, M. de Merville ne put cacher sa joie en revoyant

son fils : le plaisir devint général. M. Rudemar, engagé à dîner au château, n'eut point le courage de refuser une aussi aimable invitation. Le repas fut charmant, la famille de Merville était heureuse, Alexandrine espérait le devenir davantage : M. Rudemar lui-même oubliait ses chagrins.

Charles, placé à côté d'Alexandrine, admirait sa beauté, ses grâces, sa douceur; il faisait en lui-même des comparaisons qui étaient toujours à l'avantage de son aimable voisine. Alexandrine dont le cœur était tout neuf, ne savait point cacher ses sensations, et se livrait, avec abandon au sentiment nouveau que lui inspirait Charles.

Au dessert, il prit fantaisie à M. de Mer-

ville de demander à son fils ce qu'il avait fait à Paris. Charles, embarrassé, regardait sa mère : celle-ci dit à son époux que leur fils avait sans doute fait quelques folies, mais que son âge devait les faire excuser. « Parbleu ! madame, me croyez-vous assez sot pour me fâcher de ce que mon fils ne s'est pas conduit comme un Caton! Je me fâcherais, au contraire, s'il n'avait point fait des siennes!... Je n'aime pas ces jeunes gens qui n'ont aucun des défauts de leur âge, et qui, froids spectateurs des folies de leurs camarades, restent calmes dans l'âge des passions et ne cèdent jamais aux plaisirs. Un jeune sage devient ordinairement un vieux fou. Les erreurs donnent de l'expérience et apprennent à connaître le monde! et puisqu'il faut que la nature

parle tôt ou tard, il vaut mieux que ce soit à vingt ans qu'à cinquante.

M. Rudemar appuya l'opinion de M. de Merville (il avait quelques raisons pour cela). Charles embrassa son père, et l'on quitta la table. La soirée se passa agréablement, les jeunes gens firent plus ample connaissance, et le lendemain ils se comprenaient déjà fort bien.

Laissons-les se livrer au bonheur d'une passion réciproque : satisfaits du présent, heureux en avenir, ils voient avec joie renaître la saison des amours; c'est l'époque que l'on a fixée pour leur union. Retournons à Georgette, qui peut-être n'est déjà plus Zulmé.

FIN DU TOME TROISIÈME.

TABLE

DU TROISIÈME VOLUME.

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

CH. PAUL DE KOCK.

TOME VI.

GEORGETTE.

IV.

*

IMPRIMERIE DE A. BARBIER,

RUE DES MARAIS S.-G., N. 17.

GEORGETTE

OU

LA NIÈCE DU TABELLION.

PAR CH. PAUL DE KOCK.

Sic fata volunt!...

Tome Quatrième.

PARIS.

GUSTAVE BARBA, LIBRAIRE,

ÉDITEUR DES ŒUVRES DE PIGAULT-LEBRUN ET DE PAUL DE KOCK,

RUE MAZARINE; N. 34, F. B. S.-G.

1833.

GEORGETTE

OU

LA NIÈCE DU TABELLION.

CHAPITRE PREMIER.

Catastrophe.

Nous avons laissé Georgette au milieu d'une foule d'adorateurs se disputant l'honneur de se ruiner pour la belle Zulmé; ce qui n'était nullement difficile, grâce au luxe insolent qui

régnait dans l'hôtel de cette moderne Laïs.

Mais à Paris, où tout est vogue et engouement, la mode aime à changer de favoris, et Rose s'aperçut bientôt qu'une nouvelle débutante allait éclipser sa maîtresse : en soubrette fidèle, elle courut apprendre à Georgette un événement auquel il fallait tâcher de parer.

« Madame, lui dit-elle un matin, ne vous étonnez plus si on vous délaisse, si vous ruinez moins de monde depuis quelque temps; sachez qu'une nouvelle beauté attire tous les regards. C'est une jeune fille de seize ans fort jolie, et ce qu'il y a de pis, une Agnès, une innocen-

te!.. — Ah! Rose, comment nous opposer à ses succès? — Eh! madame, il faut cabaler!... la faire siffler le jour de son début, payer des gens pour faire du tapage : on criera, on se disputera, on se battra, on fera aboyer des chiens au parterre, on jettera des chats du paradis : cela fera un charivari superbe!... On criera au feu, s'il faut; les spectateurs se troubleront, les femmes se sauveront, personne ne s'entendra, on s'en ira de mauvaise humeur, et la débutante sera trouvée détestable. — Ton plan est délicieux, et je l'approuve... Cependant je crains, si la débutante est jolie, que nous n'en soyons pour nos frais de conspiration!... — Eh qu'importe! madame, conspirons toujours!... nous verrons après!... nous en serons quittes pour

nous jeter dans la réforme, si cela est nécessaire ; mais, en attendant, cabalons! »

Le plan de cabale étant arrêté, Rose fit agir tous les ressorts de l'intrigue. Georgette, moins versée que sa suivante dans ces sortes d'affaires, ne la secondait qu'en fournissant l'argent nécessaire pour payer les affiliés de mademoiselle Rose; Georgette prodiguait l'or avec autant de facilité qu'elle le gagnait!... Et ce métal si urgent dans les États policés, avili par l'usage qu'en fait le vieillard libertin, prodigué par les coquettes et acheté si cher par le laboureur, qui passe souvent dix années de sa vie à conquérir ce qu'un banquier de la capitale perd en une heure à

l'écarté, cet or enfin, type des biens, des maux, source, but de tant de crimes; cet or sur lequel je pourrais vous dire de fort belles choses, si je ne craignais de vous ennuyer, devint entre les mains de mademoiselle Rose le nerf de la conspiration qui devait culbuter la débutante.

Mais vous le savez, lecteur, les projets d'une faible créature sont tracés sur le sable, ou, pour parler plus bourgeoisement, la femme propose et Dieu dispose. Or donc, trois jours avant celui qui devait décider du sort de la rivale de Georgette, notre héroïne éprouva un malaise qui la força de se mettre au lit : le lendemain elle était plus mal, une fièvre brûlante l'agitait. Un doc-

teur arriva, et déclara que, d'après les symptômes qu'il remarquait, on devait craindre la petite-vérole.

A cette affreuse découverte, Georgette jeta les hauts cris; Rose pâlit d'effroi, et tous les amans, les amies, les flatteurs et les courtisans de Georgette s'enfuirent de l'hôtel comme si le diable s'en était emparé.

Adieu la cabale, les intrigues de coulisses; la débutante même fut oubliée. Un soin plus important occupait Zulmé : il fallait tâcher de conserver cette beauté sur laquelle reposaient toutes les espérances de fortune et de plaisirs. On maudissait l'oncle qui avait négligé

sa nièce, et Jean, qui, au fond de sa ferme, n'avait pas songé à la vaccine.

Rose ne quitte pas l'hôtel, mais elle attend le résultat de la cruelle maladie dans un appartement bien éloigné de celui de sa maîtresse, qu'elle ne va pas voir, craignant la contagion. Georgette souffre seule, elle n'a pas un ami qui vienne la consoler et adoucir ses ennuis!... C'était bien le cas de faire de sérieuses réflexions.... de devenir sage! La suite nous apprendra si Georgette mit ce temps à profit.

Georgette, après avoir été fort mal, fut enfin certaine de conserver l'existence : la crise était passée. Mais était-elle toujours la séduisante Zulmé? No-

tre héroïne n'avait pas encore osé consulter son miroir. Enfin elle fait appeler Rose. Celle-ci, après s'être informée si l'on peut, sans danger, approcher de madame, entre dans l'appartement où sa maîtresse est couchée. La voix de Georgette lui ordonne d'approcher. Rose avance tout doucement...... elle écarte les rideaux... elle regarde... jette un cri et se sauve à l'autre extrémité de la chambre.

Georgette devine son malheur. « Ah! Rose! s'écrie-t-elle, je suis perdue!...... Tu ne veux pas me dire combien je suis changée!... — Madame... — Approche... je le veux. Je suis donc bien affreuse, Rose? — Oh! non, madame..... Mais... malgré cela.... vous n'êtes pas...

tout-à-fait ce que vous étiez.— Apporte-moi ce miroir, je veux m'assurer de la vérité. »

Rose donne, en tremblant, le miroir à Georgette, et, sans attendre l'effet qu'il produira sur sa maîtresse, elle s'éloigne pour exécuter le projet qu'elle a déjà conçu.

Georgette tient ce miroir fatal, jadis consulté si souvent, et sur lequel maintenant elle n'ose jeter les yeux. Il faut pourtant savoir comment on est.... Oh! ciel!.. des marques sur le visage... les yeux moins ouverts, le teint rouge, les sourcils et cils en partie rongés!... Allons, on n'est plus la femme charmante qui fit tant de conquêtes! Mais

enfin cette rougeur se passera, les yeux se dégonfleront; on sera toujours belle femme!... et on peut plaire encore; à vingt ans on n'en perd jamais l'espoir.

Bien décidée à ne plus reparaître sur le théâtre qui l'a vue si brillante et où il faudrait entendre les railleries amères de ses camarades, Georgette prend aussitôt son parti. Après être restée encore quelques jours au lit, elle se lève et fait demander Rose, qu'elle n'a pas aperçue depuis l'instant où celle-ci lui a donné le miroir.

Mais Rose n'était plus dans l'hôtel, ne servant jamais que les femmes à la mode, parce que ce n'est qu'auprès de

celles-là que l'on fait son chemin : la fidèle soubrette, en voyant le triste effet de la cruelle maladie, s'était décidée à quitter Georgette ; et comme Lafleur avait toujours été son modèle, elle n'oublia pas ce qu'il avait fait en quittant M. de Lacaille : les bijoux, les diamans disparurent avec mademoiselle Rose.

« Ah ! dit Georgette en apprenant l'espièglerie de sa chère Rose, on a bien raison de dire : Uu malheur ne vient jamais sans un autre ! »

Cependant, en vendant le mobilier, on parvint à se faire une petite somme, à se meubler un joli logement. On pouvait encore vivre honnêtement, mais on n'était plus Zulmé ni madame de Rosambeau !

CHAPITRE II.

Rencontre nocturne.

Georgette habitait depuis quelque temps un appartement rue des Moulins, passant la journée à se rappeler ses grandeurs passées, à gémir sur la perte d'une partie de ses charmes, allant le

soir au spectacle pour chasser son ennui; mais, blasée sur ce genre de plaisirs, elle n'y trouvait plus la distraction qu'elle cherchait. L'oisiveté, ce fardeau plus pénible à supporter que la peine et la fatigue, engourdissait son esprit et abattait son caractère. A dix-neuf ans Georgette était déjà lasse de la vie. Quelquefois elle se rappelait qu'elle était mère; mais, ignorant les douceurs de cet état, elle avait payé encore six mois d'avance pour son fils, dont elle ne songeait point à se rapprocher.

Un soir, en revenant du spectacle, Georgette, surprise en chemin par un violent orage, fut forcée de chercher un abri; elle entre dans la première porte ouverte qu'elle aperçoit, et attend que

le temps lui permette de continuer sa route.

Un quart d'heure se passe et la pluie ne cesse pas de tomber. Un homme entre, en jurant, dans l'allée qui sert de refuge à Georgette. « Oh, oh! la belle, que faites-vous là? — Monsieur, j'attends que l'orage cesse, pour retourner chez moi. — Si vous voulez monter dans ma chambre, vous y serez mieux qu'ici. »

La proposition était un peu brusque: Georgette, habituée à plus de galanterie, ne savait que répondre; le monsieur s'en aperçut. « Ah! vous êtes effarouchée de ma proposition! rassurez-vous!... Quoique je vous trouve seule,

la nuit, dans une allée... ce qui n'est pas une situation très-décente, comme vous pouvez être une femme honnête, je vous promets que je ne vous retiendrai pas de force, car je n'aime que les femmes de bonne volonté. Allons, croyez-moi, venez..... vous êtes déjà mouillée... vous êtes au vent... vous êtes fort mal enfin, et vous serez mieux chez moi. »

En disant cela, le galant prend la main de Georgette, et celle-ci se laisse conduire sans trop savoir ce qu'elle veut faire. On monte un escalier tortueux, on va jusqu'au cinquième étage, et plus on montait plus Georgette soupirait et se repentait d'avoir suivi son conducteur.

Enfin le *monsieur* s'arrête, ouvre une porte, et introduit sa dame dans une pièce dont l'obscurité ne permet pas de distinguer l'étendue.

« Restez tranquille pendant que je vais battre le briquet, » dit le conducteur de Georgette en lui offrant une chaise. Notre héroïne s'assied, réfléchissant au parti qu'elle doit prendre; son hôte allume la chandelle, elle distingue enfin les objets, et l'examen commence par le maître du logis.

Elle voit un homme de quarante ans, grand, robuste, assez bien de figure, dont la mise est décente, mais dont les manières n'annoncent pas une condition très-distinguée.

Après avoir examiné son obligeant conducteur, Georgette jette un regard sur la chambre où elle se trouve. Cette pièce faisait à la fois chambre à coucher, salon, cabinet de toilette et cuisine. Des murailles presque nues, des croisées sans rideaux, un fourneau sur un poële, un lit défait, des chaises cassées, et, au milieu de tout cela, des manteaux, des casques, des épées, des cuirasses et des rouleaux de papiers, voilà quel tableau s'offrit aux regards de Georgette, qui soupira encore et se promit bien de ne pas rester long-temps chez son galant inconnu.

Celui-ci, tout en parcourant la chambre pour tâcher d'y mettre un peu d'ordre, jetait des regards sur Georgette; et

sans doute l'examen n'était pas défavorable à notre héroïne, car plus il la regardait plus il se donnait de peine pour arranger son appartement.

Enfin il termina, et d'un air doucereux s'avança vers Georgette. « Ah ça ! belle dame (ce compliment flatta Georgette, qui n'y était plus accoutumée), j'espère que vous me ferez le plaisir de souper avec moi sans façon ; je vous le répète, cela ne vous engagera à rien, mais à table nous ferons connaissance. Tenez, je suis un bon diable qui ne connaît pas les cérémonies. Quand vous m'aurez vu une heure, vous me connaîtrez comme si vous étiez ma femme!... »

Cette plaisanterie fit sourire Geor-

gette. La pluie tombait toujours; d'ailleurs, puisqu'elle était venue là, quelques momens de plus ne changaient rien à sa situation. « Allons, dit-elle, je vais attendre un peu, puisque vous le permettez. — C'est cela; et moi, je vais mettre le couvert. »

Notre homme apporte une table au milieu de la chambre, et ouvrant une armoire, il en tire les restes d'un pâté, une langue, du jambon et plusieurs bouteilles de vin.

« Allons, belle dame, mettons-nous à table, et vive la gaîté! » Georgette se laisse conduire dans une large bergère, qui formait contraste avec les tabourets garnissant la chambre. On

s'asseoit, on mange, on boit; la conversation s'anime, on devient gai. Notre héroïne commence à trouver son hôte assez aimable; elle lui témoigne sans façon le désir de savoir ce qu'il fait, et celui-ci répond en ces termes :

« Vous êtes curieuse de savoir ce que je suis; en deux mots je vais vous mettre au fait : Je me nomme Ducheau, je suis acteur au premier théâtre.... des boulevards. Je fais les tyrans, les pères barbares et les oppresseurs de la vertu. Je me flatte d'avoir du talent; je *dissimule* facilement, aussi suis-je très-aimé du public. Mes camarades sont jaloux de moi, mais cela m'est égal, le directeur sait m'apprécier. Je

suis bien payé; je mange ce que je gagne, parce que je suis tout seul, ce qui ne m'empêche pas d'être heureux et content. Voilà mon histoire; voyons la vôtre. »

Georgette ne fut pas fâchée d'apprendre que M. Duchenu était attaché à un théâtre ; déjà elle formait mille projets ; mais, pour répondre aux désirs de son nouvel admirateur, elle composa une histoire malheureuse qu'elle lui débita avec grâce, et qu'il crut ou ne crut point, c'est ce que je ne vous dirai pas. Peu importait, d'ailleurs, à M. Duchenu ce que Georgette avait été; les artistes sont philosophes : le principal, c'est qu'elle lui plaisait.

Il fit sa déclaration en buvant sa seconde bouteille, car il buvait sec, pour un tyran. Il offrit à Georgette de partager sa fortune, de lui donner sa réplique quand il étudierait un rôle, et d'avoir soin de ses meubles, qui commençaient à se déjeter. Mille beautés avaient brigué cet honneur; mais l'une prenait du tabac, l'autre fumait comme un grenadier, et toutes se grisaient régulièrement lorsqu'on jouait la pantomime (ce qui alors arrivait souvent). Il fallait donc à M. Duchenu une femme sage, douce, vertueuse. « Vous me convenez, dit-il à Georgette; notre rencontre dans l'allée est un coup du sort; votre âge, votre taille, votre figure, votre conversation, tout me charme. D'autres vous

trouveraient peut-être un peu grêlée, mais je n'y vois que plus de piquant dans votre physionomie : à la vérité, vous n'avez pas l'air d'une vierge, mais je ne tiens pas à ces bagatelles-là!... enfin, vous me plaisez. Dites-moi, en deux mots, si ma proposition vous convient. »

Georgette n'était pas fort éloignée de répondre aux désirs de M. Duchenu, surtout d'après le plan qu'elle avait déjà formé ; mais il était naturel de se faire désirer et de ne pas se jeter à la tête du premier venu ; c'est pourquoi elle demanda à son hôte quelques jours pour réfléchir à sa proposition.

Duchenu, qui ne réfléchissait jamais, aurait voulu conclure tout de suite le marché; et, comme le vin lui avait fait oublier les promesses de sagesse qu'il avait faites à sa belle, il rapprochait insensiblement sa chaise et cherchait à prendre des arrhes sur le traité; mais Georgette, qui n'était pas une innocente, comme l'avait dit un peu crûment M. Duchenu, devinant les intentions de son hôte, le repoussa vivement lorsqu'il croyait gagner du chemin. Notre amoureux perdit l'équilibre, et roula avec sa chaise sous la table, d'où il se releva en jurant à Georgette qu'elle avait fort bien fait de le remettre à la raison, et qu'il était enchanté d'avoir rencontré une Lucrèce.

L'orage ayant cessé, Georgette se disposa à prendre congé de son hôte ; en vain celui-ci essaya de la retenir en lui offrant son lit et en lui promettant de coucher sur une chaise, Georgette fut inébranlable ; il fallut la laisser partir. Mais Duchenu, trop galant pour laisser sortir une femme seule au milieu de la nuit, offrit son bras à Georgette, qui l'accepta avec reconnaissance.

Arrivé devant la porte de la rue des Moulins, Duchenu renouvela ses offres, ses assurances de tendresse, et demanda une prompte réponse, car il n'aimait pas à languir, et filait peu le parfait amour. Georgette promit de faire savoir sa résolution dans les

huit jours, terme qui parut fort long à notre amoureux.

Georgette, rentrée chez elle, réfléchit aux propositions de sa nouvelle connaissance. M. Duchenu était bien au-dessous de tous ceux qu'elle avait connus jusque-là. Après avoir vécu avec Saint-Ange, ruiné M. de Lacaille, et brillé à l'Opéra, il était bien cruel d'être réduite à accepter les offres d'un homme qui n'avait rien à dissiper; mais l'ennui accablait Georgette, et Duchenu était attaché à un spectacle. Par son entremise, notre héroïne espérait s'y faire recevoir; elle avait abandonné la danse, mais elle se sentait des dispositions pour le genre tragique, où le talent

tient lieu de charmes. L'envie de reparaître au premier rang fait croire à Georgette qu'elle a une vocation décidée pour la scène; déjà elle se voit sur le premier théâtre de la capitale, remplissant l'emploi le plus difficile. Bercée par ces chimères, Georgette s'endort en formant des châteaux en Espagne, et rêve qu'on s'empresse de lui adresser des vers et de lui jeter des couronnes! Laissons-la rêver.

CHAPITRE III.

Effets de l'inconduite.

Notre héroïne, en s'éveillant, fut très-étonnée de se retrouver dans le simple appartement de la rue des Moulins, et de n'être toujours que Georgette, rien que Georgette!

Ses esprits se calment; elle se rappelle son aventure de la veille, et s'étonne d'avoir consenti à souper dans le galetas où demeure M. Duchenu; sa coquetterie se révolte à l'idée de loger avec un homme dont les manières sont si peu délicates, et elle prend la résolution de ne pas revoir Duchenu.

Mais le temps s'écoulait; il fallait, pour subsister, diminuer le mobilier ou toucher aux parures, nécessité cruelle qui jetait Georgette dans de sombres pensées ou lui rappelait son penchant pour le théâtre.

Un soir, on frappe à sa porte; Georgette ouvre, et reconnaît, avec étonne-

ment, M. Duchenu. Il ne pouvait arriver dans un moment plus favorable; Georgette pensait aux moyens de débuter.

« Me voilà, ma chère amie; n'ayant pas de vos nouvelles, je viens en chercher. Je ne joue pas ce soir, ce qui est très-rare; aussi je gage qu'ils n'auront personne. J'ai profité de l'occasion pour venir voir ma belle aux réflexions; depuis quinze jours vous avez eu le temps d'en faire. Eh bien! qu'avez-vous décidé? — Savez-vous, monsieur Duchenu, que vous êtes bien pressant?.... — Ah! ma belle, dans notre état, nous sommes si las de jouer les scènes d'amour qu'à la ville nous allons vite au fait. Les stratagèmes, les

ruses, les aveux, les soupirs.... nous savons tout cela par cœur!... cela ne nous amuse plus du tout. — Je vois qu'avec vous il est inutile de feindre les grands sentimens... Je vous dirai donc, sans cérémonie, que j'accepte vos propositions.... mais à une condition!.... — Parlez, morbleu! tout ce qu'il vous plaira. — Je veux débuter à votre théâtre, pour lequel je me sens une vocation décidée. — Tant mieux!... je vous pousserai vigoureusement!... Un baiser pour céler le marché.... »

Duchenu en prit un, en prit deux, en prit en différens endroits, et finit par prendre tout ce qu'il voulut, Georgette ne jugeant pas nécessaire d'opposer de résistance à un homme qui paraissait

disposé à la pousser, en effet, très-vigoureusement.

Lorsque M. Duchenu eut assez pris de choses, il se jeta dans un fauteuil et regarda l'appartement de Georgette. « Sais-tu, ma chère amie, que tu es logée comme une princesse!... c'est vraiment trop beau, ici!..... — Mais chez toi c'est trop laid. — A quoi te servent ces consoles, ces vases? — C'est le bon genre. — C'est du luxe, du superflu! mais je t'aurai bientôt débarrassée de tout cela. — Comment? — Sois tranquille!...... D'abord, ton parquet est trop glissant, je ne pourrais faire deux pas sans tomber!... — Tu t'y accoutumeras. — Non; de par tous les diables... tu auras soin de ne plus le faire frotter; c'est du luxe! — Mais....

— A propos, comment te nommes-tu?...—Je m'appelle...— Eh bien! tu l'as oublié?... le nom que tu voudras, cela m'est égal!... — Georgette.— Georgette, soit. Je gage que tu n'as pas toujours eu ce nom-là? — C'est vrai. — J'en étais sûr!... Je connais les femmes, moi; elles ne m'en feront jamais accroire!.... —Tu es bien heureux! —Je suis comme ça. J'ai aussi le talent de leur faire faire tout ce que je veux. — Bath!... cela me paraît difficile!.... —Oh! j'ai un moyen pour cela. — Quel est-il? — Tu le sauras quand nous nous connaîtrons mieux. — Est-ce celui que tu viens d'employer tout à l'heure? — Fi donc!... celui-là est trop commun!... j'en ai un plus noble! plus énergique! plus digne d'un artiste!... — Je doute

qu'il vaille l'autre. — Tu verras ; mais, il est tard ; je retourne chez moi faire un paquet de mes rôles, mettre tout en ordre, et, demain, je viens m'établir ici. Adieu, ma belle Georgette. »

Duchenu l'embrasse et s'éloigne. Georgette trouve que son nouvel amant a le ton bien décidé et qu'il ne paraît pas aimer les contradictions, mais les choses en sont à un point si avancé, qu'elle ne peut plus reculer; d'ailleurs, Duchenu lui a promis de la faire recevoir à son théâtre, et toutes les idées dramatiques de Georgette se présentant en foule à son imagination, elle ne s'occupe plus que de la nouvelle carrière qu'elle va parcourir.

Le lendemain, dès six heures du matin, Duchenu fait un vacarme épouvantable à la porte de Georgette, qui avait l'habitude de dormir jusqu'à dix heures. Elle s'éveille en sursaut et court ouvrir.

« Comment, c'est déjà toi! — Voilà deux heures que je cogne à ta porte. — Pourquoi viens-tu sitôt? — Pourquoi te lèves-tu si tard? — C'est mon habitude. — Elle est fort mauvaise, et je te la ferai perdre. »

Georgette, pour commencer à en perdre l'habitude, était allée se remettre au lit; mais Duchenu, que la vue de la belle demi-nue avait mis en belle humeur, ne songea point à la gronder et

obtint son pardon pour s'être présenté si matin.

Voilà donc Duchenu installé chez Georgette. Les premiers jours il est charmant et tout se passe fort bien. Mais, comme il n'apporte jamais d'argent et mange comme quatre, Georgette est obligée de diminuer encore son mobilier, ce dont Duchenu la console en lui assurant que moins une chambre est garnie plus elle est commode pour déclamer et répéter.

Georgette était soutenue par l'espoir de débuter. Duchenu se chargeait de la négociation, et, en attendant, donnai des leçons de déclamation à sa maîtresse

persuadé que formée par lui elle devait obtenir de grands succès.

Devenue l'élève de Duchenu, Georgette avait pris l'habitude de lui obéir, et cette femme, que les bienfaits n'avaient pu attacher, devenait l'esclave d'un homme brusque, bourru, qui achevait de la ruiner, et se permettait de la frapper lorsque les leçons n'allaient pas à son gré.

Quelquefois Georgette pleurait ou voulait résister à Duchenu; mais alors les regards de celui-ci devenaient si terribles, il agitait avec tant de fureur son énorme rotin, que Georgette, effrayée, obéissait, tandis que Duchenu se félici-

tait sur son moyen de faire faire aux femmes tout ce qu'il voulait.

Qu'on ne soit pas étonné de voir Georgette, qui jusqu'ici a montré du caractère pour faire des sottises, se laisser maltraiter par un histrion : l'abus de la vie, l'ennui, la misère, affaiblissent les organes, et tel fut un héros dans sa prospérité, qui, si la fortune change, montre la faiblesse d'un enfant.

Duchenu qui trouvait que le mobilier de Georgette ne se mangeait pas assez vite, amenait chaque jour quelques-uns de ses camarades pour dîner ou souper. Le dîner se passait assez sagement, parce que ces messieurs, jouant le soir, étaient forcés d'être sobres; mais au

souper, ne craignant plus les sifflets, on ne gardait aucune retenue : souvent les jeunes-premiers amenaient leurs maîtresses, Georgette était chargée de faire les honneurs à la société, et, si elle témoignait de l'humeur ou de l'ennui, un soufflet, ou une autre gentillesse de M. Ducheau, la rappelait à sondevoir. Pauvre Georgette ! elle pouvait dire comme Georges Dandin :

« Tu l'as voulu !... »

CHAPITRE IV.

Chute.

Le moment approchait où Georgette devait débuter. Duchenu avait obtenu de son directeur qu'elle parût dans une pantomime-dialoguée, où lui-même remplissait un grand rôle, espérant,

par sa présence, donner de l'émulation et du courage à son élève.

Georgette soupirait après ce jour! car, malgré l'espèce d'apathie dans laquelle son esprit était tombé, elle éprouvait quelquefois des mouvemens de colère contre elle-même, son âme se révoltait de sa situation, et elle se promettait de quitter Duchenu dès que ses succès lui auraient assuré un sort.

La veille du jour qui doit éclairer le triomphe de notre héroïne, M. Duchenu invite à souper presque tous ses camarades. Georgette doit répéter son rôle devant la société, et un festin complet terminera la soirée.

Le reste du mobilier de Georgette est vendu par Duchenu pour payer le repas du soir. Son écolière n'oppose aucune résistance, espérant, par ses succès futurs, réparer les pertes du moment.

Après le spectacle, tout le monde arrive rayonnant de joie chez le cher camarade, que l'on traite de premier talent et de professeur distingué avec un emphase et un enthousiasme qui laisse deviner l'appétit des convives et le plaisir qu'ils éprouvent à venir souper chez lui. Georgette est fêtée, embrassée, caressée. Elle a les yeux rouges, parce que le matin Duchenu n'a pas été content de sa diction, ce qui a amené une scène un peu vive; mais on attribue

cela à la fatigue qu'elle s'est donnée pour bien recevoir la société.

Les dames demandent si l'on commencera par souper, mais on leur fait sentir qu'il vaut mieux que Georgette déclame avant, parce qu'il serait possible qu'on ne fût pas en état de la juger après; l'avis étant trouvé sage, on se place dans la grande pièce; il n'y a pas assez de chaises pour tout le monde, mais les messieurs proposent de tenir les dames sur leurs genoux : celles-ci se révoltent d'abord, mais finissent par accepter la proposition, à condition que ces messieurs ne remueront pas, parce que cela leur causerait des distractions : on le promet, chaque dame choisit le

siége qui lui convient, et on se dispose à écouter.

Duchenu, qui doit donner les répliques à son élève, sort d'un cabinet, le corps enveloppé dans un rideau de taffetas jaune, pour imiter le costume d'un paysan suisse; il est bientôt suivi de Georgette, qui a mis les mouchettes à son côté, en guise de poignard, et qui laisse flotter ses cheveux épars, pour mieux peindre le danger de sa situation. Un cri de satisfaction retentit dans la chambre à l'entrée de Georgette. « Quelle démarche? la belle tenue! quel maintien noble!..... » Voilà ce que répètent ces dames, en s'agitant sur les genoux de ces messieurs.

Notre héroïne, flattée de ce murmure approbateur, s'avance d'un pas fier jusqu'au milieu de la chambre, puis débite sans s'arrêter et presque sans re prendre haleine, sa grande tirade dont l'effet doit être remarquable. Duchenu, enchanté de la volubilité et de la mémoire de son élève, regarde ses camarades d'un air qus semble dire : « Faites-vous des sujets comme ça ? »

Les dames félicitent Duchenu de l'œil et du geste. Quant aux hommes, on ne pouvait voir leurs visages, cachés par les beautés qu'ils tenaient devant eux, ni savoir à quoi ils étaient occupés pendant la tirade de Georgette; mais, dès que notre héroïne eut fini les dames demandèrent *bis* avec une ardeur éton-

nante, et on eut beaucoup de peine à les faire se lever, tant elles prenaient goût à la déclamation.

Enfin Georgette, félicitée, fêtée, claquée, est conduite en triomphe dans la salle à manger, où la vue d'un souper splendide achève de monter les têtes en faveur de la débutante.

Afin de placer chaque convive Duchenu démonte deux portes, qui, posées sur des chaises, servent de banquettes. On ne songe plus qu'à bien se divertir, et on se livre à la gaîté la plus vive. Les mets sont trouvés succulents, les vins délicieux; les dames sont d'une amabilité charmante; les hommes, échauffés par la scène de déclamation,

font sauter les bouchons, et entonnent les couplets grivois. On rit, on choque, on fait chorus, l'ivresse est générale!... Les chandelles sont renversées, les banquettes faites avec les portes manquent sous les convives.... Chacun cherche, dans ce désordre, à retrouver sa chacune.... Et alors, ma foi, comme on n'y voyait plus, je ne sais pas ce qui arriva.

Aux éclats de rire, aux soupirs, aux cris étouffés, succéda le silence du sommeil; et le soleil avait déjà parcouru une grande partie de sa carrière, lorsque la réunion d'artistes commença à ouvrir les yeux.

Georgette est la première éveillée: l'attente d'un grand événement trouble toujours le repos. Le bizarre tableau

qui s'offre à ses yeux, la fait douter un instant de son réveil : mais elle rappelle ses idées, et les suites du festin de la veille se retracent à sa mémoire. Sans s'amuser à contempler les groupes qui l'entourent, Georgette, qui pense qu'il est tard, va secouer le bras à Duchenu. Duchenu secoue son voisin, et, ainsi de suite, tout le monde fut bientôt sur pied. Les fumées du vin étaient évaporées, on s'aperçoit qu'on n'a que le temps de courir à la répétition; on se presse, on se hâte de sortir, on quitte le théâtre de ses plaisirs, pour celui qui doit être témoin de la gloire de Georgette.

Cette soirée si désirée est enfin arrivée. La salle du spectacle était pleine;

car, dans ce temps-là (notez bien, lecteur, que je parle au passé), les pantomimes, les mélodrames et les ballets sur la corde, avaient le pas sur Molière et Racine; ce qui ne veut pas dire, cependant, que nous n'ayons plus le sens commun, mais ce qui prouve que le Français se lasse du beau et du bon, parce qu'il faut qu'il se lasse de tout.

Sic transit omnis gloria!

La pièce commence, le public est calme; on attend en silence l'arrivée de la débutante. Georgette est dans la coulisse, où, d'après les conseils de son maître Duchenu, elle avale plusieurs petits verres d'eau-de-vie, pour se donner du nerf, de la chaleur, et se prémunir contre la peur.

Il faut paraître enfin. Georgette s'avance hardiment, se disant tout bas que, lorsqu'on a dansé à l'Opéra, on doit être une merveille aux boulevards. Un murmure se fait entendre ; on croit s'apercevoir que la débutante chancelle, mais on attribue cela à la crainte d'un premier pas. Cependant Georgette, troublée par la chaleur, les petits verres et le souvenir du grand théâtre où elle a brillé, oublie tout-à-fait son rôle, et, en descendant la scène devant l'amant qui lui adresse une déclaration, se persuadant qu'elle est encore à l'Opéra, elle fait un entrechat et une pirouette au lieu d'entamer sa grande tirade. Le jeune premier reste ébahi ; le public rit, et Duchenu, qui est dans la coulisse, se tue de crier à

son élève : « Ce n'est pas cela ! sacrebleu !.... la tirade f..... la tirade !... »

Georgette, à ce discours énergique, retrouve sa mémoire et s'avance noblement, près du souffleur, pour débiter son rôle. Le public qui voit que l'actrice va parler, fait silence pour l'entendre, et le jeune premier se rapproche, ne craignant plus les coups de pied.

Georgette commence assez bien, elle met de la chaleur dans sa diction ; et le public, qui pardonne aisément ce qui le fait rire, oublie les entrechats de la princesse, et paraît disposé à l'accueillir favorablement. Mais un diable d'hémistiche, oublié par notre héroïne, change de nouveau la scène. Georgette, impa-

tientée, ne sait plus ce qu'elle dit; le public commence à se lasser de l'écouter, et des sifflets partent du parterre et du paradis. Le chef d'orchestre, homme prudent, veut jouer l'entrée du ballet, afin de faire diversion, et le souffleur crie tant qu'il peut le rôle à la débutante; mais celle-ci, exaspérée par les sifflets, perd tout-à-fait la tête, la colère la suffoque; elle veut, bon gré mal gré, achever sa tirade, et, ne pouvant se faire entendre, donne un coup pied de dans le nez du souffleur, et crache sur le violon du chef d'orchestre.

Le tumulte est alors à son comble; la salle retentit des cris, des claques, des sifflets, des huées des spectateurs. Les jeunes gens accablent la débutante de propos

ironiques ; mais les habitués du paradis, qui vont au spectacle pour pleurer et non pour rire, sont de fort mauvaise humeur, et n'entendent pas raison ; les pommes, les coquilles de noix et les morceaux de galette sont lancés sur la débutante, qui se promène noblement sur le théâtre, sans paraître s'occuper du bruit qui se fait dans la salle.

Cependant, Duchenu avait quitté le théâtre, honteux de son élève ; et, prévoyant les suites fâcheuses du début, il ne se souciait pas de rester témoin de ce qui allait arriver. A peine est-il parti, que le souffleur, plus hardi, sort de son trou pour venger son coup de pied, tandis que le chef d'orchestre monte sur le théâtre pour laver l'insulte faite

à son instrument. Georgette se trouve entre ses deux antagonistes, et la bataille va s'engager.... lorsque le lieutenant de police paraît sur le théâtre, suivi de quelques vétérans. A son aspect, la scène change, le tumulte s'apaise, les combattans s'arrêtent. M. le lieutenant de police n'entendait pas la plaisanterie, il prit un peu brusquement Georgette sous le bras; celle-ci, effrayée par la scène qui venait d'avoir lieu, ne songeait plus à faire résistance. On lui fit quitter le théâtre. Arrivée dans la rue, elle aperçut une voiture dans laquelle on la fit monter avec un des soldats qui l'accompagnaient, et elle se laissa conduire, sans être encore revenue de l'étourdissement que les événemens de la soirée lui avaient causé.

CHAPITRE V.

La Maison de Correction.

La voiture roulait depuis assez long-temps, lorsque Georgette, à qui le grand air avait fait du bien, commença à recouvrer ses esprits; et, rappelant à sa mémoire une partie des événemens

de la soirée, ce qui l'étonna le plus fut de se trouver en voiture avec un vétéran, sans savoir où on la conduisait.

« Où donc allons-nous? (dit-elle enfin à son silencieux voisin). — Parbleu! vous pouvez bien vous en douter.... — Non, en vérité!...— On vous conduit à Saint-Lazare. — Qu'est-ce que c'est que Saint-Lazare? — Une maison de correction, où l'on enferme les demoiselles qui font des bamboches...—Comment? on va m'enfermer!...—Certainement... — Est-ce que j'ai fait des bamboches?... — Belle demande! »

Georgette se récria contre l'injustice des hommes, ne pouvant concevoir que l'on enfermât une jeune femme, parce

qu'elle avait oublié sa tirade. Mais ses lamentations étaient inutiles, son voisin n'y faisait aucune attention. La voiture s'arrête, on ouvre la portière, on fait descendre Georgette; la vue des murs noircis par le temps, des grilles, des guichets, des verroux et des sentinelles, causa à notre héroïne une sensation fort désagréable.

Le guichetier parut : c'était un homme de six pieds, au teint jaune, aux yeux caves et fauves, dont les sourcils épais et rouges se rapprochaient sur le nez, et dont la bouche énorme s'étendait d'une oreille à l'autre. A son aspect, Georgette tressaillit. Le vétéran ayant dit quelques mots à l'oreille du guichetier, celui-ci ordonna à notre héroïne

de le suivre. Il fallut traverser de longs corridors, des escaliers sombres et étroits; enfin le guichetier ouvrit une porte, et poussant Georgette : « Voilà votre chambre, » dit-il d'une voix rauque, puis il referma la porte sur elle, la laissant se livrer tout à son aise à ses réflexions.

En entrant dans son nouveau domicile, Georgette se jeta sur la seule chaise qui s'y trouvait; au bruit des verroux qui se fermaient sur elle, son cœur se serra, elle pleura amèrement et longtemps, mais sans éprouver aucun soulagement.

Lasse de pleurer, elle essaya de rappeler son courage, et pour se distrair

examina sa prison; c'était une petite chambre étroite, recevant à peine du jour par une fenêtre grillée. Un lit, une table et une chaise composaient tout l'ameublement. « Ah! dit Georgette, en se jetant sur la triste couchette, si Duchenu était ici, il ne pourrait pas y trouver du luxe!... »

Georgette fut réveillée à six heures du matin, par le bruit que faisait le geôlier en entrant dans sa chambre. Il jeta sur la table un pain noir, et posa une cruche à côté.

« Tenez, voilà votre déjeuner, votre dîner et votre souper. Avez-vous bientôt assez dormi? — Qu'est-ce que cela vous fait? — Est-ce que vous croyez

que l'on vous nourrira ici à rien faire? — Jolie nourriture! d'ailleurs je n'ai pas demandé à être en pension chez vous. — Vous plaisantez, je crois!... — Je n'en ai nulle envie. — Quand les femmes renfermées ici ne font pas leur devoir, c'est moi qui suis chargé de les corriger, et je m'en acquitte bien. »

Georgette frissonna aux gestes du terrible geôlier, et regretta presque les leçons de déclamation de Duchenu. « Que faut-il donc faire? demanda-t-elle d'un ton plus doux. — Travailler, morbleu!... travailler depuis le matin jusqu'au soir. — Ah! ciel!... Mais je ne sais rien faire... — On saura vous apprendre. Suivez-moi, on va vous donner votre tâche. »

Georgette suivit en silence son conducteur. L'idée de travailler depuis le matin jusqu'au soir la faisait trembler. Après avoir passé son enfance à jouer, son adolescence à se promener, et sa jeunesse à faire des sottises, il lui semblait bien dur d'être réduite à travailler dans une prison.

On la mena dans une grande salle, où elle fut fort étonnée de voir un grand nombre de femmes presque toutes jeunes et jolies, et portant le même uniforme, qui était une large robe grise. Georgette ne pouvait se lasser de considérer ces femmes, qui paraissaient appartenir à toutes les classes de la société, et qui, assises l'une contre

l'autre, travaillaient assiduement et dans le plus profond silence.

Notre héroïne allait essayer d'entamer la conversation avec l'une des tristes pensionnaires de Saint-Lazare, lorsqu'elle fut appelée par une femme assise au fond de la salle, et qu'à son maintien sévère elle jugea devoir être la surveillante de ce lieu redoutable.

Georgette s'approcha, et reçut des mains de la supérieure une robe de bure pareille à toutes celles que portaient les recluses. « Que faut-il que je fasse de cela ? dit notre héroïne à la vieille. — Allez vous en revêtir, vous reviendrez ensuite dans cette salle, où vous trouverez la tâche qu'il me plaira

de vous imposer. — Moi, que je mette cette vilaine robe?.... Fi donc!.... je serais laide à faire peur avec cela! — Obéissez et ne répliquez pas. — Vous aurez beau dire, je ne la mettrai pas. »

En disant cela, Georgette, à qui la vue de ses malheureuses compagnes livrées à un travail assidu a monté la tête, et qui d'ailleurs n'entend pas raison sur le chapitre de la toilette, s'armant d'un courage digne de ses premières folies, jette la robe grise au nez de la supérieure.

Celle-ci, qui était accoutumée à ne voir que des visages soumis et craintifs, à n'entendre que des paroles de respect et d'obéissance, et dont enfin les moindres ordres étaient toujours

strictement exécutés, fut tellement surprise de l'action de Georgette, que, suffoquée par la colère, elle resta trois minutes sans pouvoir parler, le visage rouge comme une écrevisse, au point que les recluses espérèrent un moment qu'elle étoufferait.

Cependant la voix lui revint, et son discours, semblable à un torrent qui, brisant l'obstacle qui l'arrêtait, entraîne tout sur son passage, fut mêlé de cris, de menaces, de grimaces et de gestes expressifs.

Enfin, ne trouvant pas d'expressions assez énergiques, la bonne dame veut en venir aux effets : elle renverse avec ses pieds les tabourets qui se trouvent

pardonnons-leur ces mouvemens de faiblesse!...

Georgette, qui dans cette journée semblait retrouver son caractère primitif, ranime la valeur de ses compagnes.

« Écoutez, mesdames, quinze hommes, c'est trop pour nous!... Il ne s'agit donc plus de se battre, c'est par la ruse qu'il faut nous évader. »

« Bravo!... rusons, s'écrient toutes les conjurées, c'est là notre fort. »

« Commençons, dit Georgette, par attacher ces quatre coquins, pendant que nous le pouvons. »

Les porte-clefs et les guichetiers sont liés aux piliers de la salle; la toile à laquelle travaillaient ces dames sert de lien pour les attacher. Une des prisonnières propose de leur donner le fouet, mais Georgette fait observer que cela les mènerait trop loin, et la proposition est rejetée, malgré le plaisir que l'on aurait eu à l'exécuter.

Georgette, comme général, s'est emparée des clefs; mais on ne peut sortir en masse, on serait arrêté par la garnison qui est en bas : notre héroïne propose un expédient qui peut seul les tirer d'embarras. « Il faut, dit-elle, nous déguiser en porte-clefs; nous prendrons les habits de ces-messieurs, ils sont larges et nous iront à ravir; il ne faut

pas songer au guichetier, il est trop grand et trop reconnaissable pour qu'on puisse s'y méprendre; d'ailleurs il ne sort jamais de la maison, tandis que les autres vont et viennent sans que l'on y fasse attention. — C'est fort bien, dit une de ces dames, mais ils ne sont que trois et nous sommes trente-deux, il en restera donc vingt-neuf en prison?... — Croyez-vous que je n'ai pas songé à cela?... Écoutez : une fois qu'il y en aura trois dehors, elles entrent dans une allée sombre, ôtent leurs vêtemens d'hommes et les donnent à la troisième, qui les cache sous sa grande veste, et rentre dans la prison : alors deux autres s'habillent, ressortent avec celle qui est revenue, et ainsi de suite jusqu'à ce qu'il n'y ait plus personne

ici. — Oui, mais si l'on s'aperçoit qu'il ne reste qu'un geôlier et qu'il en sort toujours trois?... Bath! on ne fait pas attention à ces gens-là!... Et si vous avez peur, vous ne sortirez jamais de prison. »

Ces dernières paroles, et la confiance que l'on a dans notre héroïne, lèvent tous les obstacles; son plan est adopté à la majorité.

Il s'agit d'abord de déculotter les trois gardiens, c'est la moindre des choses pour ces dames, qui s'y prennent à merveille; en un instant ils sont comme était notre premier père lorsqu'on le chassa, avec sa compagne, du jardin d'Eden, à l'exception des

feuilles de figuier qui manquent aux porte-clefs.

Georgette, comme auteur de l'expédient, a le droit de sortir une des premières, les autres tirent au doigt mouillé à qui se déguisera; celles que le sort a désignées endossent la veste et mettent le bonnet sur leurs yeux; leurs robes les gênent un peu, mais les pantalons sont larges, et tout s'arrange pour le mieux. La toilette achevée, Georgette prend les clefs, et, suivie des deux autres, descend l'escalier en recommandant aux prisonnières de ne pas s'impatienter.

Georgette et ses deux compagnes tremblaient en traversant les cours qui

conduisaient à la porte de la rue ; cependant rien n'arrête leur marche, les soldats qui les rencontrent passent sans les regarder. Elles sont enfin près de la porte principale ; leur émotion augmente en voyant une sentinelle se promener devant. Georgette ne sait quelle clef choisir parmi toutes celles qu'elle tient ; si elle en essaie plusieurs, cela semblera suspect : nos trois fugitives sont indécises et sur le point de retourner sur leurs pas....... quand Georgette, prenant la plus grosse clef, va hardiment vers la porte : le hasard l'a servie, la porte massive roule pesamment sur ses gonds, Georgette et ses compagnes sont dehors.

« Ouf! dit Georgette en courant à

toutes jambes, nous sommes enfin dehors de cette maudite prison!... je jure bien de ne pas y remettre les pieds. — Et qui délivrera nos camarades? dit une de celles qui couraient avec Georgette. — Qui? ma foi! je m'en moque, mais à coup sûr ce ne sera pas moi... je n'irai pas risquer de nouveau ma liberté pour les beaux yeux de ces dames!... — Ni moi! — Ni moi!... — Elles s'arrangeront comme elles pourront. — Quant à nous, séparons-nous; et courons chacune de notre côté, c'est le meilleur moyen pour ne pas éveiller les soupçons, si l'on envoyait sur nos traces. »

Le conseil de Georgette est encore suivi, les trois fugitives prennent

chacune un chemin différent, sans songer davantage aux pauvres recluses qu'elles laissent dans l'embarras, et dont elles trahissent la confiance!.... La belle occasion, lecteur, pour faire des réflexions morales sur l'ingratitude des hommes!...... Ce sera pour une autre fois.

Laissons courir les deux demoiselles qui ne nous intéressent plus, et courons avec celle dont la destinée bizarre nous prépare encore bien des événemens.

CHAPITRE VI.

Le Moulin du père Simon.

Georgette courait, courait sans s'arrêter, sans regarder derrière elle, et sans savoir où elle allait. La crainte d'être reprise et enfermée de nouveau lui donnait du courage; cependant la

fatigue l'emportant sur la peur, elle tombe au pied d'un arbre, épuisée, et ne pouvant aller plus loin.

Notre héroïne jette autour d'elle des regards inquiets : elle est au milieu des champs; et dans la rapidité de sa course, elle ne s'était pas aperçue qu'elle passait la barrière. L'aspect de la campagne dissipe ses alarmes. Plus tranquille sur son sort, et ne craignant pas d'être retrouvée si loin, Georgette s'étend sur l'herbe, à l'ombre du feuillage qui commençait à embellir de nouveau la nature. Une pierre lui sert d'oreiller; elle le trouve cent fois plus doux que celui de sa prison; car la liberté fait d'une couche grossière le lit le plus voluptueux.

Georgette goûta quelques heures de repos, mais bientôt la faim la réveilla ; il fallait satisfaire son estomac, mais comment? les poches de l'habit du geôlier ne renfermaient rien.

Georgette se lève, se gratte l'oreille, soupire, et regarde autour d'elle...... mais elle n'aperçoit que des champs! L'idée de retourner chez Duchenu se présente à son esprit; mais Duchenu est à Paris, il serait imprudent d'y rentrer aussitôt; d'ailleurs elle n'en aurait pas la force.

Dans cette situation, Georgette se résume : le plus pressé est de dîner, et comme elle ne peut rien espérer en restant sous un noyer dont le fruit

n'est pas même en fleur, elle se remet en marche, bien résolue à entrer dans la première chaumière qu'elle apercevra.

Au bout d'un quart d'heure de marche, c'est un moulin qui s'offre aux regards de Georgette.

« Parbleu, dit-elle, on ne me refusera pas à dîner sur ma bonne mine, » et elle marche avec assurance vers le moulin.

N'oublions pas que Georgette porte toujours le costume masculin, et qu'elle fait un assez joli garçon ; son air mutin, ses yeux vifs et spirituels, son bonnet posé sur le côté, et cette grâce qu'il

n'appartient qu'aux femmes de posséder, tout cela rend fort piquante la physionomie du petit geôlier.

Un gros papa tout blanc était occupé devant le moulin à charger des sacs de farine sur une charrette. Georgette l'aborde.

« Dites donc, gros père, mange-t-on chez vous? — Hé! hé! dit le meûnier en ouvrant la bouche d'un air hébété, et frappant de ses deux mains sur son gros ventre... il est drôle le petit bonhomme!... Hé! hé! hé!... — Petit bonhomme, » se dit Georgette, qui avait déjà oublié son costume. Mais se remettant aussitôt, elle se garde bien de détromper le meûnier, espérant pro-

fiter de la méprise. « Ah ça! je vous demande si l'on dîne chez vous? — Morguienne! il serait bon, que nous qui faisons manger les autres, nous n'pussions pas manger nous-mêmes!... hé! hé! hé!... — Voulez-vous me donner à dîner? — A dîner..... hi! hi! hi!... Eh bien, il est sans gêne le petit bonhomme!... C'est égal, va!... j'sommes de bonnes gens; entre, tu mangeras la soupe avec nous. — Ah! voià qui est parler!... »

Georgette frappe amicalement sur le ventre du père Simon (c'est le nom du meûnier); celui-ci recommence ses hé, hé, hi, hi!... et appelle Manon d'une voix enrouée. « Qu'est-ce que c'est que Manon? — Tu vas voir comme

elle est grasse!... — C'est votre femme, sans doute? — Non, c'est ma jument. — Nous n'avons pas besoin d'elle pour dîner..... — Ouais! il faut que ma Manon dîne aussi. . Eh! Manon! — Votre jument n'est pas à jeun depuis hier matin? — J'crois ben!...... alle mange six fois par jour!... Tu verras la belle bête... Eh! Manon! »

Heureusement pour Georgette, qui s'impatientait, que Manon parut; le meûnier courut au devant de sa jument; la belle bête, qui vit de loin venir son maître, se retourna au moment où il s'approchait, et lui donna une ruade dans le ventre; le meûnier tomba sur l'herbe, Georgette courut à lui, craignant qu'il ne fût blessé,

mais le père Simon, qui était habitué aux gentillesses de Manon, se releva en se frottant le ventre, et poussa des hi, hi!... plus forts qu'auparavant; enfin étant parvenu à saisir la maligne bête, il la mena à l'écurie, et monta avec Georgette au moulin.

La table était dressée, le dîner prêt. Deux garçons meûniers et une grosse commère haute en couleur et taillée en Hercule attendaient pour dîner le retour du père Simon.

« Tiens, not' femme, dit le meûnier en arrivant, v'là un petit drôle que j'amène dîner avec nous... hé!... hé!... »

La meûnière regarda Georgette, et l'examen ne fut pas défavorable à notre

sur son passage ; elle marche vers Georgette, tenant à la main un petit bâton au bout duquel pendent plusieurs courroies de peau : c'est avec ce redoutable martinet qu'elle fait marcher son troupeau. Déjà de l'œil et du geste elle menace Georgette, et avant de l'atteindre elle commence par frapper à tort et à travers tout ce qu'elle rencontre.

Pour esquiver son ennemie, Georgette se cache derrière les cénobites ; celles-ci, que la scène amuse, profitent du désordre qui règne dans la salle pour abandonner leur ouvrage, sans égard pour la supérieure, qui leur crie de ne pas bouger !... Mais déjà elles n'écoutent plus sa voix, tant l'exemple

est dangereux. Celui de Georgette a produit tout l'effet qu'elle attendait : en un instant la confusion règne partout, l'insubordination est générale.

La vieille, épuisée de fatigue, courant en vain après les prisonnières, tombe suffoquée, au pied d'un banc de la salle. C'est ce qu'attendait la bande dévergondée : toutes les femmes s'arrêtent, et Georgette comme ayant donné l'exemple du courage, prend la parole et commence le discours suivant, que chacune écoute avec attention :

« Mesdames.... ou mesdemoiselles ! je ne suis ici que d'hier soir, et j'en ai déjà assez. Vous qui me paraissez y être depuis long-temps, vous devez être

dégoûtées de travailler!... D'ailleurs, on ne s'habitue pas à être battue, à moins que ce ne soit par son amant, et on ne porte pas avec plaisir une robe de bure, lorsqu'on est encore dans l'âge de faire des conquêtes. Je pense donc que vous approuverez le projet que j'ai formé, de me sauver de cette prison, et que vous en ferez autant que moi?

« Oui, oui, s'écrient toutes les prisonnières, nous ne demandons pas mieux!... Mais comment faire?...

« Écoutez-moi, reprend Georgette, il faut commencer par empêcher cette mégère de crier, car le guichetier pourrait monter, et cela dérangerait nos projets. »

L'avis de Georgette étant trouvé sage, on s'empare de la vieille, qui menace en vain; on rit de sa fureur, on brave sa colère, et après lui avoir mis un mouchoir sur la bouche, on l'attache à l'un des piliers de la salle.

Cette opération terminée, d'après les conseils de Georgette, on observe le plus profond silence, afin de pas attirer l'attention des gardiens; puis on attend ce que va dire le général des insurgés de Saint-Lazare.

« Commençons, dit Georgette, par nous venger de cette vieille; moi, pour les coups qu'elle voulait me donner, vous, pour ceux que vous avez reçus. »

Aussitôt Georgette saisit le martinet,

et troussant la supérieure, expose son véritable postérieur aux regards de l'assemblée, et applique sur les fesses de la gardienne les marques de sa vengeance; ensuite le martinet passe de main en main, car chaque prisonnière a une vengeance à exercer. Quand la vieille fut bien fouettée, Georgette jeta en l'air le terrible instrument, et dit qu'il fallait que chacune proposât un expédient pour se sauver, et que l'on choisirait le meilleur.

Jusqu'ici Georgette avait bien conduit la conspiration; mais à peine eut-elle demandé les avis de ces dames, que, toutes parlant à la fois, il devint impossible de s'entendre. En vain Georgette, qui voit le danger qu'elles courent,

essaie de les rappeler à l'ordre, sa voix se perd dans le brouhaha général!... et le terrible guichetier entre dans la salle, suivi de trois porte-clefs.

« Oh! oh! que veut dire ceci? » s'écrie notre homme d'une voix de Stentor : toutes les conjurées se retournent et demeurent muettes d'épouvante : la vue du guichetier fait sur elles l'effet de la tête de Méduse. Le gardien aperçoit la vieille attachée dans un coin de la salle, ayant encore à l'air la partie fustigée. « On a fait de belles choses, à ce qu'il me paraît, dit-il en rabaissant les jupons de la vieille; mais vous allez la danser à votre tour. »

« Morbleu! s'écrie Georgette, qui prévoit qu'elle sera la plus maltraitée, comme étant cause de la révolte, nous laisserons-nous fouetter par ces gredins-là?...... Allons, mesdames, nous sommes trente-deux, ils ne sont que quatre; du courage, et imitez-moi!... »

En disant cela, Georgette court vers la porte; toute la bande que ses paroles ont électrisée, la suit en jurant de la seconder. Le guichetier et ses compagnons veulent retenir les prisonnières; mais ces femmes à qui l'excès de la frayeur a donné du courage, tombent à grands coups de poings sur leurs gardiens, et comme elles sont en nombre bien supérieur, elles les tapent, les rossent, les bourrent, les roulent,

et demeurent maîtresses du champ de bataille.

« Nous pouvons descendre dans les cours, dit Georgette, mais ce n'est pas tout ; il faut sortir de cette maison, et je crois qu'il y a encore à la porte beaucoup de monde à rosser. — Environ quinze vétérans, dit l'une des demoiselles, et qui ont des fusils et des sabres.

— Quinze hommes armés!..... dit Georgette en poussant un cri d'effroi!... — Quinze hommes armés! » répètent toutes les recluses, et déjà la terreur se peint sur tous ces visages si magnanimes un instant auparavant!......... Mais ces guerriers étaient des femmes,

héroïne. « Il est, ma foi, gentil, dit-elle en souriant au petit bonhomme, qu'elle fit asseoir près d'elle, devant une grande assiétée de soupe aux choux.

« Où as-tu donc fait c'te trouvaille-là, not' homme? — Devant la porte, tout à l'heure. — Et d'où venez-vous, mon garçon? — Des Pyrénées, madame (répond Georgette en se bourrant de soupe aux choux pour réparer l'abstinence forcée du matin). — Des Pyrénées, dit le meûnier; oh! oh!... C'est-il chez des sauvages ça? — C'est bien plus loin!... — Et vous allez? — A Paris. — Tiens!... faire voir votre marmotte peut-être? — Imbécile, dit la meûnière, tu vois bien qu'il n'en a pas de marmotte. — Dame, je ne l'ai

pas fouillé... hé! hé!... — Je vais à Paris tâcher de trouver un riche parent et de faire fortune comme lui. — Tiens! ça n'est pas trop bête... oh! oh! oh!... »

Le dîner finit. La meûnière avait eu très-grand soin de son hôte, auquel elle lançait de fréquentes œillades en lui poussant le genou; mais Georgette, tout entière au plaisir de satisfaire son appétit, se contentait de reculer sa chaise et de regarder sur son assiette, sans réfléchir aux suites que pourrait avoir son déguisement.

Malgré le peu de succès de ses avances, la meûnière ne se rebuta pas et, attribuant la gaucherie de son voisin à son innocence sur certaines

choses, elle n'en eut que plus envie de faire réussir le projet qu'elle avait formé de déniaiser le petit bonhomme.

Après le repas, le meûnier se leva, ainsi que ses garçons. « Ah ça! dit le père Simon, tu sais, not' femme, qu'il faut absolument que je portions ce soir les sacs de farine au compère Gros-Jean, c'est à trois lieues d'ici, j'vas monter Manon, et demain drès le matin je serai de retour. — Comment, tu ne reviendras pas ce soir? — Non, pardieu! je n'irai pas me remettre en route au milieu de la nuit pour me faire tordre le cou par les voleurs... Je coucherai chez Gros-Jean. — Mais moi, j'aurai peur c'te nuit toute seule à la maison... car le garde-moulin reste

ici, et t'emmènes Blaise avec toi... — Eh ben, gn'i'a qu'à faire rester ce petit gas c'te nuit; il couchera au-dessus de toi dans le grenier. Dis, petit, es-tu pressé d'arriver à Paris? — Oh, mon Dieu! non, répond Georgette; je passerai volontiers la nuit chez vous. — Eh ben, v'là qu'est arrangé, hé, hé!

L'arrangement convenait parfaitement à la meûnière, qui l'avait décidé ainsi dans sa tête. Le père Simon descendit faire les apprêts de son voyage; Georgette le suivit pour se dérober aux agaceries de la meûnière, qui ne faisait que la pincer, la pousser et lui marcher sur les pieds. Notre héroïne, qui était rassasiée, commençait à comprendre ce que tout cela signifiait et à

craindre que la nuit ne se passât pas tranquillement; mais, comme il était tard, et qu'elle ne pouvait espérer trouver un gîte ailleurs, elle se décida à rester au moulin, s'en remettant au hasard pour terminer cette nouvelle aventure.

Les garçons meûniers retournent chez eux, le garde rentre au moulin, où il s'endort au bruit monotone du tic-tac. Le père Simon attelle Manon à sa charrette et fait claquer son fouet. Le voilà parti.

Georgette se promène quelque temps dans la campagne, et admire l'astre des nuits répandant sur la terre cette clarté

bleuâtre qui inspire la mélancolie et donne carrière à l'imagination.

La meûnière vient au-devant d'elle... « Ah ! vous voilà, petit vaurien, c'est ben heureux !... est-ce que vous voulez passer la nuit à regarder les étoiles? Nous ne nous couchons pas tard, nous autres... — Ah ! pardon... c'est que... — Allons, on vous pardonnera si vous vous conduisez bien. » En disant cela, la meûnière lui applique un petit soufflet sur la joue. « Diable!... diable!... pensait Georgette, comment cela finira-t-il?... »

On arrive à la maisonnette du meûnier. Georgette aperçoit un petit lit dressé près de celui de dame Simone.

« Je croyais coucher au-dessus de vous, dit-elle. — Est-ce que tu es fâché de coucher à côté de moi, nigaud ? dit la meûnière en la regardant avec des yeux qui brillaient d'un éclat séducteur. — Non, sans doute... mais c'est que... — Allons, allons, couche-toi, petit innocent. »

« Diable!... diable!... se dit Georgette, la situation est embarrassante. » La meûnière ne faisait aucune façon pour se déshabiller devant le petit bonhomme ; mais, impatientée de voir que celui-ci ne bougeait pas, elle s'écria : « Eh bien, à quoi songez-vous donc ? — Dame... c'est que... — Quoi donc ? — Je suis timide... je n'oserai jamais me déshabiller devant vous... — Tu vois bien que je le fais,

moi. — Ah!... vous êtes plus hardi, vous!... — Ah! petit drôle, tu n'as cependant pas l'air craintif! — C'est égal, je ne me couche pas, à moins que vous n'éteigniez la chandelle. — Voyez donc ce monsieur qui fait des façons... c'est-il pas le monde sens d'sus d'sous!... mais s'il ne faut que cela pour te donner de la hardiesse, c'est ben facile. »

Aussitôt la meûnière souffle la lumière, et les voilà dans l'obscurité. C'est ce que voulait Georgette. Décidée à ne pas se déshabiller, elle fait semblant d'ôter ses vêtemens, et s'enfonce tout habillée dans le lit.

Cependant la meûnière s'était aussi couchée de son côté, assez mécontente

de la timidité de son voisin, et cherchant dans sa tête les moyens de l'enhardir ; elle toussait, se remuait et parlait pour ne pas laisser tomber la conversation ; Georgette faisait semblant de dormir et même de ronfler. La meûnière, pensant que le petit bonhomme pouvait avoir besoin d'un peu de repos, se décida à le laisser dormir quelque temps, et à le réveiller lorsqu'il serait suffisamment délassé.

En feignant de dormir, Georgette s'était réellement endormie ; et la meûnière, résolue à ne pas laisser la nuit s'écouler ainsi, avait dit comme Mahomet :

« Puisque la montagne ne veut pas venir à moi, c'est moi qui vais aller à la montagne. »

Georgette rêvait qu'elle était redevenue grande dame, qu'elle avait encore un hôtel, un carosse, des diamans !.... lorsqu'elle fut poussée assez vigoureusement par-dessus la couverture. Elle se réveille, et se retrouve avec humeur dans la maison du meûnier.

« Dis donc... dis donc..., est-ce que tu dors?... — Parbleu. vous le voyez bien... — Ah! le nigaud..... il dort toujours... — Eh, que voulez-vous donc que je fasse?... — On te l'apprendra si tu n'en sais rien.... (et notre héroïne est secouée plus vivement). — Mais, laissez-moi donc... — Tu as assez dormi. — Pourquoi donc vous êtes-vous levée ? — Pour te réveiller... enfant... — Voyez un peu ce beau plaisir. Si c'est pour cela, vous

pouvez vous recoucher. — Ah! c'est que j'avais des puces dans mon lit. — Ah! vous avez des puces!... et que voulez-vous que j'y fasse?... — Il me faut une petite place auprès de toi. — Non pas, s'il vous plaît!... le lit est trop étroit.. et vous seriez gênée. Laisse donc, Colas!... »

Georgette veut tenir ferme la couverture, mais la meûnière est une gaillarde robuste; elle lui fait lâcher prise, et se place près du petit bonhomme, qui recule tant qu'il peut; mais les prétentions de madame Simon ne se bornaient pas à coucher près d'une statue; d'ailleurs, le jour commençait à poindre, il n'y avait plus de temps à perdre, Georgette va être forcée dans

ses derniers retranchemens... quand la meûnière pousse un cri de surprise : « Comment, imbécille, tu t'es couché tout habillé?... — C'est mon habitude à moi. — Et tu m'as fait souffler la chandelle, est-ce que tu te moquerais de moi?... »

Georgette ne peut retenir l'envie de rire que lui causent la méprise et le dépit de la meûnière; celle-ci est furieuse d'être trompée dans son espoir. Georgette se lève pour terminer ces débats en sortant de la maison ; mais Simone, que cette action irrite davantage, la retient en jurant au petit drôle qu'il paiera cher l'affront qu'il lui a fait. Notre héroïne veut s'échapper... Pendant cette lutte, on entend du bruit à la porte,

c'est le père Simon qui revient et les garçons qui se rendent à leur ouvrage.

L'arrivée du mari change le plan de la meûnière ; elle pousse des cris terribles en appelant à son secours. Georgette, étonnée, ne sait pas ce que ça veut dire, et le meûnier arrive avec ses garçons pour connaître la cause de ce vacarme.

Madame Simon devient une nouvelle Putiphar, et Georgette se trouve dans la situation de Joseph, sans avoir eu sa vertu.

« Quoiqu't'as donc, not' femme ? s'écrie le meûnier. — Ce que j'ai, not' homme, ce que j'ai !... apprends que ce

gredin... ce polisson à qui j'avions donné l'hospitalité... eh ben, il voulait te faire cocu... rien que ça!... — Oh! oh! cocu! ah! ah! — Oui, not' homme; et si tu ne l'es pas!... i' n' s'en est guère fallu!... va!... — Ah! ah!... — Regarde comme tout est en désordre ici... dame! c'était pis qu'un possédé... il aurait mis le feu au moulin!... mais vois comme il est confus!... il n'ose plus ouvrir la bouche!... »

Effectivement Georgette était toute muette d'étonnement en entendant une accusation aussi plaisante. Son silence persuadait le père Simon de sa culpabilité.

« Oh! oh! petit garnement, tu vou-

lais m'en faire porter... tu t'étais ben adressé!... ma femme sur c'te article-là, vois-tu, j'en sommes aussi sûr que du pas de Manon. — Eh bien, prenez garde de tomber, dit Georgette en riant. — Ah! le drôle!... je crois qu'il rit, dit la meûnière, rossez-le à grands coups de gaules!... — Un moment!... s'écrie Georgette qui voit déjà les paysans se disposer à lui donner la bastonnade ; un instant, et vous allez voir si je puis être coupable de ce dont on m'accuse.»

En achevant ces mots, elle jette en l'air son bonnet, ôte sa veste et laisse tomber son large pantalon. Alors le costume féminin, quoiqu'un peu fripé, recouvre notre héroïne, et les habitans du moulin ue peuvent plus douter du

sexe de la personne qu'ils ont logée.

« Vous le voyez, dit Georgette, je suis femme. Vous, dame meûnière, tâchez une autre fois de mieux placer vos sentimens, et ne vous laissez plus séduire par l'apparence; vous, père Simon, ne montez plus Manon, si vous n'en êtes pas plus sûe que de votre femme. »

Georgette s'éloigna du moulin sans que personne se mît en peinè de la retenir, laissant le meûnier tout ébahi de ce qu'il avait vu, et la meûnière bien sotte de s'être trompée aussi grossièrement.

CHAPITRE VII.

Nouveaux revers.

Voilà donc Georgette qui court de nouveau les champs, mais cette fois c'est avec le costume de son sexe, l'autre a pensé lui devenir fatal.

Cependant la situation de notre hé-

roïne n'est pas plus brillante qu'avant son séjour au moulin. Seule, sans argent, sans ressource, au milieu d'une campagne qu'elle ne connaît pas, elle se décide à s'adresser au premier paysan qu'elle rencontre.

« Où suis-je, mon ami? — Pardi, tout près de Montmartre... Tenez, le voilà devant vous. — Et pour aller à Paris? — Il faut traverser le village et puis vous irez toujours en descendant. »

Georgette se félicite de ne pas être plus éloignée de Paris, n'ayant pas d'autre ressource pour l'instant que d'aller retrouver Duchenu; elle prend le chemin de Montmartre qu'il lui faut traverser.

Arrivée dans le village, Georgette est obligée de se reposer sur un banc de pierre. Notre héroïne ne ressemblait pas à ces femmes extraordinaires qui passent les journées dans les forêts et les nuits dans les souterrains sans avoir besoin de prendre quelque chose; Georgette, qui était une femme tout-à-fait terrestre, sentit qu'elle n'avait pas mangé depuis la veille, et que la soupe aux choux du père Simon ne remplissait plus son estomac. Comment faire? voilà la question que l'on s'adresse toujours dans les situations embarrassantes, et à laquelle souvent on ne trouve rien à répondre.

Faut-il encore demander l'hospitalité?... Non; les habitans de Montmartre

n'ont pas cet abord qui engage à la confiance, rien en eux ne rappelle ces vertueux patriarches du bon vieux temps, chez lesquels le voyageur le plus pauvre était toujours le mieux accueilli. Allons, il faut aller jusqu'à Paris.

Georgette se remet en marche assez tristement. Elle passe devant une petite maison blanche, devant laquelle un vieillard s'amusait à brûler son café. Elle soupire, le vieillard lève la tête: sans doute la figure de Georgette exprimait ce qui se passait dans son âme, car le bon vieillard, quittant son café, l'engage à s'arrêter.

« Vous me paraissez bien fatiguée,

mon enfant, lui dit-il, en lui prenant la main. — Cela est vrai, monsieur!... — Eh bien, entrez vous reposer chez moi quelques instans, je suis l'ancien Tabellion de ce village, vous me devez la préférence sur lés habitans. »

Georgette ne répond pas, le titre de Tabellion a rappelé à sa mémoire tant de souvenirs!... le vieillard prend son silence pour un acquiescement à ses offres, il la fait entrer chez lui.... et, remarquant la tristesse de notre héroïne, en devient plus empressé à lui être utile.

« Vous allez déjeuner avec moi, mon enfant; allons, point de cérémonies, on ne refuse pas un homme de mon âge! »

Georgette sourit. Le vieillard appelle sa servante, et, pendant que la bonne femme prépare le déjeuner, il cause avec la voyageuse. Ses discours peignent la bonté de son cœur; une morale douce règne dans les conseils qu'il donne à Georgette : celle-ci, étonnée de ce qu'elle entend, éprouve un sentiment de respect jusqu'alors inconnu à son âme! mais la misère et le malheur changent bien les idées!

Un déjeuner simple, mais suffisant, est servi. Le vieillard fait placer Georgette près de lui, et, tout en déjeunant, lui adresse quelques questions : « Où allez-vous comme cela seule, mon enfant? — A Paris, Monsieur. — A Paris! vous allez sans doute retrouver

quelques parens, quelque ami? — Oui, Monsieur.... — Prenez garde, mon enfant, Paris est une ville bien dangereuse pour les jeunes filles!... tout y est séduisant, tout y respire le plaisir et la gaîté!... Mais ce sont ces apparences trompeuses qui égarent la raison! .. Prenez bien garde!... »

Georgette n'avait alors rien à craindre : Paris n'était plus dangereux pour son innocence. Néanmoins elle écouta avec attention les discours de son hôte, puis se leva et prit congé de lui. Le vieillard la reconduisit jusqu'au bas du village, en l'engageant à suivre ses conseils. Georgette le remercia, et s'éloigna, la tête remplie des discours salutaires qu'elle venait d'entendre;

mais en entrant dans Paris, d'autres idées vinrent occuper son esprit : il fallait retrouver Duchenu. Georgette, passant devant le logement qu'il habitait avant de la connaître, présuma qu'il pourrait bien y être retourné, puisqu'ils avaient vendu tous les meubles de celui qu'elle avait rue des Moulins ; elle se décida donc à monter au cinquième étage.

Arrivée devant la porte, elle entend du bruit dans la chambre de l'artiste. « Bon, dit-elle, je ne me suis pas trompé. » Elle frappe, Duchenu lui ouvre, et reste stupéfait en la voyant!

« Comment! c'est toi, Georgette. — Moi-même ; cela t'étonne! — Parbleu !

je te croyais à la Salpêtrière! Et que viens-tu faire ici? — Mais... je viens... revivre avec toi, en attendant que je puisse faire autre chose. — Vivre avec moi!... toi!... Tu me prends donc pour une ganache! — Pourquoi cela? — Ah! pourquoi!... tu as donc oublié, ma petite, la jolie scène que tu as jouée sur le théâtre où je t'ai fait débuter?.... et l'affront qui en est résulté pour moi!... et les avanies de mes camarades, et les sottises du public à mon égard!... Ah! si je t'avais tenue dans les premiers instans de ma colère, tu aurais passé un mauvais quart d'heure!... mais tiens, crois-moi, file! eh vite!... ou sans ça la fusée va partir!... — Ah! voilà la réception que tu me fais!... Et tu crois qu'après t'avoir nourri et logé pendant six

mois, je serai assez sotte pour m'en aller comme ça!... Mais je ne suis plus si enfant que je l'étais; je resterai, et malgré toi.—Ah! tu resteras!...—Oui; d'ailleurs il le faut bien, je suis sans argent et je n'ai pas dîné. — Comment! tu n'as pas d'argent et tu as assez peu de délicatesse pour te présenter chez moi!... Sors, va-t'en au diable!... Et ne fais pas la méchante, ou je te fais dégringoler l'escalier à grands coups de balai!... »

Georgette veut résister.... Duchenu se saisit du balai, et lui renouvelle l'ordre de sortir : elle n'était pas aussi courageuse qu'elle voulait le paraître : d'ailleurs, elle savait qu'avec Duchenu elle n'aurait pas la victoire. Il fallut donc

sortir ; mais, de colère, elle brise tout ce qui se trouve sous sa main. Duchenu, furieux, la pousse brutalement à la porte, lui fait descendre rapidement l'escalier, et s'éloigne en la laissant dans la rue.

Voilà donc Georgette sur le pavé. Maltraitée, méprisée par son dernier amant, par un homme qu'un an auparavant elle n'aurait pas daigné regarder. Ne sachant que faire, que devenir, elle marche au hasard, le cœur serré, rongé d'amertume et de regrets, forcée de dévorer en silence le dernier outrage qu'elle vient de recevoir, et dont elle ne peut se venger.

Livrée à ses réflexions, elle marche

long-temps sans savoir où elle va. Il est sept heures du soir. C'est le moment où les désœuvrés de la capitale vont étaler dans les promenades leur toilette, leur nonchalance et souvent leur ennui.

Déjà le rentier, qui passe son temps à chercher des plaisirs peu coûteux, s'est assis sur le banc de pierre d'où il examine chaque passant avec une mûre attention. Ici, c'est la mercière de la rue Saint-Denis, qui, pendant que son cher époux est occupé au comptoir, va faire son tour de promenade avec le commis-marchand de la rue Quincampoix. Là, c'est l'épouse de ce gros parvenu; tout étonnée de sa richesse, elle vient faire voir tous les soirs au

beau monde son cachemire et ses diamans. Son gros mari lui donne le bras : il est fier d'avoir une femme mise à la mode, et celle-ci le querelle tout le long du chemin sur son gros ventre qui l'empêche d'avoir l'air fringant, et sur son nez rouge qui lui donne un air commun. Plus loin, la petite marchande de modes passe d'un air pressé, comme si elle allait à ses affaires; marchant avec vitesse et sans se retourner, mais ayant soin d'observer si on la suit, et de laisser tomber son gant ou son mouchoir, pour donner occasion au jeune homme officieux de lier la conversation. D'un autre côté, que regarde-t-on avec tant d'empressement? C'est un monsieur qui tient à la main une canne dans le trou de laquelle est passé son

mouchoir. La mise de l'individu répond à son ingénieuse invention, et la foule suit avec délice ce merveilleux dont le croquis sera le lendemain devant la boutique d'un marchand de caricatures.

Georgette, coudoyée par les passans, lève les yeux et s'aperçoit qu'elle est au milieu des Champs-Élysées. Fâchée de se trouver dans une promenade aussi fréquentée, sous un costume qui n'est rien moins qu'élégant, elle soupire en se rappelant le temps où son luxe et sa mise attiraient tous les regards. Honteuse d'elle-même, Georgette veut quitter des lieux qui renouvellent ses douleurs. Elle s'avance pour traverser la chaus-

sée... Un char brillant, traîné par des coursiers fougueux, va passer devant elle et la force à s'arrêter; la curiosité la porte à jeter les yeux sur les personnes qui occupent cette calèche : une femme en grande parure, et couverte de diamans, est étendue dans le fond de la voiture; près d'elle un homme, dont la mise n'est pas moins élégante, paraît empressé à lui plaire. Tous deux jettent à peine quelques regards dédaigneux sur la foule qui les examine. Mais, ô surprise! Georgette reconnaît ces deux personnages : cette femme si brillante, qui balance sa tête avec tant de grâce!... c'est Rose! Cet homme si élégant, placé auprès d'elle.... c'est Lafleur!.... Oui, ce sont eux!... Georgette n'a pu s'y méprendre!.....

Ne pouvant résister au désir de les revoir encore, et de leur parler à tous deux, Georgette court après la calèche qui les emporte, mais les chevaux vont comme le vent!... Elle ne pourra jamais les atteindre... lorsqu'un jeune homme à cheval vient du côté opposé, et passe près de la calèche qui s'arrête un moment; la conversation s'engage entre le nouveau venu et les ci-devant valets; ce retard permet à Georgette de rejoindre la voiture, elle s'approche de la portière.

« Je ne me trompe pas!... c'est vous, Rose; c'est vous, Lafleur... que je suis contente de vous rencontrer... — Que veut cette femme?... — Que dit cette femme?... Passez, passez, nous n'avons

rien à vous donner, s'écrie le monsieur élégant, d'un ton impératif. — Eh quoi! Lafleur, vous ne me reconnaissez pas!... Je suis Georgette, je suis Mme de Rosambeau... — Cette malheureuse est folle, dit à son tour la dame aux brillans; à qui en a-t-elle avec ses Roses et ses Lafleurs! ... — Comment, perfide, après m'avoir volé mes diamans, tu feins de ne pas me reconnaître!... — Chassez donc cette mendiante, Jasmin, » reprend avec fureur le merveilleux, qui, au mot voler, est devenu pâle et tremblant, tandis que la dame se pâme de colère au fond de la voiture.

Le laquais ordonne à Georgette de se retirer. Celle-ci, outrée de dépit et d'indignation, veut s'attacher à la por-

tière, en accablant d'injures nos deux élégans ; mais le monsieur que la scène n'amuse pas, et qui craint qu'elle n'ait des suites désagréables, y met bien vite un terme en ordonnant au cocher de fouetter les chevaux. Celui-ci obéit, la calèche part avec la rapidité de l'éclair, et Georgette, qui se tenait à la portière, est renversée par le choc et tombe sur le pavé.

Des passans s'approchent et l'aident à se relever : elle en est quitte pour plusieurs contusions, mais on l'engage à aller faire sa plainte. « Ces merveilleux-là ! .... v'là pourtant comme ça vous renverse le pauvre monde, s'écrie une vieille femme. » Georgette se dérobe à

la pitié publique, quoique souffrante de sa chute; elle s'efforce de prendre courage, et s'éloigne des Champs-Élysées.

CHAPITRE VIII.

Voilà où cela mène!

La nuit est venue, Georgette marche dans les rues de Paris, sans savoir où elle est, ni où elle ira.

Les réflexions, les regrets, les remords viennent en foule assaillir l'es-

prit de cette femme qui n'a pas voulu penser, sentir et réfléchir tant qu'elle a cru pouvoir braver l'adversité.

L'histoire de sa vie se retrace involontairement à sa mémoire; elle s'aperçoit que la coquetterie, l'amour du plaisir et l'inconduite l'ont entraînée dans la situation déplorable où elle se trouve; elle se souvient de son oncle, de Charles, de ses bienfaiteurs, ces bons fermiers qui ont tant fait pour elle!... Le malheur a cela de particulier, il donne beaucoup de mémoire; tandis que, souvent, la fortune la fait perdre.

Georgette se rappelle aussi qu'elle est mère; elle éprouve pour la première

fois le désir de revoir son enfant. Depuis long-temps, elle n'a pas envoyé d'argent aux villageois qui ont soin de son fils; ces paysans auront peut-être abandonné l'enfant!.... ou, plus sensibles que sa mère, ils élèvent sans intérêt le petit garçon délaissé par ses parens!

Telles sont les réflexions de Georgette, en marchant tristement dans cette ville, qui naguère l'a vue si brillante. Personne ne se douterait que cette femme, dont la mise et la figure annoncent la misère et la souffrance, est la même qui, un an auparavant, faisait retentir la capitale du bruit de ses folies.

Pressée par le besoin, le souvenir de

la ferme se présente à l'esprit de Georgette. (Elle ignorait le désastre arrivé à l'habitation ; Charles avait jugé inutile de l'en instruire.) Incertaine sur le parti qu'elle prendra, elle voudrait revoir Thérèse, se jeter à ses pieds, lui avouer toutes ses fautes, en implorer le pardon ; mais une fausse honte, un reste de vanité l'empêchent d'exécuter ce dessein louable ; elle ne veut pas se présenter dans l'état où elle est, devant une femme dont elle a fait le malheur. Thérèse croirait-elle à la sincérité de son repentir ? Qui trompe deux fois peut tromper mille !... Une première faute est souvent causée par l'inexpérience, mais une seconde prouve que le péché a des charmes pour nous.

Georgette rejette donc la pensée de

retourner près de Thérèse. Cependant, il faut prendre un parti!.... Assise sur une borne, Georgette lève les yeux, et regarde tristement autour d'elle; elle voit passer plusieurs de ces femmes perdues dont Paris abonde; l'une chante, l'autre danse; toutes se livrent à la gaîté la plus grossière, en agaçant les hommes qui passent près d'elles. L'idée de se mêler à ces viles créatures s'offre à l'esprit abattu de Georgette, elle ne voit plus d'autres moyens pour ne pas expirer de besoin. « Il est trop tard, dit-elle, pour revenir à la vertu; le repentir est inutile, étouffons ces premiers remords, et cédons à ma destinée!... »

Malgré sa résolution d'étouffer tout

sentiment d'honneur, et de se lancer dans la carrière de l'opprobre et du vice, Georgette sent son cœur battre, ses jambes chancellent, elle peut à peine se soutenir; mais elle se persuade que ce tremblement est produit par le besoin, et non par un reste de pudeur : elle cherche à se fortifier dans sa résolution.

Cependant, immobile au coin de la rue, elle n'ose accoster les hommes qui passent devant elle. L'horloge d'une église voisine sonne onze heures. Bientôt les rues seront désertes, et il faudra périr de besoin sur une pierre!... Un jeune homme détourne au coin de la rue où est Georgette; elle s'arme de courage et l'arrête, l'inconnu la repousse

et va s'éloigner... « Par pitié!... » s'écrie l'infortunée. Au son de sa voix, le jeune homme s'arrête et la regarde avec attention; un réverbère placé à peu de distance éclaire ses traits, Georgette l'examine à son tour : « Charles! » s'écrie-t-elle, et perdant connaissance elle tombe sur le banc de pierre.

« Georgette!... Georgette parmi ces... ah! malheureuse, » dit Charles (car c'était lui-même). Puis, cédant à la pitié, il tire sa bourse, la met sur les genoux de Georgette, et s'éloigne à grands pas d'une femme dont la vue déchire son cœur.

CHAPITRE IX.

Éclaircissemens nécessaires.

Nous avions depuis quelque temps oublié Charles et les habitans du château de Merville, mais le lecteur a sans doute deviné qu'un court séjour dans sa famille devait suffire pour faire naître

dans le cœur de Charles ce sentiment doux et tendre que la charmante Alexandrine savait si bien inspirer.

Charles éprouvait, pour sa nouvelle amie, un amour moins violent peut-être que celui qu'il avait ressenti pour Georgette; mais il goûtait près d'Alexandrine un bonheur pur, des jouissances plus douces, et ce sentiment devait avoir plus de durée que l'autre, car les feux les plus violens sont souvent ceux qui s'éteignent le plus vite.

Alexandrine partageait les sentimens qu'elle faisait naître. Innocente, naïve, ne connaissant point l'art de cacher ce qui se passait dans son cœur, elle ne

craignait pas d'avouer à son amant qu'elle le payait de retour.

Déjà Charles avait pressé sa mère de l'unir à son amie; mais madame de Merville craignait que son fils, trop prompt à s'enflammer, n'éprouvât pour Alexandrine qu'une passion passagère. Pour s'assurer des sentimens de Charles, elle voulut attendre quelques mois avant de demander pour lui la main de la jeune amie.

Le terme qu'elle avait fixé touchait à sa fin, lorsqu'un accident imprévu retarda encore le bonheur des deux amans : M. de Saint-Ursain tomba dangereusement malade, et Alexandrine, tout entière aux devoirs que lui impo-

sait la piété filiale, fut forcée d'oublier pour quelque temps ses espérances de bonheur.

Tout en maudissant un événement qui retardait son union et pouvait avoir des suites funestes, Charles admirait les vertus de son amie; témoin des soins assidus qu'elle prodiguait à son père, combien elle lui semblait intéressante, lorsqu'assise au chevet du lit de l'auteur de ses jours, attentive à tous ses mouvemens, épiant ses désirs, souriant lorsqu'il allait mieux, elle laissait connaître toute la bonté de son âme et toutes les qualités de son cœur. Si, dans ces instans, le souvenir de Georgette se présentait à l'esprit de Charles, il se la rappelait affichant à l'Opéra son luxe

et sa coquetterie, et reportant ses regards sur le tableau qu'il a devant les yeux : « Ah ! disait-il, quelle différence entre ces deux femmes également jeunes et jolies!... entre Alexandrine soignant son père et Georgette donnant un rendez-vous!... »

Grâce aux soins de sa fille, M. de Saint-Ursain recouvra la santé et nos amans le bonheur.

Après sa convalescence, il fut le premier à rappeler à madame de Merville que leurs enfans devaient être récompensés de leurs tendres soins. La mère de Charles n'avait plus de raisons à opposer, M. de Merville approuvait tout ce qu'on faisait, le mariage des jeunes

gens fut arrêté; mais comme un futur époux doit faire divers présens à sa prétendue, et que l'on ne pouvait trouver qu'à Paris ce que l'on voulait offrir à la jeune mariée, madame de Merville exigea que son fils s'y rendît, afin de faire lui-même les emplettes nécessaires.

En envoyant son fils à Paris, madame de Merville avait son but : craignant encore que l'image de Georgette ne fût pas entièrement effacée du cœur de Charles, et que devenu l'époux d'Alexandrine, il ne rendît pas sa femme aussi heureuse qu'elle méritait de l'être, elle voulait soumettre son fils à une dernière épreuve. « S'il n'aime plus Georgette, se dit-elle, le séjour de Paris ne

sera pas dangereux pour lui, il n'y restera que le temps nécessaire pour terminer ses affaires; s'il l'aime encore, et que sa vue lui fasse oublier l'épouse charmante qu'on lui destine, jamais il ne recevra la main d'une femme qu'il serait indigne de posséder. »

Charles partit pour Paris, mais non plus le cœur palpitant du désir d'y retrouver une femme adorée; oh! il était guéri, bien guéri!... et Georgette n'était plus rien pour lui.

Ce fut le premier soir de son arrivée à Paris que le hasard qui semblait toujours vouloir réunir Charles et Georgette, les fit se rencontrer dans la rue.

Le jeune homme s'enfuit après avoir donné sa bourse à Georgette. La situation dans laquelle il venait de la trouver l'affecta vivement, et s'il se fût aperçu, en la laissant sur le banc de pierre, qu'elle avait perdu connaissance, sans doute il ne l'aurait point quittée si brusquement. Mais il attribua l'état d'insensibilité où elle était, à la honte d'avoir été vue daus une situation aussi vile par l'homme qu'elle avait jadis trahi et dédaigné. Repoussant le souvenir d'une femme qu'il rougissait d'avoir aimée, Charles écarta toute idée qui eût pu la lui rappeler, et n'en mit que plus de zèle à hâter son départ de Paris.

Ayant achevé ses emplettes et terminé les commissions dont on l'avait char-

gé, Charles reprit avec joie le chemin du château de Merville, où l'attendaient l'hymen et l'amour.

CHAPITRE X.

Il vaut mieux tard que jamais.

Lorsque Georgette reprit connaissance, le silence le plus profond régnait dans les rues désertes; les réverbères ne jetaient plus qu'une flamme vacillante, tout semblait éprouver l'influence du sommeil.

Notre héroïne, étonnée de se trouver sur un banc de pierre au milieu de la nuit, cherche à rassembler ses idées; avec la mémoire, elle retrouve ses douleurs; la rencontre de Charles est ce qui l'afflige le plus, cependant elle tourne la tête, et cherche à le voir encore.

« Je suis seule!... s'écrie-t-elle, seule au monde!... abandonnée de tous ceux qui m'ont connue!... Charles aussi me fuit!... ah! malheureuse! je l'ai bien mérité! dans quelle situation il m'a trouvée!... combien il doit rougir de m'avoir aimée! »

L'horloge d'une église voisine sonne deux heures. Le son lugubre de la cloche, la pâle lumière des réverbères, le

calme de la nuit, tout augmente l'horreur de la situation de Georgette; son imagination n'enfante que des rêveries effrayantes, sa tête, pleine des idées les plus sombres, est exaltée par les souffrances et le désespoir.

« C'en est fait, dit-elle, cette heure est la dernière qui doit sonner pour moi. Mettons un terme à mon existence, la mort est préférable à l'infamie!...»

Elle lève les yeux au ciel dont elle semble implorer la miséricorde, ses regards tombent ensuite sur une des lampes de nuit qui s'éteignait : elle songe qu'on pourra ranimer cette flamme languissante, mais le feu créateur qui fait mouvoir la triste Georgette, une

fois éteint, rien ne pourra le rallumer!....

Elle se lève dans l'intention d'aller exécuter son sinistre projet......Au mouvement qu'elle fait, elle sent rouler à ses pieds quelque chose qu'elle n'avait pas senti sur ses genoux; elle se baisse et ramasse cet objet... ô surprise! c'est une bourse, une bourse assez pesante... Elle devine aisément d'où lui vient ce secours inattendu : Charles seul est capable d'une telle action. Quel autre en effet aurait donné une somme qui paraît considérable?..... Georgette rend grâce à la Providence; son cœur se dilate, elle respire plus librement, et le dessein qu'elle avait conçu est déjà oublié! Pauvres humains! il faut si peu

de chose pour vous rendre à l'espérance!

« Je puis encore exister, se dit Georgette; cette somme suffira à mes besoins les plus pressans, ensuite je travaillerai, j'irai trouver la bonne Thérèse, et j'abjurerai pour jamais mes erreurs. »

Georgette s'affermit dans la résolution de changer de conduite, et attend le jour sur le banc où elle est assise. Dès que les premiers rayons du jour paraissent, elle ouvre la bourse et compte son trésor : elle possède dix louis et quelque monnaie. Jadis une pareille somme ne lui eût pas suffi pour satisfaire une de ses fantaisies,

maintenant elle lui paraît énorme!... elle la compte à plusieurs reprises, contemple cet argent avec délices, et voit dans ses dix louis la fin de ses tourmens et le commencement d'un avenir heureux.

Georgette attend avec impatience le moment où elle pourra satisfaire son appétit. Depuis long-temps le laboureur matinal est livré à ses travaux, mais le citadin paresseux s'abandonne encore au sommeil. Enfin un boulanger ouvre sa boutique, Georgette court acheter de quoi apaiser sa faim. Ce premier besoin satisfait, elle se met en marche, dans l'intention de chercher une petite chambre pour se loger.

Georgette, se trouvant par hasard rue des Moulins, est obligée de passer devant la maison où elle a demeuré en dernier lieu. Ne se souciant pas d'être vue par ceux qui ont été témoins de son inconduite, Georgette veut passer sans s'arrêter, lorsqu'une femme, occupée à balayer devant la porte, l'appelle à plusieurs reprises : Georgette se retourne et reconnaît la portière de la maison.

« Ah! pardine, madame, c'est ben heureux que je vous rencontre!... — Que me voulez-vous? — Je craignais de ne jamais vous retrouver!..... — Pourquoi cela?—C'Paris est si grand!... on peut ben s'y chercher long-temps sans s'y revoir!... — Mais enfin...., —

Dam', c'est que ça commençait à nous être à charge, oui dà!... — A charge... quoi? — Je n' sommes pas riches, et un enfant de plus, voyez-vous, quand on en a déjà cinq! — Un enfant!.. — C' pauvre petit, je n' pouvais cependant pas le mettre dans la rue!..... Dam', il est déjà si gentil, si drôle... je l'aimons comme s'il était à nous... — Au nom du ciel!... expliquez-vous... quel est cet enfant dont vous parlez! — Eh pardi! c'est le vôtre! — Le mien... il se pourrait! mon fils... Où est-il? — Cheux nous, v'là ce que je me tue de vous dire depuis deux heures. »

Georgette n'en entend pas davantage, elle court ou plutôt elle vole vers la demeure du portier. Le désir de voir

son fils fait, pour la première fois, battre son cœur; mais ce désir est déjà violent comme toutes les premières passions dans le cœur d'une femme. Elle entre dans la cour de la maison: un petit garçon de trois à quatre ans joue devant l'escalier, Georgette court à lui, le regarde, le prend dans ses bras, le couvre de baisers. « C'est mon fils! » s'écrie-t-elle. Elle ne s'est point trompée, la nature a repris ses droits.

« Tiens! c'est surprenant comme vous l'avez reconnu tout de suite, dit la portière à Georgette. » L'enfant, étonné, se laissait embrasser par sa mère, et ses petites mains lui rendaient ses caresses. « C'est ta maman, Paul, lui dit la portière; allons, mon garçon,

embrasse-la donc!... C'pauvre petit, il ne sait pas ce que tout cela veut dire!... Dam', à son âge! Il m'appelait sa mère aussi, moi, et au fait, sans nous, je ne sais pas trop ce qu'il serait devenu!... »

Georgette rougit et se hâte de demander à la portière comment son fils se trouve chez elle.

« C'est tout simple, répond celle-ci; la paysanne qui avait votre enfant, ennuyée de ce que vous ne lui envoyiez plus d'argent et ne voulant pas garder ce marmot pour rien, a pris le parti de venir vous l'amener à Paris. Elle est arrivée ici le lendemain du jour où vous en êtes partie. Comme je ne pouvais pas lui dire où vous étiez, puisque

je n'en savais rien, elle s'est décidée à retourner chez elle, en me laissant l'enfant, dont je me flatte que j'ai eu ben soin!... car j'aime les enfans, moi!... »

Georgette mit fin au bavardage de la portière en lui glissant un louis dans la main; puis, la remerciant de nouveau, elle prit l'enfant par la main et sortit de la maison qu'elle avait jadis habitée.

Georgette était surprise elle-même du sentiment nouveau qu'elle éprouvait: tout entière au plaisir de contempler son fils, elle oubliait, en le regardant, ses chagrins, ses fautes et sa situation. Elle se reprochait de s'être privée

si long-temps des jouissances de l'amour maternel. Revenue des vains plaisirs de la coquetterie, son âme s'épurait en s'abandonnant aux doux sentimens que la vue de son fils lui faisait connaître.

Le petit Paul marchait en silence près de sa mère. Cet enfant, intéressant par la grâce de sa figure et la douceur de son caractère, n'avait pas les manières grossières que les enfans rapportent souvent d'un trop long séjour à la campagne. Georgette, fière de son fils, s'arrêtait souvent pour le considérer. « Où allons-nous donc, madame? lui dit enfin l'enfant. — Je ne suis point madame, mon ami, je suis ta maman.— J'en ai déjà eu deux mamans!—Celles-là ne l'étaient pas réellement; mais moi, je

suis ta seule maman. M'aimeras-tu bien, Paul? — Si vous n'êtes pas méchante, si vous me donnez à manger et si vous ne me battez pas comme mon autre maman des champs!... — Quoi? elle te battait, pauvre enfant! — Oui, parce que j'avais faim; elle disait qu'elle n'était plus payée pour me nourrir. Moi, je voulais toujours manger, voilà pourquoi elle me tapait. — Cher petit!....... et c'est moi qui en suis cause... et j'ai pu t'abandonner si long-temps!..... Ah! je méritais bien tous les maux que j'ai soufferts depuis!.... »

Georgette trouva enfin, dans un quartier solitaire, une petite chambre qu'elle pouvait habiter sur-le-champ, moyennant vingt francs par mois,

parce que la chambre était garnie de ce qu'il était indispensable d'avoir. Notre héroïne s'établit avec son fils dans ce réduit obscur, et, seule avec son enfant, dans un quartier retiré, ne voyant personne, ne sortant que pour aller chercher les choses nécessaires à leur subsistance, Georgette n'éprouve pas un moment d'ennui, elle ne sent plus au fond de l'âme ce vide qui la suivait au milieu des fêtes et des plaisirs. Maintenant son fils lui suffit : cherchant sans cesse à l'amuser, l'embrassant, le contemplant lorsqu'il sommeille, elle ne vit, ne respire que pour lui ; l'amour maternel lui tient lieu de tous les biens.

Mais la somme que possédait Geor-

gette ne pouvait la conduire loin. Il avait fallu acheter un habillement pour son fils et quelques hardes pour elle. En comptant un soir ce qui lui restait, elle s'aperçut que bientôt elle n'aurait plus de quoi subsister. « Il faut travailler, se dit-elle, il faut chercher de l'ouvrage. Ah! la peine ne me semblera rien lorsque je songerai à mon fils. »

Elle se couche en se promettant de mettre dès le lendemain son projet à exécution et se reprochant de n'y avoir pas songé plus tôt. L'espoir d'être, par son travail, le soutien de son enfant lui fait trouver des charmes à ce que jadis elle n'envisageait qu'avec effroi.

Dès que le jour est venu, Georgette

descend et s'informe dans la maison à qui elle pourra demander de l'ouvrage; mais les uns ont leurs ouvrières d'habitude, les autres ne donnent rien à faire pour le moment ou disent qu'ils penseront à elle; tous, en général, la reçoivent fort mal, et lui parlent avec ce ton qui repousse l'indigence et humilie le malheur. Georgette rentre tristement chez elle, étonnée des difficultés que l'on rencontre à Paris pour se rendre utile aux autres; son cœur se serre, ses yeux se remplissent de larmes, mais son fils l'attend au retour, il sourit en la voyant, il lui tend les bras, il court au-devant d'elle, et elle oublie ses peines en le pressant contre son cœur.

Le lendemain, mêmes démarches,

mêmes refus, mêmes humiliations. Georgette revient plus triste auprès de son fils. Les jours s'écoulent, son argent tire à sa fin, et pas d'ouvrage, pas de ressource pour nourrir son enfant!... Malheureuse mère! ce bien qui faisait tout ton bonheur et dans lequel tu avais mis tes plus chères espérances, ce fils adoré qui t'a fait connaître le plus doux des sentimens tu ne le considères plus qu'en tremblant; tu crains que bientôt le besoin ne te prive de ce pauvre enfant, tu détournes la tête pour ne pas voir ses traits chéris, tu lui caches tes larmes, et ce n'est plus qu'avec douleur que tu reçois ses caresses!

Une nuit qu'assise auprès du lit de

son fils, Georgette, qui ne goûtait plus un instant de repos, implorait le ciel pour qu'il daignât prendre pitié de son repentir et de ses tourmens, le souvenir de Thérèse se présenta à son esprit; elle s'étonne de n'avoir pas songé plus tôt à la bonne fermière, qui seule peut prendre pitié de sa situation.

Georgette se décide à s'aller jeter aux genoux de la bonne villageoise. La crainte, l'amour-propre, la honte disparaissent : il s'agit de sauver son fils. « Si elle me repousse, se dit Georgette, si, se rappelant les chagrins que je lui ai causés, elle me défend l'entrée de sa demeure, du moins elle prendra pitié de mon cher Paul, elle ne confondra pas l'innocent et le coupable,

et ne le rendra pas victime de mon inconduite. Tranquille sur le sort de mon fils, je pourrai mourir alors!... je saurai que je laisse sur la terre quelqu'un qui veille sur le sort de mon enfant. »

Georgette fait aussitôt les préparatifs de son voyage; ces apprêts ne sont pas longs : quelques vêtemens à elle et à son fils, voilà tout ce qu'elle possède. Il lui reste en argent à peine de quoi vivre un jour, et il faut aller à pied!... « N'importe, dit notre héroïne, j'aurai du courage, je porterai mon fils lorsqu'il sera fatigué. Bondy n'est pas loin de Paris, une demi-journée nous suffira pour y arriver, et je trouverai au terme du voyage la consolation des souffrances que j'aurai endurées. »

Dès que son fils est éveillé, elle s'habille à la hâte. Le petit Paul, étonné, demande à sa mère ce qu'ils vont faire. « Nous allons, lui dit-elle, dans une campagne où nous serons plus heureux, plus gais qu'ici, je l'espère. Là, tu pourras courir, jouer dans les champs... — Ah! tant mieux; et toi, tu joueras aussi, n'est-ce pas? — Oui, mon ami. — Nous ne serons donc plus enfermés toute la journée dans une vilaine chambre? — Non, mon cher Paul. — Et tu ne pleureras plus en me regardant? — Cher enfant!... non!... non!... je ne pleurerai plus!... je serai tranquille sur ton sort!... »

Le petit Paul est bien content d'aller à la campagne; il rit, court, saute,

fait mille folies. Georgette, ranimée par la joie de son fils, se livre à l'espérance L'idée d'une existence tranquille à la campagne charme son imagination fatiguée de plaisirs et de chagrins. Ce séjour qui jadis lui semblait triste et monotone, cette ferme qu'elle a fuie deux fois lui semble maintenant un port assuré contre les orages de la vie. Pauvre Georgette! tu ignores que cet asile désiré n'existe plus.

On se met en route : Georgette s'éloigne avec plaisir de cette ville théâtre de ses erreurs et dans laquelle elle espère ne revenir jamais.

CHAPITRE XI.

L'ingratitude punie.

Nos voyageurs sont en route; Georgette porte d'une main le léger paquet qui compose toute leur fortune; elle donne l'autre au petit Paul, qui chante et gambade tout le long du chemin; sa

mère sourit en le regardant; l'espérance et le courage sont leurs seuls compagnons de route!..... La pauvre Georgette est bien changée depuis quelque temps.... Pâle, maigre, les yeux caves et éteints, les lèvres décolorées, elle paraît dix ans de plus qu'elle n'a : mais les larmes vieillissent si vite!

Georgette et son fils se reposent de temps à autre au pied d'un arbre ou devant quelque habitation; ils ne sont pas habitués à marcher autant. Cependant il est urgent d'arriver le soir même à la ferme; sans cela, que deviendront-ils, où passeront-ils la nuit?....

Georgette rappelle son courage, elle prend son fils dans ses bras, car l'enfant

n'a plus la force de marcher, et, chargée de ce précieux fardeau, s'avance vers le but où tendent ses désirs.

La nuit commence à couvrir la campagne de ses ombres, et ils ne sont pas encore à Bondy. Georgette, épuisée, se sent défaillir; elle s'appuie contre un arbre, et demande au ciel la force d'aller plus loin. Le petit Paul, qui voit sa maman bien triste, ne chante plus et ne dit rien.

Un paysan passe près d'eux, la pioche et la bêche sur l'épaule; il regagne gaiement sa chaumière. Georgette l'appelle.

« Brave homme! sommes-nous en-

core bien loin de Bondy? — Non, mon enfant, à une demi-lieue tout au plus. — Une demi-lieue!... aurai-je la force d'y arriver!... — Que faites-vous donc là?... — Je me repose, vous le voyez! — Vous m'avez l'air ben fatiguée?.... — Oh! oui!... — Et vous allez à Bondy? — Si mes forces me le permettent!.... — Eh ben, nous ferons route ensemble; je vais de ce côté-là... Et cet enfant? — C'est mon fils. — Il est gentil... j'vas le porter... et vous, prenez mon autre bras et appuyez-vous dessus. Oh! je suis solide, allez!... — Vous êtes trop bon... mais je crains... — Allons, pas de cérémonies... et en route! »

Georgette accepte avec plaisir le bras du bon villageois. Grâce à leur compa-

gnon de voyage, Georgette et son fils arrivent à Bondy; mais il faisait nuit depuis long-temps, et la ferme était encore éloignée.

« Est-ce ici que vous restez? demande le paysan à Georgette. — Non, pas précisément; je vais plus loin... mais.... — Tenez, il se fait tard; si vous n'êtes pas ben pressée d'arriver, venez avec vot' fils passer la nuit dans ma chaumière; vous serez reçue par de bonnes gens, et demain vous vous remettrez en route dès qu'il vous plaira. — J'accepte votre offre avec reconnaissance, car je sens que je ne pourrais aller plus loin. —Allons, morbleu, v'là qui est parler; ma chaumière est ici près, nous y serons bientôt. »

On se remet en marche et l'on arrive à la demeure de maître Pierre. Une bonne villageoise et six enfans rangés autour d'une table attendaient avec impatience le retour du père de famille.

A son arrivée chacun court à lui, l'embrasse; tous ses enfans, dont l'aînée est une jolie fille de quinze ans, lui prodiguent les plus tendres caresses, tandis que sa femme lui avance son grand fauteuil. On ne voit pas encore, on ne remarque point Georgette; là les lois de la nature passent avant tout; le premier hommage est pour celui que l'on aime et non pour un étranger.

Maître Pierre fait lui-même avancer Georgette et son fils; il les présente à

sa famille comme de pauvres voyageurs qu'il faut traiter le mieux que l'on pourra.

Tous les habitans de la chaumière s'empressent alors autour de Georgette et de son enfant ; la jolie Louise (c'est le nom de la jeune fille de quinze ans) prend le petit Paul dans ses bras, tandis que la femme de Pierre fait reposer sa mère et que les autres enfans préparent le souper.

« Qu'ils sont heureux! dit tout bas Georgette en considérant le tableau qu'elle a devant les yeux. Ah ! puissent leurs enfans ne jamais s'éloigner de cette demeure paisible! »

« Vous le voyez, dit Pierre; j' vous avais dit que vous seriez ben reçue; c'est d'ailleurs un devoir. Les malheureux sont toujours accueillis chez moi; il n'y a que les méchans et les ingrats que je repousse: ah! pour ceux-là, ils pourraient bien passer la nuit à ma porte! »

Au nom d'ingrats, Georgette pâlit; elle sent que personne plus qu'elle ne mérite ce nom; elle se trouble... mais les villageois l'engagent à se mettre à table; elle éloigne de tristes pensées, et prend place avec son fils à la table de maître Pierre.

On soupe gaiement. Georgette admire l'attention que les enfans de Pierre ont pour leurs parens : ils cherchent à lire

dans les yeux de leur père, ils préviennent ses moindres désirs, et, dans l'accomplissement de ces devoirs, ils trouvent leur plus doux plaisir.

Quand l'appétit s'apaise, on cause davantage; maître Pierre aime à parler; Georgette lui demande s'il habite depuis long-temps les environs de Bondy.

« Pardine! j'sommes né dans c'te chaumière et j'espérons ben y mourir. — Vous connaissez alors tous les habitans des environs? — Certainement: pourquoi? — Vous pouvez me donner des nouvelles de ceux qui habitaient une ferme dans la vallée!... — Oh! c'est la ferme de ce pauvre Jean, que

vous voulez dire... (Pierre laisse échapper un gros soupir.)—La ferme de Jean, c'est cela même!....... — Ignorez-vous qu'il est mort?... —Non... je le sais..... mais... —Mais vous ne savez pas sans doute quelle fut la cause de sa mort...... et tous les malheurs qui ont suivi cet affreux événement?... ah! c'est une histoire terrible et que je connaissons trop bien!... car ce pauvre Jean était mon ami, c'est-à-dire que je le voyais queuquefois aux champs. Écoutez-moi, j' vais vous conter cela; mes enfans connaissent ces événemens, mais ils ne sauraient trop les entendre raconter; car c'est une leçon pour eux, surtout pour mes filles!... Morguienne! si jamais elles se conduisaient comme c'te... mais écoutez, écoutez. »

Georgette frémit, elle se trouble, elle prévoit qu'elle va entendre le récit du mal qu'elle a fait à ses bienfaiteurs : en effet, Pierre lui raconte l'adoption de la petite fille, la manière dont elle fut élevée à la ferme de Jean, le dédain dont mademoiselle Georgette payait ses bienfaiteurs, et sa fierté déplacée avec les villageois.

Maître Pierre n'oublie rien : il connaît les amours de Charles, auquel il aime à rendre justice, car on voyait bien que Charles n'était pas un séducteur, mais il n'épargnait pas, en revanche, le jeune marquis, premier auteur des fautes de Georgette. Le bon paysan pleure en racontant la mort de Jean, suite de sa tendresse pour une ingrate :

tous les habitans de la chaumière sont émus; Georgette, pâle, immobile, les yeux fixés vers la terre, cherche à contenir, à dissimuler les tourmens de son âme.

Pierre reprend son récit; mais lorsqu'il vient à la seconde fuite de Georgette et à l'incendie de la ferme, notre héroïne l'interrompt, ne pouvant croire ce qu'elle entend.

« Quoi! s'écrie Georgette, Lafleur avait osé.... — Oui, il avait allumé la flamme qui embrasa la demeure de la veuve de Jean; l'incendie fit en peu de temps des progrès rapides!... Au milieu de la nuit, on n'avait aucun secours!.... Tout fut brûlé.. et Thérèse réduite à

la mendicité par celle qu'elle avait comblée de bienfaits.

— Grand Dieu! dit Georgette avec véhémence, c'est moi qui suis cause.... — Vous! s'écrie Pierre en la regardant avec effroi. — Qu'est devenue Thérèse? demande Georgette, qui, dans son désespoir, ne fait pas attention à l'inquiétude qui se manifeste sur le visage de Pierre, qu'est-elle devenue? Au nom du ciel, répondez-moi!... — Elle n'est plus!... après avoir vécu quelque temps dans la douleur et les regrets, elle est morte victime de l'ingratitude et de l'inconduite de celle qu'elle avait adoptée! — Malheureuse!.... s'écrie Georgette, et elle tombe évanouie au milieu des villageois.

La femme et les enfans de Pierre s'empressent de lui prodiguer des secours; le petit Paul pleure et appelle à grands cris sa mère; Pierre, seul, est insensible à ce tableau; son front est devenu sévère, ses yeux inquiets examinent Georgette, il a l'air de chercher à se rappeler ses traits, et plus il la regarde plus son maintien devient grave, plus il montre d'indifférence pour les souffrances de Georgette. Il éloigne ses enfans d'auprès d'elle, il semble craindre qu'ils ne respirent le même air que cette infortunée.

Enfin Georgette reprend ses sens, elle ouvre les yeux et regarde avec crainte autour d'elle.... « Qui êtes-vous? lui demande Pierre avec sévérité en se met-

tant entre elle et ses enfans; qui êtes-vous? répondez. »

Georgette tremble, le ton de Pierre la glace d'effroi. « Je suis, dit-elle à demi-voix, une infortunée qui a payé bien cher ses égaremens... je suis cette Georgette dont vous venez de raconter les fautes....

— Malheureuse, s'écrie Pierre, tandis que sa famille regarde Georgette avec douleur, vous êtes cette fille ingrate !... vous avez donné la mort à vos bienfaiteurs !... Sortez à l'instant de chez moi! je n' voulons pas dans ma chaumière d'une femme qui nous porterait malheur!.... Tous les pères de famille de ce canton ont défendu à leurs

enfans de vous approcher, et les miens se corrompraient auprès de vous!.... Sortez, vous dis-je!.... — Par pitié.... s'écrie Georgette en tombant à genoux. — De la pitié pour des ingrats, jamais! — Ne me renvoyez pas au milieu de la nuit.... Cet enfant doit-il souffrir des fautes de sa mère? — Votre fils est l'enfant du crime et de l'inconduite, je n'en veux pas dans ma maison. Encore une fois, sortez, ou je ne réponds pas d'être le maître de l'indignation que votre vue me cause.»

Georgette embrasse les genoux de Pierre, les baigne de larmes, lui présente son fils : la famille du laboureur, attendrie par le spectacle de la douleur de Georgette, cherche à fléchir le cour-

roux de maître Pierre; mais en vain on le sollicite, la présence de Georgette l'irrite, et l'infortunée, forcée de fuir sa colère, est chassée de la chaumière avec son fils au milieu de la nuit.

Georgette est allée tomber au pied d'un arbre, à peu de distance de la chaumière. Un torrent de larmes s'échappe de ses yeux, son âme est brisée par la douleur. Son fils, inquiet de son chagrin, dont une heureuse ignorance lui empêche de connaître la cause, le petit Paul l'entoure de ses bras, baise ses joues inondées de pleurs et cherche à calmer ses peines.

« Ah! mon fils! s'écrie Georgette, sans toi j'aurais depuis long-temps cessé

de vivre, mais pour toi je dois avoir la force de tout supporter. »

Elle prend l'enfant sur ses genoux, cherche à le garantir de la fraîcheur de la nuit (car on n'était qu'au printemps); elle se dépouille d'une partie de ses vêtemens; un frisson violent fait trembler ses membres, mais son fils ne sent point de froid, et elle prend courage.

Depuis une demi-heure les infortunés étaient assis dans la campagne, le petit Paul dormait sur les genoux de sa mère, et celle-ci veillait pour son fils: tout à coup elle entend des pas qui approchent... elle lève la tête... C'est une femme... c'est Louise, la fille aînée de Pierre.

« Pauvre femme, dit la jeune fille, je veux tâcher de vous être utile. Mon père est bien sévère!... Aussi c'est en cachette que je suis venue. Tout le monde dort; mais moi, je ne pouvais pas m'endormir en songeant que vous étiez au milieu des champs avec votre fils!... Je me suis levée tout doucement, j'ai pris la clef d'un petit hangard où nous mettons de la paille et du bois; venez-y; là, du moins, vous serez à l'abri du froid, et vous pourrez dormir tranquillement. — Chère enfant!... cela ne vous expose-t-il pas?... Si votre père savait ..... — Non, non, il ne peut le savoir, pourvu que vous partiez demain au point du jour. »

Georgette suit la jeune fille en por-

tant son fils dans ses bras. On arrive au hangar; Louise fait entrer notre héroïne, qui promet de partir dès le point du jour, et la jeune paysanne s'éloigne, contente d'avoir fait une bonne action.

Georgette, couchée sur la paille près de son fils, cherche en vain à goûter un peu de repos. L'inquiétude de leur sort à venir, le dénuement où ils se trouvent, la manière dont Pierre l'a traitée, tout se réunit pour agiter ses sens, et l'empêche de céder à la fatigue. Le dernier espoir qui lui restait est évanoui : Thérèse n'est plus !....

Georgette passe la nuit, tourmentée par ses réflexions et ses remords. Dès

que le jour paraît, fidèle à la promesse qu'elle a faite à la jeune paysanne, elle éveille son fils pour partir. Le petit Paul demande à manger à sa mère, celle-ci détourne la tête pour cacher ses pleurs. « Viens, lui dit-elle, viens, mon ami ; bientôt, j'espère, je pourrai... »

Elle n'a pas la force d'achever, et l'enfant, qui lève ses regards sur elle, sent sa faim se passer en voyant des larmes dans les yeux de sa mère.

Georgette prend la main de son fils et sort du hangar sans savoir où elle veut aller. La vue de la chaumière de Pierre lui rappelle la scène de la veille ; elle entraîne son fils loin de cette habitation ; mais le petit Paul, qui se sou-

vient d'y avoir soupé, arrête sa mère et lui montre la demeure des villageois : « Maman, pourquoi n'entrons-nous pas là ?...—Ah! mon fils, nous ne le pouvons pas... on nous en a chassés ! — Chassés ! et qu'avions-nous donc fait pour cela ? — Tu n'as rien fait, mon ami ; mais ta mère !... — Tu es pourtant bonne, toi; ce sont des méchans de nous avoir chassés. Mais tiens, allons dans cette autre maison là-bas... on nous recevra là... — Non, mon ami, toutes les portes me sont fermées... je ne serai reçue nulle part... La honte, l'abandon, voilà quel est désormais le partage de ta malheureuse mère !...—Oh, les méchans!... Eh bien, quand je serai grand, je reviendrai ici et je battrai tous ceux qui ont chassé maman. »

Georgette emmène son fils loin des chaumières; ils dirigent leurs pas vers la vallée qu'ils aperçoivent dans l'éloignement. Bientôt notre héroïne reconnaît le paysage, le lieu où s'élevait la ferme de Jean; chaque pas dans la vallée lui rappelle une époque de sa vie; elle regrette ce temps heureux de l'enfance, qui fuit si rapidement pour ne plus revenir.

Georgette s'arrête à chaque arbre, à chaque bosquet : c'est là qu'elle faisait courir la vieille Ursule... c'est ici qu'elle jouait avec César; c'est de ce côté que Charles la rencontra pour la première fois; plus loin il lui jura de l'adorer toujours.

Georgette cherche des yeux la ferme... mais en vain! le soc du laboureur a passé sur cette terre où s'élevait l'habitation de Jean; cependant elle reconnaît l'endroit où elle était bâtie; quelques pierres sont encore entassées près de là, mais bientôt il ne restera plus rien de ces ruines, et l'œil, en admirant ces champs nourriciers, ne découvrira plus aucun vestige d'habitation.

Georgette s'éloigne à regret, elle dirige ses pas vers un bouquet de bois où doit reposer son bienfaiteur. Ne pouvant plus lui exprimer son repentir, elle veut du moins rendre un dernier hommage à sa mémoire.

Elle aperçoit bientôt le tombeau de

Jean; ce lieu paraît avoir été respecté, et même embelli par les villageois; elle quitte la main de son fils et s'avance religieusement vers le dernier asile de ses bienfaiteurs, car elle pense que Thérèse repose près de son époux : en effet, le même tombeau les rassemble, et Georgette lit ces mots gravés sur la pierre tumulaire :

« *Donnez une larme à des infortunés que l'ingratitude a mis au tombeau!* »

Georgette tombe à genoux, elle baigne le tombeau de ses larmes, et adresse au ciel de ferventes prières en expiation du mal qu'elle a fait. Après avoir rempli ce devoir, elle sent son cœur soulagé; se levant plus calme, elle reprend la main

de son fils et s'éloigne de ces tristes lieux, non sans tourner la tête pour les revoir encore.

Nos voyageurs marchèrent quelque temps. Georgette, livrée à ses souvenirs, avait oublié sa situation présente; elle y fut rappelée en jetant ses regards sur son fils: l'enfant, intimidé par la tristesse de sa mère, n'osait lui faire connaître ses besoins; Georgette le prend dans ses bras, l'embrasse: « Cher enfant, je t'ai oublié un instant, pardonne-moi, c'était pour mes bienfaiteurs... désormais je ne veux plus vivre que pour toi. Tu as faim sans doute, et tu n'osais me le dire.... Viens, mon ami; bientôt nous aurons de quoi déjeuner. »

En disant cela, Georgette regardait son léger paquet : c'était leur dernière ressource. « Quand je l'aurai vendu, pensait-elle, il ne nous restera plus rien.... mais peut-être alors le ciel prendra pitié de nous. »

Georgette trouva à Bondy un marchand qui, par grâce, lui donna six francs de ses effets; c'était le quart de leur valeur : elle prit l'argent et courut acheter à son fils de quoi satisfaire son appétit. Pendant que l'enfant déjeunait, elle comptait le peu qui lui restait et se désolait en songeant que la mort de Thérèse lui ravissait sa dernière espérance.... Tout à coup le souvenir de son oncle frappe son esprit; cet oncle, qu'elle a jadis abandonné, est peut-être disposé

à lui pardonner; Georgette saisit avidement ce dernier espoir. Jadis elle n'eût point osé retourner près de ce parent qui a élevé son enfance; maintenant l'existence de son fils en dépend, elle ne balance pas; l'espoir de trouver à Rambervillers un asile et des secours ranime ses esprits abattus, mais une idée cruelle se présente : si son oncle est mort!...

Cette crainte est désespérante; Georgette la repousse avec effroi. « S'il n'est plus, se dit-elle, j'aurai du moins tenté le dernier moyen qui me reste. Mais le ciel aura pitié de mes souffrances, il permettra que je retrouve mon oncle, qu'il me pardonne, et que je sois enfin tranquille sur le sort de mon fils. »

Mais comment, avec si peu d'argent, se rendront-ils à Rambervillers ? « Eh bien ! dit Georgette, j'implorerai, sur ma route, la pitié des âmes sensibles. Je n'ai pas craint jadis de m'assimiler aux plus viles créatures !... ah ! je ne dois point rougir de mendier pour mon fils. »

Lorsque le petit Paul eut fini son modeste repas, sa mère le prit dans ses bras et se mit en route pour retourner chez son oncle le Tabellion.

CHAPITRE XII ET DERNIER.

Dernier Voyage.

Notre héroïne et son fils marchent toute la journée, ne se reposant que lorsque les forces leur manquent tout-à-fait. A la nuit, ils arrivent à un petit village ; Georgette demande combien il y

a de ce village à Bondy: « Six lieues, lui répond-on. — Eh! quoi, se dit-elle, nous avons marché depuis ce matin, et nous n'avons fait que six lieues! »

Georgette calculait, avec effroi, le temps qu'il leur faudrait pour arriver à Rambervillers : une femme et un enfant ne vont pas vite à pied! Elle tâchait de reculer le moment où il faudrait implorer l'assistance des passans, et pour cela elle ménageait sa petite bourse. Son fils peut manger à sa faim et la satisfaire entièrement, mais Georgette ne prend que l'absolu nécessaire et de quoi soutenir ses forces et son courage.

Les pauvres voyageurs couchent dans le village où ils se sont arrêtés. Une

grange leur sert d'abri, un peu de paille d'oreiller; mais la fatigue leur fait trouver ce coucher excellent, et ils dorment profondément. Le lendemain Georgette se fait indiquer la route qu'il faut suivre, et ils se mettent en marche. Quelquefois des êtres compatissans ont pitié de leur misère et ne leur font pas payer le frugal repas qu'ils prennent dans leur chaumière; Georgette les bénit, et son cœur est soulagé lorsqu'elle a passé la journée sans toucher à son léger avoir.

Georgette et son fils font ainsi près de quarante lieues. La pauvre mère portait son fils lorsque l'enfant était las; elle dissimulait ses souffrances, et abusait du peu de force qui lui restait, dans l'es-

poir d'arriver plus tôt. Au bout de ce terme, malgré la stricte économie dont elle a usé, il ne leur reste plus rien, et ils ont encore autant de chemin à faire pour arriver à Rambervillers.

Georgette se sent un moment découragée; cependant elle regarde son fils; l'espoir de trouver un asile où l'on prendra soin de son enfance triomphe de sa faiblesse, elle se décide à implorer les secours et la commisération publique.

Ils arrivèrent, le soir, à un bourg assez considérable. Georgette s'assied sur un banc de pierre, mais elle n'a pas la force de demander.... Ses yeux se ferment, ses sens se glacent... elle va perdre connaissance sans pouvoir implo-

rer du secours... mais son fils, guidé par la nature, voit que sa mère est souffrante, qu'elle ne peut plus parler. Le petit Paul court à chaque passant : « Ayez pitié de maman ! s'écrie-t-il ; elle est bien malade... secourez-la !... »

Ces mots, prononcés en sanglotant, la grâce touchante de l'enfant, attirent l'attention de plusieurs personnes : on suit Paul, on entoure Georgette, on la regarde, on fait des commentaires sur son état, et on ne la secourt pas !... Une bonne vieille, plus humaine, fait respirer à Georgette une petite fiole; notre héroïne reprend ses esprits.

« Venez, lui dit la vieille femme, appuyez-vous sur moi; tenez, je demeure

ici en face... je vous ferai prendre quelque chose; car ces gens là vous laisseraient bien mourir sans vous porter secours! venez, venez chez moi. »

Georgette ne peut remercier la bonne femme que par un geste de tête; cette dernière la prend sous le bras; le petit Paul veut aussi soutenir sa mère chancelante. On arrive à une petite maison; on monte, non sans peine, un escalier noir; on entre dans une chambre où l'on ne voit pas clair; la vieille fait asseoir Georgette, et bat le briquet le plus vite qu'elle peut.

On a enfin de la lumière; mais Georgette, dont les yeux sont presque éteints, distingue à peine autour d'elle.

« Attendez, dit la bonne femme, j'ai encore là, dans ma bouteille, un peu de vin; cela vous remettra et vous fera du bien. »

La vieille fait prendre à Georgette un demi-verre de vin : celle-ci se sent mieux. Son premier mouvement est d'embrasser son fils, à qui elle doit la vie; ensuite elle tourne ses regards vers l'être compatissant qui a eu pitié de sa situation. La bonne femme, debout en face de Georgette, examinait, avec joie, le mieux que ses soins avaient produit. « Que ne vous dois-je pas, bonne mère, lui dit Georgette, vous m'avez rappelée à la vie!... hélas! sans mon fils, je n'y tiendrais pas. — Pauvre

femme, vous êtes donc bien malheureuse ! »

La voix de sa bienfaitrice, que jusqu'alors Georgette n'avait pu entendre distinctement, cette voix lui rappelle quelqu'un qu'elle a connu autrefois; elle regarde la bonne femme avec attention et s'écrie : « Je ne me trompe pas !... c'est vous! c'est vous !... c'est Ursule!... — Eh! oui, c'est moi, répond Ursule (car c'était elle-même); mais vous... je ne me rappelle pas vous avoir jamais vue!.. — Comment, Ursule, vous ne me reconnaissez plus? — Non, non, en vérité, à moins... mais cela n'est pas possible!... — Grand Dieu! je suis donc tout-à-fait méconnaissable? — Cette voix, cependant... oh! mon Dieu! vous seriez cette

Georgette... qui était si jolie?... — C'est moi-même, Ursule... — Malheureuse!... dans quel état!... »

La vieille, dans sa surprise, recule quelques pas. « Oh! ne me maudissez pas!... s'écrie Georgette! en joignant les mains vers elle, je suis assez punie!... — Non, non, je ne vous repousserai pas, infortunée!... je vois que vous avez souffert!...... Et cet enfant? — C'est le mien!... — Pauvre petit! pauvre Georgette! que vous êtes changée!... »

Lorsque les premiers momens de surprise furent passés, Ursule dressa sur une table un petit souper. « Je ne suis pas riche, dit-elle à Georgette, mais j'offre de bon cœur ce que j'ai. »

On se met à table. Georgette demanda à Ursule par quel hasard elle se trouvait dans ce pays. La vieille lui répondit qu'après la mort de Thérèse, n'ayant plus rien qui la retînt à Bondy, elle était revenue vivre dans ce bourg où elle était née. En racontant son histoire, Ursule eut la délicatesse de ne pas retracer à Georgette le tableau des maux qu'elle avait causés.

Georgette fit à Ursule le récit de sa vie ; elle ne chercha point à déguiser ses erreurs. Elle termina en apprenant à la vieille son projet d'aller trouver à Rambervillers cet oncle qu'elle venait de quitter, lorsque Jean la trouva sur la grande route, assise sur le bord d'un fossé.

Ursule approuva le dessein de Georgette, et se rappelant quelque chose : « Vous allez à Rambervillers, dites-vous? — Oui : pourquoi? — C'est que...... attendez... oui, c'est de ce côté-là qu'est le château de Merville. — Quel est ce château? — Celui des parens de ce bon Charles. — Comment savez-vous..... — Pardi! je l'ai su de Baptiste, qui me contait tout cela lorsque son maître était malade dans notre chaumière. — Que voulez-vous dire? »

Ursule raconte alors à Georgette la maladie de Charles, son désespoir en ne la retrouvant pas la seconde fois à la ferme. Georgette pleure en l'écoutant. « Comme il m'aimait! » s'écrie-t-elle. Elle apprend avec surprise que Charles,

dont jusqu'alors elle avait ignoré le rang, est le fils du marquis de Merville et qu'il habite près de Rambervillers. Le désir de le voir fait battre son cœur; peut-être l'espoir d'en être encore aimée se mêle-t-il au sentiment qui l'anime.

Georgette et son fils passent la nuit dans le modeste local d'Ursule. Cette bonne femme qui voit le repentir de notre héroïne, et sur toute sa personne les traces de ce qu'elle a souffert, ne cherche maintenant qu'à lui être utile et à alléger ses souffrances. On s'arrange le mieux que l'on peut pour la nuit : nos voyageurs ne sont pas difficiles, et depuis long-temps ils n'ont pas reposé sous un toit hospitalier.

Le lendemain, la vieille Ursule fait déjeuner ses hôtes, ensuite elle glisse quelques pièces de monnaie dans la main de Georgette. « Ma chère enfant, lui dit-elle, voilà tout ce que je puis vous offrir!.... je suis pauvre aussi...mais c'est de bon cœur que je partage avec vous. »

Georgette accepte, en rougissant, le don d'Ursule; elle embrasse la bonne femme, et se remet en route avec son fils.

Le secours de la vieille suffit à leurs besoins pendant deux jours : il ne leur restait plus que deux autres journées de marche pour être rendus à Rambervillers. Ils poursuivent avec courage,

et au bout de la première journée entrent dans une maisonnette demander de quoi rétablir leurs forces épuisées ; mais la maîtresse de la maison est dure, méchante : « Allez, allez, leur dit-elle, il y a assez de mendians dans le pays; nous n'avons pas besoin de nourrir ceux qui courent le monde ! »

Elle referme sa porte aux pauvres voyageurs. Georgette prend son fils dans ses bras et va s'adresser ailleurs : même refus, même insensibilité !

« Il nous faudra donc attendre à demain, dit-elle tristement, et passer la nuit sur ce banc. — Oh ! maman, j'ai bien faim !... — Cher enfant, demain...

Hélas! demain peut-être nous ne serons pas plus heureux!... »

Les infortunés passent la nuit au pied d'un arbre, et au point du jour se remettent en route, n'ayant rien pris depuis la veille. Le petit Paul fait quelques pas et ne peut aller plus loin ; Georgette le prend dans ses bras et prie le ciel de doubler ses forces. Elle continue sa route : l'espoir d'arriver bientôt chez son oncle la soutient encore, mais à la fin du jour ils se trouvent au milieu des champs, ne découvrant aucune habitation.

L'enfant demande, d'une voix faible, quelque nourriture; Georgette, au désespoir, regarde autour d'elle... rien!

rien ! pour apaiser leur faim dévorante !... « Oh ! mon Dieu, s'écrie-t-elle, faudra-t-il périr si près du terme de notre voyage ! » Elle arrache quelques feuilles d'oseille, seule plante qui s'offre à ses regards, en exprime le suc sur les lèvres de son fils ; mais voyant que ce secours ne peut calmer ses souffrances, elle s'arme d'un courage surnaturel, et, serrant son fils contre son sein, se met à courir, espérant découvrir une habitation.

Après une heure de marche, elle distingue au loin la pointe d'un clocher... c'est celui de Rambervillers ; encore un peu de chemin, et ils y seront rendus... Mais la nuit commence à couvrir les champs ; Georgette, exténuée, veut

en vain avancer encore, ses genoux se dérobent sous elle..... Un brouillard épais obscurcit sa vue... elle tombe avec son fils au milieu des champs.

Lorsque Georgette revint à elle, la nuit était obscure, on ne pouvait distinguer près de soi. Son premier mouvement fut de chercher son fils; elle étend les bras et touche celui de l'enfant. « Il est près de moi, dit-elle; gardons-nous de le réveiller!... Demain, dès le point du jour, je serai rendue à Rambervillers, et j'y trouverai des secours pour mon fils. »

Confiant son sort à la Providence, elle appuie sa tête contre sa main; la

fatigue l'emporte sur le besoin, elle s'endort profondément.

Le jour brillait dans tout son éclat lorsque Georgette ouvrit les yeux. Elle s'empresse de regarder son fils... Un cri d'horreur et de désespoir lui échappe... Le petit Paul s'est frappé à la tête en tombant sur une pierre lorsque sa mère perdit l'usage de ses sens; le pauvre enfant a reçu une blessure profonde, il est couvert de sang et totalement inanimé. Sa mère le prend sur son sein, l'embrasse, l'appelle à grands cris, mais l'enfant ne répond plus.

Ce coup était trop fort pour la tête déjà affaiblie de Georgette: la vue de son fils mort, l'idée que c'est elle qui

a causé son trépas bouleversent tout-à-fait ses sens ; sa raison s'égare, elle ne sent plus sa faiblesse ; elle prend son fils, court, s'arrête, lui parle, lui promet que bientôt il aura à manger ; dans son délire, elle ne le voit plus mort, le souvenir de la faim qui les dévorait est la seule pensée qui frappe son imagination.

Pâle, échevelée, les yeux hagards, Georgette arrive à Rambervillers ; elle tient son fils caché sur son sein et l'entortille du fichu qui la couvrait. Le hasard ou la nature la guide ; elle se rend à la demeure de son oncle ; une bonne femme lui ouvre la porte, la vue de Georgette l'effraie.

« Où est M. Rudemar? demande Georgette d'une voix altérée et jetant autour d'elle des regards sombres. — Que lui voulez-vous? il n'est pas ici, il est au château de Merville. — Au château de Merville... ah! oui... je me souviens... c'est là qu'il est aussi... — Que dites-vous donc? — J'irai au château de Merville... je le verrai encore... il donnera du pain à mon fils... Oui... oui... c'est là que je dois aller!... »

La bonne femme ne sait ce qu'elle veut dire; mais désirant l'éloigner : « Si vous voulez aller au château, lui dit-elle, tenez, prenez ce chemin, c'est toujours tout droit. »

Georgette se met à courir; la nature

semble avoir fait pour elle un dernier effort; elle arrive, elle entre dans le château.

La grande cour est ouverte; Georgette ne rencontre personne, elle marche au hasard. Les sons d'une musique religieuse frappent son oreille; elle se dirige du côté d'où ils partent, elle arrive devant la chapelle du château, elle entre, jette des regards éteints sur tout le monde qui est rassemblé dans le lieu saint; elle pousse un cri et tombe à l'entrée de la chapelle au moment où Charles vient d'unir sa destinée à celle de la jeune Alexandrine.

Le cri de Georgette trouble la cérémonie; on s'empresse de porter secours

à la pauvre femme, les jeunes époux s'avancent.... un vieillard les suit, le cœur oppressé d'un sinistre pressentiment.

« Georgette! » s'écrie Charles en apercevant l'infortunée à qui l'on s'efforçait d'arracher son fils, qu'elle ne voulait point quitter.

« Georgette! dit à son tour M. Rudemar (c'était le nom du vieillard qui assistait au mariage des jeunes amans). Oh! mon Dieu, cette femme serait-elle celle que j'ai tant pleurée!... »

Georgette rouvre les yeux, la raison lui revient, elle reconnaît Charles. « Adieu, lui dit-elle, adieu, Charles; je

meurs victime de mon inconduite! Dites à cet oncle que j'abandonnai jadis.... que je suis bien punie... mais que mon repentir fut sincère!... »

Elle ne peut en dire davantage; le vieillard, qui a reconnu Georgette, lui donne sa bénédiction; Charles verse des larmes; l'infortunée les regarde, elle semble reconnaître son oncle, elle prend sa main, qu'elle pose sur son cœur.... Mais bientôt ses yeux se ferment.... elle entoure son fils de ses bras.... On cherche à la rappeler à la vie, mais inutilement; elle n'était plus!...

FIN DU TOME QUATRIÈME ET DERNIER.

TABLE

DU QUATRIÈME VOLUME.

